



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

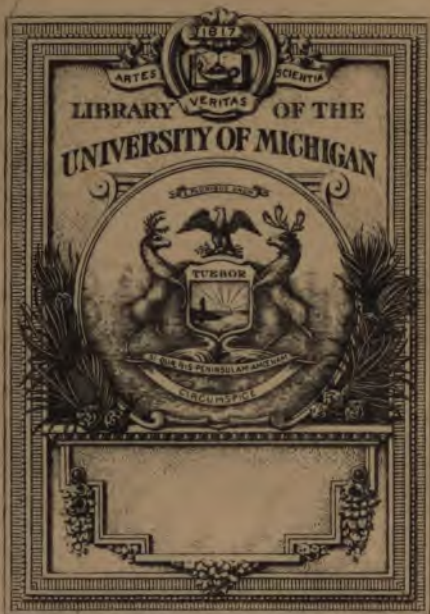
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DRAMATIC FUND  
OF THE DEPARTMENT OF  
ROMANCE LANGUAGES

PQ

121

A2

B5

124





**BIBLIOTHÈQUE**  
**DES**  
**THEATRES,**

**Lettre B.**

---

**T O M E V.**

---

---

*Pièces contenues dans ce Volume.*

**Bajazet.**

**Britannicus.**

**Brutus.**

**Baron de la Crasse.**

**Bourgeoises ( les ) à la mode.**

# **BIBLIOTHÈQUE** **DES** **THÉÂTRES,**

*Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies, Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques, Pièces à Vaudevilles, Divertissemens, Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant anciennes que nouvelles.*

**RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.**

*On y a joint les Anecdotes concernant toutes les Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Province ; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâtres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement de leurs Ouvrages & de leurs talens.*

Lettre B.

---

**T O M E V.**

---



**A P A R I S,**

**Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,**  
**rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.**

---

**1784**



Memorandum.  
Bapt. 7. Kom. hány.  
3-7. 35

La. 1. 1. 1. Baptiste

# BAJAZET, TRAGÉDIE.

---

## **PERSONNAGES.**

**BAJAZET**, frere du Sultan Amurat.

**ROXANE**, Sultane favorite du Sultan Amurat.

**ATALIDE**, fille du sang Ottoman.

**ACOMAT**, Grand Visir.

**OSMIN**, Confident du Grand Visir.

**ZATIME**, Esclave de la Sultane.

**ZAÏRE**, Esclave d'Atalide.

**GARDES.**

*La Scène est à Constantinople, autrement dite  
Bysance dans le Serrail du Grand Seigneur.*



*BAJAZET,*  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

---

SCENE PREMIERE.

ACOMAT, OSMIN,

ACOMAT.

**V**IENS, suis-moi. La Sultane en celieu sedoit rendre.  
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,  
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux ?

A ij



Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

## A C O M A T.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe ,  
 Mon entrée en ces lieux ne te surprendra plus ;  
 Mais, laissons, cher Osmin , les discours superflus.  
 Que ton retour tardoit à mon impatience !  
 Et que d'un œil content je te vois dans Byfance !  
 Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris  
 Un voyage si long pour moi seul entrepris ,  
 De ce qu'ont vu tes yeux , parle en témoin sincère ;  
 Songe que du récit , Osmin , que tu vas faire ,  
 Dépendent les destins de l'Empire Ottoman.  
 Qu'as-tu vu dans l'armée , & que fait le Sultan ?

## O S M I N.

Babylone , Seigneur , à son Prince fidelle ,  
 Voyoit , sans s'étonner , notre armée autour d'elle ;  
 Les Persans rassemblés marchaient à son secours ,  
 Et du camp d'Amurat s'approchoient tous les jours ,  
 Lui-même , fatigué d'un long siège inutile ,  
 Sembloit vouloir laisser Babylone tranquille ;  
 Et sans renouveler ses assauts impuissans ,  
 Résolu de combattre , attendoit les Persans.  
 Mais , comme vous savez , malgré ma diligence ,  
 Un long chemin sépare & le camp & Byfance.  
 Mille obstacles divers m'ont même traversé ;  
 Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé.

# **T R A G É D I E.**

**A C O M A T.**

Que faisoient cependant nos braves Janissaires ?  
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?  
Dans le secret des cœurs , Osmin , n'as-tu rien lu ?  
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

**O S M I N.**

Amurat est content , si nous le voulons croire ,  
Et sembloit se promettre une heureuse victoire.  
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir ,  
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.  
C'est en vain que , forçant ses soupçons ordinaires ,  
Il se rend accessible à tous les Janissaires.  
Il se souvient toujours que son inimitié  
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié ,  
Lorsque , pour affermir sa puissance nouvelle ,  
Il vouloit , disoit-il , sortir de leur tutelle ,  
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;  
Comme il les craint sans cesse , ils le craignent toujours ,  
Ses carresses n'ont point effacé cette injure.  
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.  
Ils regrettent le tems , à leur grand cœur si doux ,  
Lorsqu'assurés de vaincre ils combattoient sous vous.

**A C O M A T.**

Quoi , tu crois , cher Osmin , que ma gloire passe  
Flatte encor leur valeur , & vit dans leur pensée ?

A iij

Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,  
Et qu'ils ressonnoïtroient la voix de leur Vifir ?

## O S M I N .

Le succès du combat réglera leur conduite.  
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.  
Quoiqu'à regret , Seigneur , ils marchent sous ses loix,  
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.  
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.  
Mais , enfin , le succès dépend des destinées.  
Si l'heureux Amurat , secondant leur grand cœur ,  
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur ,  
Vous le verrez soumis rapporter dans Byfance  
L'exemple d'une aveugle & basse obéissance.  
Mais , si dans le combat le destin plus puissant  
Marque de quelque affront son Empire naissant ,  
S'il fuit ; ne doutez point que , fiers de sa disgrâce ,  
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace ,  
Et n'expliquent , Seigneur , la perte du combat ,  
Comme un arrêt du Ciel qui réprouve Amurat.  
Cependant , s'il en faut croire la renommée ,  
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée  
Un esclave chargé de quelque ordre secret.  
Tout le camp interdit trembloit pour Bajazet.  
On craignoit qu'Amurat , par un ordre sévère ,  
N'envoyât demander la tête de son frere.

ACOMAT.

Tel étoit son dessein. Cet esclave est venu,  
Il a montré son ordre, & n'a rien obtenu.

OSMIN.

Quoi, Seigneur, le Sultan reverra son visage,  
Sans que de vos respects il lui porte ce gage?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,  
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

OSMIN.

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,  
En cherchera bientôt la cause & la vengeance.  
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut être avant ce temps

Je saurai l'occuper de soins plus importants.  
Je fais bien qu'Amurat a juré ma ruine.  
Je fais à son retour l'accueil qu'il me destine.  
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,  
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats.  
Il commande l'armée; & moi, dans une ville,  
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.  
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Vifir,  
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir.

A iv

**B A J A Z E T ,**

J'ai su lui préparer des craintes & des veilles ;  
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

**O S M I N ,**

Quoi donc , qu'avez-vous fait ?

**A C O M A T .**

*Vespere qu'aujourd'hui*

Bajazet se déclare , & Roxane avec lui.

**O S M I N .**

Quoi , Roxane , Seigneur , qu'Amurat a choisie  
Entre tant de beautés , dont l'Europe & l'Asie  
Dépeuplent leurs États , & remplissent sa Cour ?  
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour ;  
Et même il a voulu que l'heureuse Roxane ,  
Avant qu'elle eût un fils , prit le nom de Sultane.

**A C O M A T .**

Il a fait plus pour elle , Osmin. Il a voulu  
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu.  
Tu fais de nos Sultans les rigueurs ordinaires.  
Le frere rarement laisse jouir ses freres  
De l'honneur d'angereux d'être sortis d'un sang.  
Qui les a de trop près approchés de son rang.  
L'imbécile Ibrahim , sans craindre sa naissance ,  
Traîne , exempt de péril , une éternelle enfance ;  
Indigne également de vivre & de mourir ,  
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

L'autre , trop redoutable , & trop digne d'envie ,  
 Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.  
 Car enfin , Bajazet dédaigna de tout tems  
 La molle oisiveté des enfans des Sultans.  
 Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance ,  
 Et même en fit sous moi la noble expérience.  
 Toi-même tu l'as vu courir dans les combats ,  
 Emporter après lui tous les cœurs des soldats ;  
 Et goûter , tout sanglant , le plaisir & la gloire  
 Que donne aux jeunes cœurs la première victoire  
 Mais malgré ses soupçons , le cruel Amurat ,  
 Avant qu'un fils naissant eût rassurer l'État ,  
 N'osoit sacrifier ce frere à sa vengeance ,  
 Ni du sang Ottoman proscrire l'espérance.  
 Ainsi donc , pour un tems . Amurat désarmé ,  
 Laisa dans le Serrail Bajazet enfermé.  
 Il partit , & voulut que , fidele à sa haine ,  
 Et des jours de son frere arbitre souveraine ,  
 Roxane au moindre bruit , & , sans autres raisons ,  
 Le fit sacrifier à ses moindres soupçons.  
 Pour moi , demeuré seul , une juste colère  
 Tourna bientôt mes vœux du côté de son frere.  
 J'entrerins la Sultane , & , cachant mon dessein ,  
 Lui montrai d'Amurat le retour incertain.  
 Les murmures du camp , la fortune des armes.  
 Je plains Bajazet , je lui vantai ses charmes ,

Qui , par un soin jaloux dans l'ombre retenus ,  
Si voisins de ses yeux , leur étoient inconnus.  
Que te dirai-je enfin ? La Sultane éperdue  
N'eut plus d'autre desirs que celui de la vue.

## O S M I N.

Mais pouvoient-ils tromper tant de jaloux regards ,  
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts

## A C O M A T.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidele  
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle.  
La Sultane à ce bruit , feignant de s'effrayer ,  
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.  
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent ;  
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ;  
Et les dons achevant d'ébranler leur devoir ,  
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.  
Roxane vit le Prince ; elle ne put lui taire  
L'ordre dont elle seule étoit dépositaire.  
Bajazet est aimable ; il vit que son salut  
Dépendoit de lui plaire , & bientôt il lui plut.  
Tout conspiroit pour lui. Ses soins , sa complaisance ,  
Ce secret découvert ; & cette intelligence ,  
Soupirs d'autant plus doux qu'il les falloit celer ,  
L'embarras irritant de ne s'oser parler ,

Même témérité, périls, craintes communes ,  
Lierent pour jamais leurs cœurs & leurs fortunes.  
Ceux mêmes , dont les yeux les devoient éclairer ,  
Sortis de leur devoir , n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi , Roxane d'abord leur découvrant son ame ,  
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme ?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore ; & , jusques à ce jour ,  
Atalide a prêté son nom à cet amour.  
Du pere d'Amurat Atalide est la nièce ,  
Et même avec ses fils partageant la tendresse ,  
Elle a vu son enfance élevée avec eux.  
Du Prince , en apparence , elle reçoit les vœux ,  
Mais elle le reçoit pour les rendre à Roxane ,  
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane.  
Cependant , cher Osmin , pour s'appuyer de moi ,  
L'un & l'autre ont promis Atalide à ma foi ,

OSMIN.

Quoi , vous l'aimez Seigneur ?

ACOMAT.

Voudrois-tu qu'à mon âge  
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?  
Qu'un cœur , qu'ont endurci la fatigue & les ans ,  
Suivre d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

A vj



C'est par d'autres attraits qu'elle plait à ma vue.  
 J'aime en elle le sang dont elle est descendue.  
 Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,  
 Me va, contre lui même, assurer un appui.  
 Un Visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage,  
 A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.  
 Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,  
 Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.  
 Bajazet aujourd'hui m'honore & me caresse;  
 Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.  
 Ce même Bajazet, sur le trône affermi,  
 Méconnoitra peut être un inutile ami,  
 Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,  
 S'il ose quelque jour me demander ma tête...  
 Je ne m'explique point, Osmin; mais je prétends  
 Que, du moins, il faudra la demander longtemps.  
 Je fais rendre aux Sultans de fideles services;  
 Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,  
 Et ne me pique point du scrupule insensé  
 De benir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Voilà donc de ces lieux où qui m'ouvre l'entrée,  
 Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.  
 Invisible d'abord elle entendoit ma voix,  
 Et craignoit du Serrail les rigoureuses loix;  
 Mais enfin, bannissant cette importune crainte,  
 Qui dans nos entretiens jettoit trop de contrainte,

Elle-même a choisi cet endroit écarté ,  
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté.  
Par un chemin obscur une Esclave me guide ,  
Et. . . . Mais on vient. C'est elle & sa chère Atalide.  
Demeure ; & s'il le faut , sois prêt à confirmer  
Le récit important dont je vais l'informer.

---

## SCENE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME,  
ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

**L**A vérité s'accorde avec la renommée ,  
Madame , Osmine a vu le Sultan & l'armée.  
Le superbe Amurat est toujours inquiet ,  
Et toujours tous les cœurs panchent vers Bajazet :  
D'une commune voix ils l'appellent au trône.  
Cependant les Persans marchaient vers Babylone ,  
Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart ,  
Devoient de la bataille éprouver le hasard.  
Ce combat doit , dit-on , fixer nos destinées ;  
Et même si d'Osmine je compte les jourées ,  
Le Ciel en a déjà réglé l'événement.  
Et le Sultan triomphe , ou fuit en ce moment.

Déclarons-nous , Madame , & rompons le silence.  
Fermions-lui dès ce jour , les portes de Byfance ;  
Et , fans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit ,  
Croyez moi , hâtons-nous d'en prévenir le bruit.  
S'il fuit, que craignez-vous ? S'il triomphe, au contraire,  
Le confeil le plus prompt eft le plus falutaire.  
Vous voudrez , mais trop tard , fouftraire à fon pouvoir,  
Un peuple , dans fes murs prêt à le recevoir.  
Pour moi , j'ai fu déjà , par mes brigues fecrettes ,  
Gagner de notre loi les facrés interprètes.  
Je fais combien, crédule en fa dévotion ,  
Le peuple fuit le frein de la religion.  
Souffrez que Bajazet voie enfin la lumière.  
Des murs de ce Palais ouvrez-lui la barrière ;  
Déployez en fon nom cer étendard fatal ,  
Des extrêmes périls l'ordinaire fignal.  
Les Peuples, prévenus de ce nom favorable ,  
Savent que fa vertu le rend feule coupable.  
D'ailleurs , un bruit confus , par mes foins confirmé ,  
Fait croire heureufement à ce Peuple alarmé ,  
Qu'Amurat le dédaigne , & veut , loin de Byfance ,  
Transporter désormais fon trône & fa préfence.  
Déclarons le péril dont fon frere eft preffé.  
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adreffé.  
Sur tout , qu'il fe déclare & fe montre lui-même ,  
Et faffe voir ce front digne du diadème.

ROXANE.

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis.  
Allez, brave Alcomar, assembler vos amis.  
De tous leurs sentimens venez me rendre compte,  
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.  
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien  
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.  
Allez, & revenez.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

ENFIN, belle Atalide,  
Il faut de nos destins que Bajazet décide.  
Pour la dernière fois je le vais consulter.  
Je vais savoir s'il m'aime.

ATALIDE.

Il est tems d'en douter,  
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage.  
Vous avez du Visir entendu le langage.  
Bajazet vous est cher. Savez vous si demain  
Sa liberté, ses jours seront dans votre main ?

Peut-être en ce moment , Amurat en furie ,  
S'approche pour trancher une si belle vie.  
Et pourquoi de son cœur dourez-vous aujourd'hui ?

R O X A N E .

Mais m'en répondez-vous , vous qui parlez pour lui ?

A T A L I D E .

Quoi , Madame , les soins qu'il a pris pour vous plaire ,  
Ce que vous avez fait , ce que vous pouvez faire ,  
Ses périls , les respects , & sur-tout vos appas ,  
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?  
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

R O X A N E .

Hélas , pour mon repos que ne le puis-je croire ?  
Pourquoi faut-il au moins que , pour me consoler ,  
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler ?  
Vingt fois , sur vos discours pleine de confiance ,  
Du trouble de son cœur jouissant par avance ,  
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi ,  
Et l'ai fait en secret amener devant moi ,  
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile.  
Mais , sans vous fatiguer d'un récit inutile ,  
Je ne retrouvais point ce trouble , cette ardeur ,  
Que m'avoit tant promis un discours trop flatteur.  
Enfin , si je lui donne & la vie & l'Empire ,  
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc ? A son amour qu'allez-vous proposer ?

ROXANE.

S'il m'aime , dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser ! O Ciel , que prétendez-vous faire ?

ROXANE.

Je fais que des Sulcans l'usage m'est contraire ;  
Je fais qu'ils se sont fait une superbe loi  
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.  
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse ,  
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse :  
Mais , toujours inquiète avec tous ses appas ,  
Esclave , elle reçoit son maître dans ses bras ;  
Et , sans sortir du joug où leur loi la condamne ,  
Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane.  
Amurat plus ardent , & seul jusqu'à ce jour ,  
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.  
J'en reçus la puissance , aussi-bien que le titre ;  
Et des jours de son frere il me laissa l'arbitre.  
Mais ce même Amurat ne me promit jamais  
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits ;  
Et moi , qui n'aspirois qu'à cette seule gloire ,  
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire.

Toutefois , que feroit-il de me justifier ?

Bajazet , il est vrai , m'a tout fait oublier.

Malgré tous ses malheurs , plus heureux que son frère ,

Il m'a plu , sans peut-être aspirer à me plaire.

Femmes , Gardes , Visir , pour lui j'ai tout séduit ;

En un mot , vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.

Graces à mon amour , je me suis bien servie

Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie,

Bajazet touche presque au trône des Sultans ?

Il ne faut plus qu'un pas ; mais c'est où je l'attends.

Malgré tout mon amour , si dans cette journée ,

Il ne m'attache à lui par un juste hyménée ?

S'il ose m'alléguer une odieuse loi.

Quand je fais tout pour lui , s'il se fait tout pour moi.

Dès le même moment , sans songer si je l'aime ,

Sans consulter enfin si je me perds moi-même ,

J'abandonne l'ingrat , & le laisse rentrer

Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.

Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.

Sa perte ou son salut , dépend de sa réponse.

Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui

Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui.

Je veux que , devant moi , sa bouche & son visage

Me découvrent son cœur , sans me laisser d'ombrage ;

Que lui-même , en secret amené dans ces lieux ,

Sans être préparé , se présente à mes yeux.

Adieu. Vous saurez tout après cette entrevue.

SCENE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE,

**Z**AÏRE, c'en est fait, Atalide est perdue !

ZAÏRE.

Vous ?

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir.

Mon unique espérance est dans mon désespoir.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venois d'entendre

Quel funeste dessein Roxane vient de prendre ;

Quelles conditions elle veut imposer !

Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.

S'il se rend, que deviens-je, en ce malheureux extrême !

Et, s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même ?

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur. Mais, à ne point mentir,

Votre amour, dès longtems, a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah, Zaïre ! L'amour a-t-il tant de prudence ?

Tout sembloit avec nous être d'intelligence.



Roxane, se livrant toute entière à ma foi ,  
 Du cœur de Bajazet se reposoit sur moi ;  
 M'abandonnoit le soin de tout ce qui le touche ;  
 Le voyoit, par mes yeux , lui parloit par ma bouche ;  
 Et je croyois toucher au bienheureux moment,  
 Où j'allois , par ses mains , couronner mon amant.  
 Le Ciel s'est déclaré contre mon artifice.  
 Et que falloit-il donc , Zaire , que je fisse ?  
 A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer ,  
 Et perdre mon amant pour la désabuser ?  
 Avant que dans son cœur cette amour fût formée ,  
 J'aimois , & je pouvois m'assurer d'être aimée.  
 Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez ,  
 L'amour serra les nœuds par le sang commencés.  
 Elevée avec lui dans le sein de sa mere ,  
 J'appris à distinguer Bajazet de son frere ;  
 Elle même , avec joie , unit nos volontés :  
 Et , quoiqu'après sa mort l'un de l'autre écartés ,  
 Conservant , sans nous voir , le désir de nous plaire ,  
 Nous avons su toujours nous aimer & nous taire.  
 Roxane qui depuis , loin de s'en défier ,  
 A ses desseins secrets voulut m'associer ,  
 Ne put voir sans amour ce héros trop aimable.  
 Elle courut lui rendre une main favorable.  
 Bajazet , étonné rendit grace à ses soins ,  
 Lui rendit des respects. Pouvoit il faire moins ?  
 Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite !

De ses moindres respects Roxane satisfaite  
 Nous engagea tous deux par sa facilité,  
 A la laisser jouir de sa crédulité.  
 Zaire, il faut pourtant avouer ma foiblesse,  
 D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse.  
 Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,  
 Opposait un Empire à mes foibles attraits;  
 Mille soins la rendoient présente à sa mémoire;  
 Elle l'entretenoit de sa prochaine gloire:  
 Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tout discours,  
 N'avoit que des soupirs qu'il répétoit toujours.  
 Le Ciel seul fait combien j'en ai versé de larmes,  
 Mais, enfin, Bajazet dissipa mes allarmes.  
 Je condamnai mes pleurs, & , jusques aujourd'hui,  
 Je l'ai pressé de feindre, & j'ai parlé pour lui.  
 Hélas, tout est fini, Roxane méprisée,  
 Bientôt de son erreur sera défabusée.  
 Car, enfin, Bajazet ne fait point se cacher;  
 Je connois sa vertu prompt à s'effaroucher.  
 Il faut qu'à tous momens, tremblante & secourable,  
 Je donne à ses discours un sens plus favorable.  
 Bajazet va se perdre. Ah, si comme autrefois,  
 Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!  
 Au moins si j'avois pu préparer son visage!  
 Mais, Zaire, je puis l'attendre à son passage:  
 D'un mot ou d'un regard, je puis le secourir,  
 Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.

Si Roxane le veut , sans doute , il faut qu'il mente.  
 Il se perdra , te dis-je. Atalide , demeure.  
 Laisse , sans t'allarmer , ton amant sur sa foi.  
 Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?  
 Peut-être Bajazet , secondant ton envie ,  
 Plus que tu ne voudras , aura soin de sa vie.

## Z A I R E.

Ah, dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger ?  
 Toujours avant le tems faut-il vous affliger ?  
 Vous n'en pouvez douter , Bajazet vous adore.  
 Suspendez , ou cachez l'ennui qui vous dévore.  
 N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.  
 La main qui l'a sauvé le sauvera toujours ,  
 Pourvu qu'entretenu en son erreur fatale ,  
 Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale.  
 Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets ,  
 Et de leur entrevue attendre le succès.

## A T A L I D E.

Hé bien , Zaire , allons. Et toi , si ta justice  
 De deux jeunes amans veut punir l'artifice ,  
 O Ciel , si notre amour est condamné de toi ,  
 Je suis la plus coupable , épuise tout sur moi

*Fin du premier Acte.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

**P** RINCE, l'heure fatale est enfin arrivée  
Qu'à votre liberté le Ciel a réservée.

Rien me retient plus ; & je puis , dès ce jour ,  
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour.

Non , que vous assurant d'un triomphe facile ,  
Je mette entre vos mains un Empire tranquille ,  
Je fais ce que je puis , je vous l'avois promis.

Flansez votre valeur contre vos ennemis ,

J'écarte de vos jours un péril manifeste ,

Votre vertu , Seigneur , achèvera le reste.

Osmïn a vu l'armée : elle panche pour vous ,

Les Chefs de notre loi conspirent avec nous ,

Le Visir Acomat vous répond de Byfance ,

Et moi , vous le sçavez , je tiens sous ma puissance

Cette foule de chefs , d'esclaves , de muets ,

Peuple que dans ses murs renfermé ce Palais ,

Et dont à ma faveur les âmes asservies  
 M'ont vendu dès longtems leur silence & leurs vies.  
 Commencez maintenant. C'est à vous de courir  
 Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.  
 Vous n'entreprenez point une injuste carrière,  
 Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière.  
 L'exemple en est commun ; & parmi les Sultans,  
 Ce chemin à l'Empire a conduit de tout tems.  
 Mais, pour mieux commencer, hâtons-nous l'un & l'autre  
 D'assurer à la fois mon bonheur & le vôtre.  
 Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,  
 Que, quand je vous servois, je servois mon époux,  
 Et, par le nœud sacré d'un heureux hymenée,  
 Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah, que proposez-vous Madame !

ROXANE.

Hé, quoi, Seigneur ?

Quel obstacle secret trouble notre bonheur ?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...  
 Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire ?

ROXANE.

Oui, je sais que, depuis qu'un de vos Emperours,  
 Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,

Vil

Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée ,  
 Et par toute l'Asie à sa suite traînée ,  
 De l'honneur Ottoman ses successeurs jaloux  
 Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.  
 Mais l'amour ne suit point ces loix imaginaires ;  
 Et , sans vous rapporter des exemples vulgaires ,  
 Soliman , vous savez qu'entre tous vos ayeux  
 Dont l'univers a craint le bras victorieux ,  
 Nul n'éleva si haut la grandeur Ottomane ,  
 Ce Soliman jetta les yeux sur Roxelane.  
 Malgré tout son orgueil , ce Monarque si fier  
 A son trône , à son lit daigna l'associer ?  
 Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'Impératrice ,  
 Qu'un peu d'attraits peut-être , & beaucoup d'artifice.

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis ,  
 Ce qu'étoit Soliman , & le peu que je suis.  
 Soliman jouissoit d'une pleine puissance.  
 L'Égypte ramenée à son obéissance ,  
 Rhodes , des Ottomans ce redoutable écueil ,  
 De tous ses défenseurs devenu le cercueil ,  
 Du Danube asservi les rives défolées ,  
 De l'Empire Persan les bornes reculées.  
 Dans leurs climats brûlans les Africains domptés ,  
 Faisoient taire les loix devant ses volontés ,  
 Que suis-je ? J'attends tout du peuple & de l'armée.  
 Mes malheurs font encor toute ma renommée.

B

Infortuné , ptoſcrit , incertain de regner ,  
 Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?  
 Témoins de nos plaiſirs , plaindront-ils nos miſères ?  
 Croiront-ils mes périls & vos larmes ſincères ?  
 Songez , ſans me flatter du ſort de Soliman ,  
 Au meurtre tout récent du malheureux Oſman.  
 Dans leur rébellion les Chefs des Janiſſaires ,  
 Cherchant à colorer leurs deſſeins ſanguinaires ,  
 Se crurent à ſa perte aſſez autorisés  
 Par le fatal hymen que vous me propoſez.  
 Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur ſuffrage ,  
 Peut-être avec le tems j'oſerai davantage.  
 Ne précipitons rien. Et daignez commencer  
 A me mettre en état de vous récompenser.

## R O X A N E.

Je vous entends , Seigneur. Je vois mon imprudence ,  
 Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.  
 Vous avez preſſenti juſqu'au moindre danger ,  
 Où mon amour trop prompt vous alloit engager.  
 Pour vous, pour votre honneur vous en craignez les ſuites  
 Et je le crois , Seigneur , puis-que vous me le dites.  
 Mais avez-vous prévu , ſi vous ne m'épouſez ,  
 Les périls plus certains où vous vous expoſez ;  
 Songez-vous que ſans moi tout vous devient contraire ?  
 Que c'eſt à moi ſur-tout qu'il importe de plaire ?  
 Songez vous que je tiens les portes du Palais ?  
 Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais ?

Que j'ai sur votre vie un empire suprême ?  
Que vous ne respirez qu'autant que je vous aime ?  
Et , sans ce même amour qu'offensent vos refus ,  
Songez-vous , en un mot , que vous ne seriez plus ?

BAJAZET.

Oui. Je tiens tout de vous ; & j'avois lieu de croire  
Que c'étoit pour vous-même une assez grande gloire ,  
En voyant devant moi tout l'Empire à genoux ,  
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous.  
Je ne m'en défends point. Ma bouche le confesse ;  
Et mon respect saura le confirmer sans cesse.  
Je vous dois tout mon sang. Ma vie est votre bien.  
Mais enfin voulez vous. . .

ROXANE.

Non , je ne veux plus rien.  
Ne m'importune plus de tes raisons forcées ,  
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées ,  
Je ne te presse plus , ingrat , d'y consentir :  
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.  
Car enfin qui m'arrête ? Et quelle autre assurance  
Demanderois-je encor de son indifférence ?  
L'ingrat est-il touché de mes empressements ?  
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnemens ?  
Ah ! je vois tes desseins. Tu crois , quoi que je fasse ,  
Que mes propres périls t'assurent de ta grace ;

B ij



Qu'engagée avec toi par de si forts liens,  
 Je ne puis séparer tes intérêts des miens.  
 Mais je m'assure encore aux bontés de ton frère ;  
 Il m'aime , tu le fais ; & malgré sa colere ,  
 Dans ton perfide sang je puis tout expier ,  
 Et ta mort suffira pour me justifier.  
 N'en doute point, j'y cours , & dès ce moment même.

Bajazet , écoutez , je sens que je vous aime.  
 Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir.  
 Le chemin est encore ouvert au repentir.  
 Ne désespérez point une amante en furie.  
 S'il m'échappoit un mot , c'est fait de votre vie.

## B A J A Z E T.

Vous pouvez me l'ôter , elle est entre vos mains ,  
 Peut-être que ma mort , utile à vos desseins ,  
 De l'heureux Amurat obtenant votre grace ,  
 Vous rendra dans son cœur votre première place.

## R O X A N E.

Dans son cœur ? Ah , crois-tu quand il le voudroit bien ,  
 Que si je perds l'espoir de régner dans le tien ,  
 D'une si douce etreur , si longtems possédée ,  
 Je puisse désormais souffrir une autre idée ,  
 Ni que je vive enfin , si je ne vis pour toi ?  
 Je te donne , cruel , des armes contre moi ,  
 Sans doute , & je devrois retenir ma faiblesse.  
 Tu vas en triompher. Oui , je te le confesse ,

J'affectois à tes yeux une fausse fièvre.  
De toi dépend ma joie & ma félicité.  
De ma sanglante mort ta mort sera suivie.  
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie ?  
Tu soupîres enfin , & sembles te troubler.  
Acheve , parle.

BAJAZET.

O Ciel , que ne puis-je parler !

ROXANE.

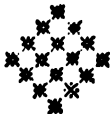
Quoi donc ? que dites-vous ? Et que viens-je d'entendre ?  
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ?  
Quoi ! de vos sentimens je ne puis m'éclaircir ?

BAJAZET.

Madame , encor un coup , c'est à vous de choisir.  
Daignez m'ouvrir au trône un chemin légitime ;  
Ou bien , me voilà prêt , prenez votre victime.

ROXANE.

Ah , c'en est trop enfin , tu seras satisfait.  
Holà , Gardes , qu'on vienne.



## SCENE II.

ROXANE, BAJAZET, ACOMAT.

ROXANE.

ACOMAT, c'en est fait.

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.

Du Sultan Amurat je reconnois l'empire ;

Sortez. Que le Serrail soit désormais fermé ;

Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

## SCENE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

SEIGNEUR, qu'ai-je attendu ? Quelle surprise extrême !  
 Qu'allez-vous devenir ? Que deviens-je moi-même ?  
 D'où naît ce changement ? Qui dois-je en accuser ?  
 O Ciel !

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser.

Roxane est offensée , &amp; court à la vengeance.

Un obstacle éternel rompt notre intelligence.

Vifir , songez à vous , je vous en averti ;  
Et , fans compter fur moi , prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi

BAJAZET.

Vous & vos amis , cherchez quelque retraite ;  
Je fais dans quels périls mon amitié vous jette ;  
Et j'espérois un jour vous mieux récompenser.  
Mais c'en est fait , vous dis-je , il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc , Seigneur , cet obstacle invincible ?  
Tantôt dans le Serrail j'ai laissé tout paisible.  
Quelle fureur faifit votre esprit & le sien ?

BAJAZET.

Elle veut , Acomat , que je l'épouse.

ACOMAT.

Hé bien ?

L'usage des Sultans à ses vœux est contraire ;  
Mais cet usage , enfin , est-ce une loi sévère  
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer ?  
La plus sainte des loix , ah , c'est de vous sauver !  
Et d'arracher , Seigneur , d'une mort manifeste ,  
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET.

Ce reste malheureux seroit trop acheté ,  
S'il faut le conserver par une lâcheté.

B iv

Et pourquoi vous en faire un image si noire ?  
 L'hymen de Soliman ternit-il sa mémoire ?  
 Cependant Soliman n'étoit point menacé  
 Des périls évidens dont vous êtes pressé.

B A J A Z E T.

Et ce sont ces périls , & ce soin de ma vie ,  
 Qui d'un servile hymen feroient l'ignominie.  
 Soliman n'avoit point ce prétexte odieux.  
 Son esclave trouva grace devant ses yeux ;  
 Et , sans subir le joug d'un hymen nécessaire ,  
 Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

A C O M A T.

Mais vous aimez Roxane.

B A J A Z E T.

Acomat , c'est assez.

Je me plains de mon sort moins que ne vous pensez.  
 La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces ,  
 J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces ;  
 Et l'indigne prison où je suis renfermé ,  
 A la voir de plus près m'a même accoutumé.  
 Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.  
 Elle finit le cours d'une vie agitée.  
 Hélas , si je la quitte avec quelque regret. . .  
 Pardonnez , Acomat , je plains avec sujet

Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées,  
M'avoient pris pour objet de toutes leurs pensées.

ACOMAT.

Ah , si nous périssons , n'en accusez que vous,  
Seigneur. Dites un mot, & vous nous sauvez tous.  
Tout ce qui reste ici de braves Janissaires ,  
De la Religion les saints dépositaires ,  
Du peuple Byantin ceux qui , plus respectés,  
Par leur exemple seul régient ses volontés ,  
Sont prêts de vous conduire à la porte sacrée ,  
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée.

BAJAZET.

Hé bien , brave Acomat , si je leur suis si cher ,  
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher ?  
Du Serrail, s'il le faut , venez forcer la porte.  
Entrez accompagné de leur vaillante escorte.  
J'aime mieux en sortir sanglant , couvert de coups ;  
Que chargé , malgré moi , du nom de son époux.  
Peut-être je saurai , dans ce désordre extrême ,  
Par un beau désespoir me secourir moi-même ;  
Attendre , en combattant , l'effet de votre foi ,  
Et vous donner le tems de venir jusqu'à moi.

ACOMAT.

Hé , pourrai-je empêcher , malgré ma diligence ,  
Que Roxane , d'un coup n'assure sa vengeance ?

B v

Alors qu'aura servi ce zèle impétueux ,  
 Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux ?  
 Promettez. Affranchi du péril qui vous presse ,  
 Vous verrez de quel poids sera votre promesse.

*B A J A Z E T .*

Moi !

*A C O M A T .*

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans  
 Ne doit point en esclave obéir aux sermens.  
 Consultez ces héros , que le droit de la guerre  
 Mena victorieux jusqu'au bout de la terre.  
 Libres dans leur victoire , & maîtres de leur foi ,  
 L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;  
 Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée  
 Que sur la foi promise & rarement gardée.  
 Je m'emporte , Seigneur.

*B A J A Z E T .*

Oui , je fais , Acomar ,  
 Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État.  
 Mais ces mêmes héros , prodiges de leur vie ,  
 Ne la rachetoient point par une perfidie.

*A C O M A T .*

O courage inflexible ! O trop constante foi ,  
 Que , même en périssant , j'admire malgré moi.  
 Faut-il qu'en un moment un scrupule timide  
 Perde . . . Mais quel bonheur nous envoie Atalide ?

SCENE IV.

ATALIDE, BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

AH, Madame, venez avec moi vous unir,  
Il se perd.

ATALIDE.

C'est de quoi je viens l'entretenir.  
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,  
Veut que de ce Palais la porte soit fermée.  
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas,  
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas.





## S C E N E V.

B A J A Z E T , A T A L I D E.

B A J A Z E T.

**H**É bien ! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.  
Le Ciel punit ma feinte , & confond votre adresse.  
Rien ne m'a pu parer contre ces derniers coups ;  
Il falloit ou mourir , ou n'être plus à vous.  
De quoi nous a servi cette indigne contrainte ?  
Je meurs plus tard. Voilà tout le fruit de ma feinte.  
Je vous l'avois prédit. Mais vous l'avez voulu.  
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.  
Belle Atalide , au nom de cette complaisance,  
Daignez de la Sultane éviter la présence.  
Vos pleurs vous trahiroient , cachez-les à ses yeux ,  
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

A T A L I D E.

Non , Seigneur. Vos bontés pour une infortunée  
Ont assez disputé contre la destinée.  
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner.  
Il faut vous rendre. Il faut me quitter & regner.

BAJAZET.

Vous quitter ?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.

De mille soins jaloux jusqu'alors agitée ,  
 Il est vrai , je n'ai pu concevoir sans effroi ,  
 Que Bajazer put vivre , & n'être plus à moi :  
 Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse  
 Je me représentois l'image douloureuse ,  
 Votre mort ( pardonnez aux fureurs des amans )  
 Ne me paroissoit pas le plus grand des tourmens.  
 Mais , à mes tristes yeux , votre mort préparée ,  
 Dans toute son horreur ne s'étoit pas montrée.  
 Je ne vous voyois pas , ainsi que je vous vois ,  
 Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.  
 Seigneur , je fais trop bien avec quelle constance  
 Vous allez de la mort affronter la présence.  
 Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs  
 De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.  
 Mais , hélas , épargnez une ame plus timide !  
 Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide ;  
 Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs ,  
 Qui jamais d'une amante épuiserent les pleurs.

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous , si , dès cette journée ,  
 Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée ?

## A T A L I D E .

Ne vous informez point ce que je deviendrai.  
 Peut-être à mon destin , Seigneur , j'obéirai.  
 Que fais-je ? A ma douleur je chercherai des charmes.  
 Je songerai peut-être , au milieu de mes larmes ,  
 Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu ;  
 Que vous vivez , qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu.

## B A J A Z E T .

Non , vous ne verrez point cette fête cruelle.  
 Plus vous me commandez de vous être infidèle ,  
 Madame , plus je vois combien vous méritez  
 De ne point obtenir ce que vous souhaitez.  
 Quoi ! Cet amour si tendre , & né dans notre enfance  
 Dont les feux , avec nous , ont crû dans le silence ;  
 Vos larmes que ma main pouvoit seule arrêter ;  
 Mes sermens redoublés de ne vous point quitter :  
 Tout cela finiroit par une perfidie ?  
 J'épouserois , & qui ? ( s'il faut que je le die )  
 Une esclave attachée à ses seuls intérêts ,  
 Qui présente à mes yeux des supplices tout prêts ,  
 Qui m'offre ou son hymen , ou la mort infaillible ;  
 Tandis qu'à mes périls Atalide sensible ,  
 Et trop digne du sang qui lui donna le jour ,  
 Veut me sacrifier jusques à son amour.

Ah , qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée ,  
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée !

**A T A L I D E.**

Seigneur , vous pourriez vivre , & ne me point trahir.

**B A J A Z E T.**

Parlez. Si je le puis , je suis prêt d'obéir.

**A T A L I D E.**

La Sultane vous aime ; & malgré sa colere ,  
Si vous preniez , Seigneur , plus de soin de lui plaire ;  
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir  
Qu'un jour. . . .

**B A J A Z E T.**

Je vous entends , je n'y puis consentir.  
Ne vous figurez point que , dans cette journée ,  
D'un lâche désespoir ma vertu consternée ,  
Craigne les soins d'un trône où je pourrois monter ;  
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.  
J'écoute trop peut-être une imprudente audace.  
Mais , sans cesse occupé des grands noms de ma race ,  
J'espérois que , fuyant un indigne repos ,  
Je prendrois quelque place entre tant de héros.  
Mais, quelque ambition, quelque amour qui me brûle :

Je ne puis plus tromper une amante crédule ;  
 En vain , pour me sauver , je vous l'aurois promis .  
 Et ma bouche & mes yeux , du mensonge ennemis ,  
 Peut être dans le tems que je voudrois lui plaire ,  
 Feroient par leur désordre un effet tout contraire ,  
 Et de mes froids soupirs ses regards offensés ,  
 Verroient trop que mon cœur ne les a point poussés .  
 O Ciel ! Combien de fois je l'aurois éclaircie ,  
 Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie ;  
 Si je n'avois pas craint que ses soupçons jaloux  
 N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous ?  
 Et j'irois l'abuser d'une fausse promesse ?  
 Je me parjurois ? Et , par cette bassesse . . .  
 Ah , loin de m'ordonner cet indigne détour ,  
 Si votre cœur étoit moins plein de son amour ,  
 Je vous verrois , sans doute , en rougir la première .  
 Mais , pour vous épargner une injuste prière ,  
 Adieu ; je vais trouver Roxane de ce pas ;  
 Et je vous quitte .

## A T A L I D E .

Et moi , je ne vous quitte pas .  
 Venez , cruel , venez , je vais vous y conduire ;  
 Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire .  
 Puisque , malgré mes pleurs , mon amant furieux  
 Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux ;

Roxane , malgré vous , nous joindra l'un & l'autre.  
Elle aara plus de soif de mon sang que du vôtre ;  
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés  
Le spectacle sanglant que vous me prépariez.

*BAJAZET.*

O Ciel , que faites-vous ?

*ATALIDE.*

Cruel , pouvez-vous croire  
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire ?  
Pensez-vous que cent fois , en vous faisant parler ,  
Ma rougeur ne fût pas prête à me déceler ?  
Mais on me présentait votre perte prochaine.  
Pourquoi faut-il , ingrat , quand la mienne est certaine ,  
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osois pour vous ?  
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux.  
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.  
Vous-même , vous voyez le tems qu'elle vous donne.  
A-t-elle , en vous quittant , fait sortir le Visir ?  
Des Gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir ?  
Enfin , dans sa fureur , implorant mon adresse ,  
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert sa tendresse ?  
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain ,  
Qui lui fasse tomber les armes de la main.  
Allez , Seigneur , sauvez votre vie & la mienne.

*BAJAZET.*

Hé bien. Mais quels discours faut-il que je lui tiennne ?

Ah , daignez sur ce choix ne me point consulter.  
L'occasion , le Ciel pourra vous le dicter.  
Allez. Entre elle & vous je ne dois point paroître.  
Votre trouble ou le mien nous feroit reconnoître.  
Allez , encore un coup , je n'ose m'y trouver.  
Dites... tout ce qu'il faut , Seigneur, pour vous sauver.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

**Z**AÏRE, il est donc vrai, sa grace est prononcée ?

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,  
Qui couroit de Roxane accomplir le desir,  
Aux portes du Serrail a reçu le Visir.  
Ils ne m'ont point parlé. Mais, mieux qu'aucun langage,  
Le transport du Visir marquoit sur son visage  
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,  
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.  
Roxane a pris, sans doute, une plus douce voie.

ATALIDE.

Ainsi, de toutes parts, les plaisirs & la joie  
M'abandonnent, Zaïre, & marchent sur leurs pas.  
J'ai fait ce que j'ai dû, je ne m'en repens pas.



Z A I R E.

Quoi , Madame ? Quelle est cette nouvelle allarme ?

A T A L I D E.

Et ne t'a-t-on point dit , Zaïre , par quel charme ,  
 Ou , pour mieux dire enfin , par quel engagement ,  
 Bajazer a pu faire un si prompt changement ?  
 Roxane en sa fureur paroïssoit inflexible ;  
 A-t-elle de son cœur quelque gage infallible ?  
 Parle. L'épouse-t-il ?

Z A I R E.

Je n'en ai rien appris.

Mais enfin , s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix ,  
 S'il fait ce que vous-même avez su lui prescrire ,  
 S'il l'épouse en un mot.

A T A L I D E.

S'il l'épouse , Zaïre ?

Z A I R E.

Quoi ! Vous repentez-vous des généreux discours ,  
 Que vous dictoit le soin de conserver ses jours ?

A T A L I D E.

Non , non , il ne fera que ce qu'il a dû faire.  
 Sentimens trop jaloux , c'est à vous de vous taire ,  
 Si Bajazer l'épouse , il suit mes volontés ,  
 Respectez ma vertu qui vous a surmontés.

A ces nobles conseils ne mêlez point le vôtre ;  
 Et , loin de me le peindre entre les bras d'une autre ,  
 Laissez-moi , sans regret , me le représenter  
 Au trône où mon amour l'a forcé de monter.  
 Oui, je me reconnois , je suis toujours la même.  
 Je voulois qu'il m'aimât, chere Zaire , il m'aime.  
 Et du moins cet espoir me console aujourd'hui ,  
 Que je vais mourir, digne , & contente de lui.

Z A I R E.

Mourir ! Quoi , vous auriez un dessein si funeste ?

A T A L I D E.

J'ai cédé mon amant ; tu t'étonnes du reste.  
 Peux-tu compter ; Zaire , au nombre des malheurs  
 Une mort qui prévient & finit tant de pleurs ?  
 Qu'il vive , c'est assez. Je l'ai voulu , sans doute ;  
 Et je le veux toujours , quelque prix qu'il m'en coûte.  
 Je n'examine point ma joie ou mon ennui.  
 J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.  
 Mais, hélas , il peut bien penser , avec justice ,  
 Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice ,  
 Ce cœur , qui de ses jours prend ce funeste soin ,  
 L'aime trop pour vouloir en être le témoin.  
 Allons, je veux savoir.

Z A I R E.

Modérez-vous , de grace :

On vient vous informer de tout ce qui se passe.

C'est le Vif.

## SCENE II.

A T A L I D E , A C O M A T , Z A Ï R E.

A C O M A T.

**E**N F I N nos amans sont d'accord ,  
 Madame. Un calme heureux nous remet dans le port.  
 La Sultane a laissé défarmer sa colère ;  
 Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;  
 Et, tandis qu'elle montre au Peuple épouvanté  
 Du Prophète divin l'étendard redouté ,  
 Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose ,  
 Je vais de ce signal faire entendre la cause ;  
 Remplir tous les esprits d'une juste terreur ;  
 Et proclamer enfin le nouvel Empereur.

Cependant permettez que je vous renouvelle  
 Le souvenir du prix qu'on promet à mon zèle.  
 N'attendez point de moi ces doux emportemens ,  
 Tels que j'en vois paroître au cœur de ces amans.  
 Mais si , par d'autres soins plus digne de mon âge ,  
 Par de profonds respects , par un long esclavage ,  
 Tel que nous le devons au sang de nos Sultans. . .  
 Je puis. . .

A T A L I D E.

Vous m'en pourrez instruire avec le tems.

Avec le tems aussi vous pourrez me connoître.

Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paroître ?

ACOMAT.

Madame, Doutez-vous des soupirs enflammés  
De deux jeunes amans l'un de l'autre charmés ?

ATALIDE.

Non. Mais, à dire vrai , ce miracle m'étonne ;  
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne ?  
L'épouse-t-il enfin ?

ACOMAT.

Madame , je le croi.

Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi,

Surpris , je l'avouerai , de leur fureur commune ,  
Querellant les amans , l'amour & la fortune ,  
J'étois de ce Palais sorti désespéré.

Déjà , sur un vaisseau dans le port préparé ,  
Chargeant de mon débris les reliques plus cheres ,  
Je médicois ma fuite aux terres étrangères.

Dans ce triste dessein au Palais rappelé ,  
Plein de joie & d'espoir , j'ai couru , j'ai volé.

La porte du Serrail à ma voix s'est ouverte ,  
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte ,  
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement ,  
Où Roxane attentive écoutoit son amant.

Tout-gardoit devant eux un auguste silence.  
 Moi-même , résistant à mon impatience ,  
 Et respectant de loin leur secret entretien ,  
 J'ai longtems , immobile , observé leur maintien.  
 Enfin , avec des yeux qui decouvroient son âme ,  
 L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;  
 L'autre , avec des regards éloquens plein d'amour ,  
 L'a de ses feux , Madame , assuré à son tour.

ATALIDE.

Hélas !

A C O M A T.

Ils m'ont alors aperçu l'un & l'autre.  
 Voilà , m'a-t elle dit, votre Prince & le nôtre.  
 Je vais , brave Acomat , le remettre en vos mains.  
 Allez lui préparer les honneurs souverains.  
 Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple.  
 Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple.  
 Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé ,  
 Et soudain à leur yeux je me suis dérobé.  
 Trop heureux d'avoir pu , par un récit fidele ,  
 De leur paix , en passant , vous conter la nouvelle ,  
 Et m'acquiter vers vous de mes respects profonds.  
 Je vais le couronner , Madame , & j'en réponds.



SCENE III.

SCENE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

**A**LLONS, retirons-nous, ne troublons point leur joie,  
ZAÏRE.

Ah , Madame , croyez. . . .

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie ?

Quoi donc , à ce spectacle irai-je m'exposer ?

Tu vois que c'en est fait. Ils se vont épouser.

La Sultane est contente , il l'assure qu'il l'aime.

Mais je ne m'en plains pas, je l'ai voulu moi-même,

Cependant croyois-tu , quand , jaloux de sa foi ,

Il s'alloit , plein d'amour , sacrifier pour moi ;

Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse ,

Refusoit à Roxane une simple promesse ;

Quand mes larmes en vain tâchoient de l'émouvoir ;

Quand je m'applaudissois de leur peu de pouvoir :

Croyois-tu que son cœur , contre toute apparence ,

Pour la persuader trouvât tant d'éloquence ?

Ah , peut-être , après tout , que , sans trop se forcer ,

Tout ce qu'il a pu dire , il a pu le penser !

Peut-être, en la voyant , plus sensible pour elle ,  
 Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.  
 Elle aura, devant lui , fait parler ses douleurs.  
 Elle l'aime , un Empire autorise ses pleurs.  
 Tant d'amour touche enfin une ame généreuse.  
 Hélas , que de railons contre une malheureuse !

## Z A I R E.

Mais ce succès , Madame , est encore incertain.  
 Attendez.

## A T A L I D E.

Non , vois-tu , je le nierois en vain.  
 Je ne prends point plaisir à croître ma misère.  
 Je fais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire.  
 Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,  
 Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.  
 Mais après les adieux que je venois d'entendre ,  
 Après tous les transports d'une douleur si rendre ,  
 Je fais qu'il n'a point dû lui faire remarquer  
 La joie & les transports qu'on vient de m'expliquer.  
 Toi-même , juges-nous , & vois si je m'abuse.  
 Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse ?  
 Au sort de Bajazet ai-je si peu de part ?  
 A me chercher lui-même attendroit-il si tard ?  
 N'étoit que de son cœur le trop juste reproche  
 Lui fait peut-être , hélas , éviter cette approche ?  
 Mais non , je lui veux bien épargner ce souci.

Il ne me verra plus.

ZAIRE.

Madame , le voici.

SCENE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET.

C'EST fait , j'ai parlé , vous êtes obéie.  
 Vous n'avez plus , Madame , à craindre pour ma vie ;  
 Et je serois heureux , si la foi , si l'honneur  
 Ne me reprochoit point mon injuste bonheur ;  
 Si mon cœur , dont le trouble en secret me condamne ,  
 Pouvoit me pardonner aussi bien que Roxane.  
 Mais enfin , je me vois les armes à la main.  
 Je suis libre , & je puis contre un frere inhumain ;  
 Non plus , par un silence aidé de votre adresse ,  
 Disputer en ces lieux le cœur de sa maitresse ,  
 Mais par de vrais combats , par de nobles dangers ;  
 Moi-même le cherchant aux climats étrangers ,  
 Lui disputer les cœurs du Peuple & de l'armée ;  
 Et pour juge entre nous prendre la renommée.  
 Que vois-je ? Qu'avez-vous ? Vous pleurez ?

C ij



Non , Seigneur ,

Je ne murmure point contre votre bonheur.  
 Le Ciel, le juste Ciel vous devoit cet miracle.  
 Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.  
 Tant que j'ai respiré , vos yeux me sont témoins  
 Que votre seul péril occupoit tous mes soins ;  
 Et puisqu'il ne pouvoit finir qu'avec ma vie ,  
 C'est sans regret aussi que je la sacrifie.  
 Il est vrai ; si le Ciel eût écouté mes vœux ,  
 Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux.  
 Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale ;  
 Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale :  
 Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux ,  
 Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.  
 Roxane s'estimoit assez récompensée ,  
 Et j'aurois , en mourant cette douce pensée ,  
 Que vous ayant moi-même imposé cette loi ,  
 Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi ;  
 Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse ,  
 Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse.

B A J A Z E T.

Que parlez-vous , Madame , & d'époux & d'amant ?  
 O Ciel ! de ce discours quel est le fondement ?  
 Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle ?  
 Moi , j'aimerois Roxane , ou je vivrois pour elle ,

Madame ! Ah , croyez-vous que , loin de le penser ,  
 Ma bouche seulement eût pu le prononcer !  
 Mais l'un ni l'autre enfin n'étoit point nécessaire.  
 La Sultane a suivi son penchant ordinaire ;  
 Et , soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour  
 Comme un gage certain qui marquoit mon amour,  
 Soit que le tems trop cher la pressât de se rendre ,  
 A peine ai-je parlé , que , sans presque m'entendre ,  
 Ses pleurs précipités ont coupé mes discours.  
 Elle met dans ma main sa fortune & les jours ,  
 Et se fiant enfin à ma reconnoissance ,  
 D'un hymen infailible a formé l'espérance.  
 Moi-même , rougissant de sa crédulité ,  
 Et d'un amour si tendre & si peu mérité ,  
 Dans ma confusion , que Roxane , Madame ,  
 Attribuoit encore à l'excès de ma flamme ,  
 Je me trouvois barbare , injuste , criminel.  
 Croyez qu'il m'a fallu , dans ce moment cruel ,  
 Pour garder jusqu'au bout un silence perfide ,  
 Rappeller tout l'amour que j'ai pour Atalide.  
 Cependant , quand je viens , après de tels efforts ,  
 Chercher quelque secours contre tous mes remords ,  
 Vous-même , contre moi , je vous vois irritée ,  
 Reprocher votre mort à mon ame agitée.  
 Je vois enfin , je vois qu'en ce même moment  
 Tout ce que je vous dis vous touche foiblement.

Madame , finissons & mon trouble & le vôtre.  
 Ne nous affligeons point vainement l'un & l'autre.  
 Roxane n'est pas loin. Laissez agir ma foi.  
 J'irai bien plus content & de vous & de moi ,  
 Détromper son amour d'une feinte forcée ,  
 Que je n'allois tantôt déguiser ma pensée.  
 La voici.

ATALIDE.

Juste Ciel ! Où va-t-il s'exposer ?  
 Si vous m'aimez , gardez de la défabuser.

## SCENE V.

ROXANE , BAJAZET , ATALIDE.

ROXANE.

**V**ENEZ , Seigneur , venez. Il est tems de paroître ,  
 Et que tout le Serrail reconnoisse son maître.  
 Tout ce Peuple nombreux , dont il est habité ,  
 Assemblé par mon ordre , attend ma volonté.  
 Mes esclaves gagnés , que le reste va suivre ,  
 Sont les premiers sujets que mon amour vous livre.  
 L'auriez-vous cru , Madame , & qu'un si prompt retour  
 Fût à tant de fureur succéder tant d'amour ?  
 Tantôt , à me venger fixe & déterminée ,  
 Je jurois qu'il voyoit sa dernière journée.

A peine cependant Bajazet m'a parlé ,  
L'amour fit le serment , l'amour l'a violé.  
J'ai cru dans son désordre entrevoir sa tendresse.  
J'ai prononcé sa grace , & je crois sa promesse.

BAJAZET.

Oui , je vous ai promis , & j'ai donné ma foi  
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi.  
J'ai juré que mes soins , ma juste complaisance ,  
Vous répondrons toujours de ma reconnaissance.  
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits ,  
Je vais de vos bontés attendre les effets.

## SCENE VI.

ROXANE , ATALIDE.

ROXANE.

**D**E quel étonnement , ô Ciel , suis-je frappée !  
Est ce un songe ? Et mes yeux ne m'ont ils point trompée ?  
Quel est ce sombre accueil , & ce discours glacé  
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé ?  
Sur quel espoir croit-il que je me sois rendue ,  
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?

Civ

J'ai cru qu'il me juroit que jusques à la mort ,

Son amour me laissoit maitresse de son sort.

Se repent-il déjà de m'avoir appaisée !

Mais moi-même tantôt me serois-je abusée ?

Ah... ! Mais il vous parloit. Quels étoient ses discours

Madame !

A T A L I D E.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours.

R O X A N E.

Il y va de sa vie , au moins , que je le croie.

Mais , de grace , parmi tant de sujets de joie ,

Répondez-moi : comment pouvez-vous expliquer

Ce chagrin , qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

A T A L I D E.

Madame , ce chagrin n'a point frappé ma vue.

Il m'a de vos bontés longtems entretenue ,

Il en étoit tout plein quand je l'ai rencontré.

J'ai cru le voir sortir tel qu'il étoit entré.

Mais , Madame , après tout , faut-il être surprise

Que , tout prêt d'achever cette grande entreprise ,

Bajazet s'inquiète , & qu'il laisse échapper

Quelque marque des soins qui doivent l'occuper ?

R O X A N E.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême.

Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui même.

ATALIDE.

Et quel autre intérêt. . . ?

ROXANE.

Madame , c'est assez.

Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez.

Laissez moi. J'ai besoin d'un peu de solitude.

Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude.

J'ai , comme Bajazet , mon chagrin & mes soins ,

Et je veux un moment y penser sans témoins. T. 160

## SCENE VII.

ROXANE , *seule.*

**D**E tout ce que je vois que faut-il que je pense ?  
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence ?  
Pourquoi ce changement , ce discours , ce départ ?  
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard ?  
Bajazet interdit ! Atalide étonnée !  
O Ciel , à cet affront m'auriez-vous condamnée ?  
De mon aveugle amour seroient-ce là les fruits ,  
Tant de jours douloureux , tant d'inquiètes nuits ,  
Mes brigues , mes complots , ma trahison fatale ,  
N'aurois-je tout tenté que pour une rivale ?

Mais peut-être qu'aussi , trop prompte à m'affliger,  
J'observe de trop près un chagrin passager.

A 7

J'impute à son amour l'effet de son artifice ?  
N'eut-il pas jusqu'au bout conduit son artifice ?  
Prêt à voir le succès de son déguisement ,  
Quoi , ne pouvoit-il pas feindre encore un moment ?  
Non , non , rassurons nous. Trop d'amour m'intimide.  
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide ?  
Quel seroit son dessein ? Qu'a-t-elle fait pour lui ?  
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?  
Mais , hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire !  
Si par quelque autre charme Atalide l'attire ,  
Qu'importe qu'il nous doive & le sceptre & le jour ;  
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ,  
Et sans chercher plus loin , quand l'ingrat me fut plaire ,  
Ai je mieux reconnu les bontés de son frère ?  
Ah , si d'une autre chaîne il n'étoit point lié ,  
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé ?  
N'eût-il pas , sans regret , secondé mon envie ?  
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie ?  
Que de justes raisons . . . Mais qui vient me parler ?  
Que veut-on ?



SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

**P**ARDONNEZ, si j'ose vous troubler.  
 Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée ?  
 Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,  
 Les Gardes, sans tarder, l'ont ouverte à genoux  
 Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous.  
 Mais, ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie.

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tout ceux que le Sultan emploie,  
 Orcan le plus fidele à servir ses desseins,  
 Né sous le Ciel brûlant des plus noirs Africains.  
 Madame, il vous demande avec impatience.  
 Mais, j'ai cru vous devoir avertir par avance,  
 Et souhaitant, sur tout, qu'il ne vous surprît pas,  
 Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre ?  
 Quel peut être cet ordre, & que puis-je répondre ?

Cvj



Il n'en faut point douter , le Sultan inquiet  
Une seconde fois condamne Bajazer.  
On ne peut sur ses jours , sans moi , rien entreprendre.  
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre ?  
Quel est mon Empereur ? Bajazer ? Amurat ?  
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat.  
Le tems presse , que faire en ce doute funeste ?  
Allons. Employons bien le moment qui nous reste  
Ils ont beau se cacher , l'amour le plus discret  
Laisse par quelque marque échapper son secret.  
Observons Bajazer. Étonnons Atalide ;  
Et couronnons l'amant , ou pardons le perfide.

*Fin du troisième Acte.*



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

AH fais-tu mes frayeurs ! Sais-tu que dans ces lieux  
J'ai vu du fier Orcan le visage odieux ?

En ce moment fatal que je crains la venue !

Que je crains. . . Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue ?

Qu'a-t-il dit ? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons ?

Ira-t-il voir Roxane , & calmer ses soupçons ?

Z A I R E.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande :

Roxane ainsi l'ordonne , elle veut qu'il l'attende.

Sans doute à cet esclave elle veut le cacher.

J'ai feint , en le voyant , de ne le point chercher.

J'ai rendu votre lettre , & j'ai pris sa réponse.

Madame , vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE.

*Après tant d'injustes détours ,*

*Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie ?*

*Mais je veux bien prendre soin d'une vie  
Dont vous jurez que dépendent vos jours.  
Je verrai la Sultane ; & , par ma complaisance ,  
Par de nouveaux sermens de ma reconnoissance ,  
J'appaiserei , si je puis , son courroux.  
N'exigez rien de plus. Ni la mort , ni vous-même ,  
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime ,  
Puisque jamais je n'aimerai que vous.*

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?  
Ne fais-je pas assez qu'il m'aime , qu'il m'adore ?  
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il fait s'accommoder ?  
C'est Roxane , & non moi , qu'il faut persuader.  
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisi ?  
Funeste aveuglement ? Perfide jalousie !  
Récit menteur , soupçons que je n'ai pu céler ,  
Falloit-il vous entendre , ou falloit-il parler ?  
C'étoit fait , mon bonheur surpassoit mon attente ;  
J'étois aimée , heureuse , & Roxane contente.  
Zaïre , s'il se peut , retourne sur tes pas.  
Qu'il appaise. Ces mots ne me suffisent pas.  
Que sa bouche , ses yeux tout l'assure qu'il l'aime.  
Qu'elle la croie enfin. Que ne puis-je moi-même .  
Echauffant par mes pleurs ses soins trop languissans ,  
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens !  
Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

ZAIRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah ! cachons cette lettre.

---

SCENE II.

.. ROXANE, ATALIDE, ZATIME,  
Z A I R E.

ROXANE, à *Zatime*.

**V** I E N S. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider.

ATALIDE, à *Zaïre*.

Va , cours ; & tâche enfin de le persuader.



## S C E N E III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

R O X A N E.

**M** A D A M E , j'ai reçu des lettres de l'armée,  
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

A T A L I D E.

On m'a dit que du camp un esclave est venu ;  
Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

R O X A N E.

Amurat est heureux : la fortune est changée ,  
Madame , & sous ses loix Babylone est rangée.

A T A L I D E.

Hé quoi, Madame ? Osmiin...

R O X A N E.

Étoit mal averti ?

Et depuis son départ cet esclave est parti.  
C'en est fait.

A T A L I D E , *à part.*

Quel revers !

# **T R A G É D I E.**

**R O X A N E.**

Pour comble de disgraces,  
Le Sultan qui l'envoie est parti sur ses traces.

**A T A L I D E.**

Quoi ! les Persans armés ne l'arrêtent donc pas ?

**R O X A N E.**

Non , Madame. Vers nous il revient à grands pas.

**A T A L I D E.**

Que je vous plains , Madame , & qu'il est nécessaire  
D'achever promptement ce que vous vouliez faire !

**R O X A N E.**

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur.

**A T A L I D E , à part.**

Ô Ciel !

**R O X A N E.**

Le tems n'a point adouci sa rigueur.  
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême.

**A T A L I D E.**

Et que vous mande-t-il ?

**R O X A N E.**

Voyez. Lisez vous-même.  
Vous connoissez, Madame , & la lettre , & le seing.

A T A L I D E .

Du cruel Amurat je reconnois la main.

( Elle lit. )

*Avant que Babylone éprouvât ma puissance ,  
Je vous ai fait porter mes ordres absolus .  
Je ne veux point douter de votre obéissance ,  
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus .  
Je laisse sous mes loix Baby'one asservie ,  
Et confirme en partant mon ordre souverain .  
Vous , si vous prenez soin de votre propre vie ,  
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main .*

R O X A N E .

Hé bien ?

A T A L I D E , à part .

Cache tes pleurs , malheureuse Atalide .

R O X A N E .

Que vous semble ?

A T A L I D E .

Il poursuit son dessein parricide .

Mais il pense proscrire un Prince sans appui :  
Il ne fait pas l'amour qui vous parle pour lui ;  
Que vous & Bajazet vous ne faites qu'une ame ;  
Que plutôt , s'il le faut , vous mourrez....

R O X A N E .

Moi , Madame ?

Je voudrois le sauver , je ne le puis haïr.

Mais. . .

ATALIDE.

Quoi donc ? Qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir.

ATALIDE.

D'obéir !

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême ?

Il le faut.

ATALIDE.

Quoi ! ce Prince aimable... qui vous aime  
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés !

ROXANE.

Il le faut ; & déjà mes ordres sont donnés.

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe , & ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine :  
Mais au moins observez ses regards , ses discours ,  
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours.



## S C E N E I V.

R O X A N E , *seule.*

**M**A rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.  
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée !  
Depuis six mois entiers j'ai cru que , nuit & jour ,  
Ardente elle veilloit au soin de mon amour ;  
Et c'est moi qui , du sien ministre trop fidelle ,  
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle ?  
Qui me suis appliqué à chercher les moyens  
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;  
Et qui même souvent , prévenant son envie ,  
Ai haï les promens les plus doux de sa vie.  
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir ,  
Si dans sa perfidie elle a su réussir.  
Il faut.... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?  
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?  
Vois-je pas , au travers de son saisissement ,  
Un cœur , dans ses douleurs , content de son amant à  
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée ,  
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée ,  
N'importe. Pursuivons. Elle peut , comme moi ,  
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.

Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.  
 Mais quel indigne emploi moi-même m'imposai je ?  
 Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits ,  
 J'irai faire à mes yeux éclairer les mépris ?  
 Lui-même il peut prévoir & tromper mon adresse.  
 D'ailleurs , l'ordre , l'esclave & le Vifir me presse.  
 Il faut prendre parti , l'on m'attend. Faisons mieux.  
 Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.  
 Laissons de leur amour la recherche importune.  
 Poussons à bout l'ingrat , & tentons la fortune.  
 Voyons si par mes soins sur le trône élevé,  
 Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé ;  
 Et si de mes bienfaits lâchement libérale ,  
 Sa main en osera couronner ma rivale.  
 Je saurai bien toujours retrouver le moment  
 De punir , s'il le faut , la rivale & l'amant  
 Dans ma juste fureur , observant le perfide ,  
 Je saurai le surprendre avec son Atalide ;  
 Et d'un même poignard les unissant tous deux ,  
 Les percer l'un & l'autre , & moi-même après eux.  
 Voilà , n'en doutons point , le parti qu'il faut prendre.  
 Je veux tout ignorer.



## SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

AH, que viens-tu m'apprendre ?  
Zatime, Bajazet en est-il amoureux ?  
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanoui,  
Madame, elle ne marque aucun reste de vie,  
Que par de longs soupirs & des gémissemens,  
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.  
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,  
Ont découvert son sein pour leur donner passage.  
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,  
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.  
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre;  
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble soudain  
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main ?

Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.

Il peut même. . . Lisons , & voyons la pensée.

. . . . . *Ni la mort , ni vous-même ,*

*Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime ,*

*Puisque jamais je n'aimerai que vous.*

Ah , de la trahison me voilà donc instruite ?

Je reconnois l'appas dont ils m'avoient séduite ,

Ainsi donc mon amour étoit récompensé ,

Lâche , indigne du jour que je t'avois laissé ?

Ah , je respire enfin ; & ma joie est extrême

Que le traître , une fois , se soit trahi lui-même.

Libre des soins cruels où j'allois m'engager ,

Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger.

Qu'il meure. Vengeons-nous. Courez. Qu'on le saisisse.

Que la main des muets s'arme pour son supplice.

Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés.

Par qui de ses pareils les jours sont terminés.

Cours , Zatime , sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah , Madame !

ROXANE.

Quoi , donc ?

ZATIME.

Si , sans trop vous déplaire ,

Dans les justes transports , Madame , où je vous vois ;

J'osois vous faire entendre une timide voix :

Bajazet , il est vrai trop indigne de vivre ,  
 Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.  
 Mais , tout ingrat qu'il est , croyez-vous aujourd'hui  
 Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?  
 Et qui sait si déjà quelque bouche infidelle  
 Ne l'a point averti de votre amour nouvelle ?  
 Des cœurs comme les siens , vous le savez-assez ,  
 Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ?  
 Et la plus prompte mort , dans ce moment sévère ,  
 Devient de leur amour la marque la plus chère.

## R O X A N E.

Avec quelle insolence & quelle cruauté  
 Ils se jouoient tous deux de ma crédulité !  
 Quel penchant , quel plaisir je sentoie à les croire ?  
 Tu ne remportoie pas une grande victoire ,  
 Perfide , en abusant ce cœur préoccupé ,  
 Qui lui-même craignoit de se voir détrompé.  
 Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice.  
 Et je veux bien te faire encor cette justice ;  
 Toi-même , je m'assure , as rougi plus d'un jour ,  
 Du peu qu'il t'en coûtoit pour tromper tant d'amour.  
 Moi qui , de ce haut rang , qui me rendoit si fière ,  
 Dans le sein du malheur t'ai cherché la première ,  
 Pour arracher des jours tranquiles , fortunés ,  
 Aux périls dont tes jours étoient environnés :  
 Après tant de bonté , de soin , d'ardeurs extrêmes !  
 Tu ne saurois jamais prononcer que tu m'aimes !

Mais

Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?  
 Tu pleures, malheureuse ! Ah ! tu devois pleurer ,  
 Lorsque , d'un vain désir à ta perte poussée ,  
 Tu conçus de le voir la première pensée !  
 Tu pleures ? Et l'ingrat , tout prêt à te trahir ,  
 Prépare les discours dont il veut t'éblouir ,  
 Pour plaire à ta rivale il prend soin de sa vie.  
 Ah , traître , tu mourras ! Quoi , tu n'es point partie  
 Va. Mais nous-même allons , précipitons nos pas ,  
 Qu'il me voie attentive au soin de son trépas ,  
 Lui montrer à la fois , & l'ordre de son frere ,  
 Et de sa trahison ce gage trop sincère.  
 Toi , Zarime , retiens ma rivale en ces lieux.  
 Qu'il n'ait , en expirant , que ses cris pour adieux.  
 Qu'elle soit cependant fidelement servie ,  
 Prends soin d'elle. Ma haine a besoin de sa vie.  
 Ah ! si pour son amant facile à s'attendrir ,  
 La peur de son trépas la fit presque mourir ;  
 Quel surcroit de vengeance & de douceur nouvelle ,  
 De le montrer bientôt pâle & mort devant elle ?  
 De voir sur cet objet ses regards arrêtés  
 Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !  
 Va , retiens-la. Sur-tout , garde bien le silence.  
 Moi. . . Mais qui vient ici différer ma vengeance ?



## SCENE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN,

ACOMAT.

**Q**U<sup>es</sup> faites-vous , Madame ? En quel retardemens  
 D'un jour si précieux perdez-vous les momens ?  
 Byfance , par mes foins prefque entière afsemblée ,  
 Interroge fes Chefs , de leur crainte troublée ;  
 Et tout , pour s'expliquer , ainfi que mes amis ,  
 Attendent le fignal que vous m'aviez promis.  
 D'ou vient que , fans répondre à leur impatience ,  
 Le Serrail cependant garde un trifte fílence ?  
 Déclarez-vous , Madame ; & , fans plus différer. . .

ROXANE.

Oui , vous ferez content , je vais me déclarer.

ACOMAT.

Madame , quel regard , & quelle voix fèvère ,  
 Malgré votre difcours , m'affure du contraire ?  
 Quoi , déjà votre amour des obftacles vaincu. . .

ROXANE.

Bajazet eft un traître , & n'a que trop vécu.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi , vous-même également perfide ,  
 Il nous trompoit tous deux.

ACOMAT.

Comment ?

ROXANE.

Cette Atalide,

Qui même n'étoit pas un assez digne prix  
De tout ce que pour lui vous avez entrepris. . . .

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez. Jugez , après cette insolence ,  
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.  
Obéissons plutôt à la juste rigueur  
D'Amurat qui s'approche & retourne vainqueur ,  
Et livrant sans regret un indigne complice ,  
Appaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT , *lui rendant le billet.*

Oui , puisque jusques là l'ingrat m'ose outrager ,  
Moi-même , s'il le faut , je m'offre à vous venger ;  
Madame. Laissez-moi nous laver l'un & l'autre  
Du crime que sa vie a jetté sur la nôtre.  
Montrez-moi le chemin , j'y cours.

ROXANE.

Non , Acomat :

Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat.  
Je veux voir son désordre & jouir de sa honte.  
Je perdrois ma vengeance en la rendant si prompte.  
Je vais tout préparer. Vous , cependant , allez  
Disperser promptement vos amis assemblés.

D ij



## S C E N E I V.

R O X A N E , *seule.*

**M**A rivale à mes yeux s'est enfin déclarée.  
Voilà sur quelle foi je m'étois assurée !  
Depuis six mois entiers j'ai cru que , nuit & jour ,  
Ardente elle veilloit au soin de mon amour ;  
Et c'est moi qui , du sien ministre trop fidelle ,  
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle ?  
Qui me suis appliqué à chercher les moyens  
De lui faciliter tant d'heureux entretiens ;  
Et qui même souvent , prévenant son envie ,  
Ai haté les promens les plus doux de sa vie.  
Ce n'est pas tout. Il faut maintenant m'éclaircir ,  
Si dans sa perfidie elle a su réussir.  
Il faut.... Mais que pourrois-je apprendre davantage ?  
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage ?  
Vois je pas , au travers de son saisissement ,  
Un cœur , dans ses douleurs , content de son amant à  
Exempt des soupçons dont je suis tourmentée ,  
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée ,  
N'importe. Pour suivons. Elle peut , comme moi ,  
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi.

Pour le faire expliquer tendons-lui quelque piège.  
 Mais quel indigne emploi moi-même m'imposai je ?  
 Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits ,  
 J'irai faire à mes yeux éclater les mépris ?  
 Lui-même il peut prévoir & tromper mon adresse.  
 D'ailleurs , l'ordre , l'esclave & le Vifir me presse.  
 Il faut prendre parti , l'on m'attend. Faisons mieux.  
 Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux.  
 Laissons de leur amour la recherche importune.  
 Pouvons à bout l'ingrat , & tentons la fortune.  
 Voyons si par mes soins sur le trône élevé,  
 Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé ;  
 Et si de mes bienfaits lâchement libérale ,  
 Sa main en osera couronner ma rivale.  
 Je saurai bien toujours retrouver le moment  
 De punir , s'il le faut , la rivale & l'amant  
 Dans ma juste fureur , observant le perfide ,  
 Je saurai le surprendre avec son Atalide ;  
 Et d'un même poignard les unissant tous deux ,  
 Les percer l'un & l'autre , & moi-même après eux.  
 Voilà , n'en doutons point , le parti qu'il faut prendre.  
 Je veux tout ignorer.



## SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

AH, que viens-tu m'apprendre ?  
Zatime, Bajazet en est-il amoureux ?  
Vois-tu dans ses discours qu'ils s'entendent tous deux ?

ZATIME.

Elle n'a point parlé. Toujours évanoui,  
Madame, elle ne marque aucun reste de vie,  
Que par de longs soupirs & des gémissemens,  
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous momens.  
Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage,  
Ont découvert son sein pour leur donner passage.  
Moi-même, avec ardeur secondant ce dessein,  
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein.  
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre ;  
Et j'ai cru qu'en vos mains je devois le remettre.

ROXANE.

Donne. Pourquoi frémir ? Et quel trouble soudain  
Me glace à cet objet, & fait trembler ma main ?

## A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

A T A L I D E, *seule.*

**H**ÉLAS' je cherche en vain. Rien ne s'offre à ma vue.  
Malheureuse ! Comment puis-je l'avoir perdue  
Ciel aurois tu permis que mon funeste amour-  
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?  
Que pour dernier malheur , cette lettre fatale  
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?  
J'étois en ce lieu même ; & ma timide main ,  
Quand Roxane a paru , l'a cachée dans mon sein.  
Sa présence a surpris mon ame désolée.  
Ses menaces , sa voix , un ordre m'a troublée.  
J'ai senti défaillir ma force & mes esprits.  
Ses femmes m'entouroient quand je les ai repris ;  
A mes yeux étonnés leur troupe est disparue.  
Ah ! trop cruelles mains qui m'avez secourue ,  
Vous m'avez rendu cher vos secours inhumains ;  
Et par vous , cette lettre a passé dans ses mains.

Div

Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?  
 Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?  
 Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?  
 Ah ! Bajazet est mort , ou meurt en ce moment.  
 Cependant on m'arrête , on me tient enfermée.  
 On ouvre. De son sort je vais être informée.

## S C E N E II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, *Gardes.*

ROXANE, à *Atalide.*

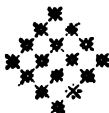
**R**ETIREZ-VOUS.

ATALIDE.

Madame.... Excusez l'embarras...

ROXANE.

Retirez-vous , vous dis-je , & ne répliquez pas.  
 Gardes , qu'on la retienne.



SCENE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

OUI, tout est prêt, Zaxime,  
Orcan & les muers attendent leur victime.  
Je suis pourtant toujours maîtresse de son sort.  
Je puis le rerenir. Mais s'il sort, il est mort.  
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclavel l'amene ;  
Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,  
Il m'a paru, Madame, avec empressement  
Sortir, pour vous chercher, de son appartement.

ROXANE.

Ame lâche, & trop digne enfin d'être déçue,  
Peux-tu souffrir encor qu'il paroisse à ta vue ?  
Crois-tu, par tes discours, le vaincre ou l'étonner ?  
Quand même il se rendroit, peux-tu lui pardonner ?  
Quoi, ne devrois-tu pas être déjà vengée ?  
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?  
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,  
Que ne le laissons nous périr.... ? Mais le voici.

C 7

## SCENE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

**J**E ne vous ferai point de reproches frivoles.  
 Les momens sont trop chers pour les perdre en paroles.  
 Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez ?  
 Et je ne vous dirais que ce que vous savez.  
 Malgré tout mon amour , si je n'ai pu vous plaire ,  
 Je n'en murmure point. Quoiqu'à ne vous rien taire ,  
 Ce même amour , peut-être , & ces mêmes bienfaits,  
 Auroient dû suppléer à mes foibles attraits.  
 Mais je m'étonne enfin que , pour reconnoissance ,  
 Pour prix de tant d'amour , de tant de confiance ,  
 Vous ayez si longtems , par des détours si bas ,  
 Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas.

BAJAZET.

Qui , moi , Madame ?

ROXANE.

Oui , toi. Voudrois-tu point encore  
 Me nier un mépris que tu crois que j'ignore ?  
 Ne prétendois-tu point , par tes fausses couleurs ,  
 Déguiser un amour qui te retient ailleurs ;

Et me jurer enfin , d'une bouche perfide ,  
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide ?

BAJAZET.

Atalide , Madame ! O Ciel ! Qui vous a dit. . .

ROXANE.

Tiens , perfide , regarde & démens cet écrit.

BAJAZET , *après avoir regardé la lettre.*

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère  
D'un malheureux amour contient tout le mystère.  
Vous savez un secret que , tout prêt à s'ouvrir ,  
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.  
J'aime , je le confesse. Et devant que votre ame ,  
Prévenant mon espoir , m'eût déclaré sa flamme ,  
Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé ,  
A tout autre desir mon cœur étoit fermé.  
Vous me vîntes offrir & la vie & l'Empire ;  
Et même votre amour , si j'ose vous le dire ,  
Consultant vos bienfaits , les crut , & , sur leur foi ,  
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.  
Je connus votre erreur. Mais que pouvois-je faire ?  
Je vis en même tems qu'elle vous étoit chère.  
Combien le trône tente un cœur ambitieux !  
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.  
Je chéris , j'acceptai , sans tarder davantage ,  
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage ;

Dvj



D'autant plus qu'il falloit l'accepter ou périr :  
D'autant plus que vous-même , ardente à me l'offrir,  
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;  
Que même mes refus vous auroient exposée ;  
Qu'après avoir osé me voir & me parler ,  
Il étoit dangereux pour vous de reculer.  
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes.  
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes ?  
Songez combien de fois vous m'avez reproché  
Un silence , témoin de mon trouble caché.  
Plus l'effort de vos soins , & ma gloire étoient proches,  
Plus mon cœur interdit se faisoit de reproches.  
Le Ciel , qui m'entendoit , sait bien qu'en même tems  
Je ne m'arrêtois pas à des vœux impuissans.  
Et si l'effet enfin , suivant mon espérance ,  
Eût ouvert un champ libre à ma reconnoissance ,  
J'aurois par tant d'honneurs , par tant de dignités ,  
Contenté votre orgueil & payé vos bonetés ,  
Que vous-même peut-être. . . .

## R O X A N E.

Et que pourrois-tu faire ?  
Sans l'offre de ton cœur par où peux-tu me plaire ?  
Quels seroient de tes vœux les inutiles fruits ?  
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?  
Maitresse du Serrail , arbitre de ta vie ,  
Et même de l'État qu'Amurat me confie ,

Sultane , & ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,  
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :  
Dans ce comble gloire où je suis arrivée ,  
A quel indigne honneur m'avois-tu réservée ?  
Trainerois-je en ces lieux un sort infortuné ,  
Vil rebut d'un ingrat que j'aurois couronné ,  
De mon rang descendue , à mille autres égale ,  
Ou la première esclave enfin de ma rivale ?

Laissons ces vains discours ? & , sans m'importuner ,  
Pour la dernière fois veux-tu vivre & régner ?  
J'ai l'ordre d'Amurat , & je puis t'y soustraire.  
Mais tu n'as qu'un moment. Parle.

B A J A Z E T.

Que faut-il faire ?

R O X A N E.

Ma rivale est ici. Suis-moi sans différer.  
Dans les mains des muets viens la voir expirer ;  
Et , libre d'un amour à ta gloire funeste ,  
Viens m'engager ta foi ; le tems fera la reste.  
Ta grace est à ce prix , si tu veux l'obtenir.

B A J A Z E T.

Je ne l'accepterois que pour vous en punir ;  
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'empire ,  
L'horreur & le mépris que cette offre m'inspire.

Mais à quelle fureur me laissant emporter ,  
 Contre ses tristes jours vais-je vous irriter ?  
 De mes emportemens elle n'est point complice ,  
 Ni de mon amour même & de mon injustice.  
 Loin de me retenir par des conseils jaloux ,  
 Elle me conjuroit de me donner à vous.  
 En un mot , séparez ses vertus de mon crime.  
 Pour suivez , s'il le faut , un courroux légitime ;  
 Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;  
 Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr.  
 Amurat avec moi ne l'a point condamnée.  
 Épargnez une vie assez infortunée.  
 Ajoutez cette grace à tant d'autres bontés ,  
 Madame ; & si jamais je vous fus cher. . .

ROXANE.

Sortez.

## S C E N E V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

**P**OUR la dernière fois , perfide tu m'as vue ,  
 Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter ,  
Et vous dire un moment de vouloir l'écouter ,  
Madame. Elle vous veut faire l'aveu fidelle  
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne. Et toi, suis Bajazet qui sort ;  
Et quand il sera tems, viens m'apprendre son sort.

SCENE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ATALIDE.

**J**E ne viens plus, Madame, à feindre disposée,  
Tromper votre bonté si longtems abusée ;  
Confuse, & digne objet de vos inimitiés ,  
Je viens mettre mon cœur & vos crimes à vos pieds.  
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée :  
Du soin de mon amour seulement occupée ,  
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir ,  
Je n'ai, dans mes discours, songé qu'à vous trahir.  
Je l'aimai dès l'enfance ; & dès ce tems, Madame,  
J'avois par mille soins su prévenir son âme.

La Sultane sa mere, ignorant l'avenir,  
 Hélas ! pour son malheur , se plut à nous unir.  
 Vous l'aimâtes depuis. Plus heureux l'un & l'autre ,  
 Si , connoissant mon cœur , ou me cachant le vôtre ,  
 Votre amour de la mienne eût su se défier !  
 Je ne me noircis point pour le justifier.  
 Je jure par le Ciel qui me voit confondue ,  
 Par ces grands Ottomans dont je suis descendue ,  
 Et qui tous avec moi vous parlent à genoux,  
 Pour le plus pur du sang qu'ils ont transmis en nous ,  
 Bajazet , à vos soins tôt ou tard plus sensible,  
 Madame , à tant d'attraits n'étoit pas invincible.  
 Jalouse , & toujours prête à lui représenter  
 Tout ce que je croyois digne de l'arrêter ,  
 Je n'ai rien négligé , plaintes, larmes, colère ,  
 Quelquefois attestant les mânes de sa mere ;  
 Ce jour même , des jours le plus infortuné ,  
 Lui reprochant l'espoir qu'il vous avoit donné ,  
 Et de ma mort enfin le prenant à partie ,  
 Mon importune ardeur ne s'est point rallentie  
 Qu'arrachant malgré lui des gages de sa foi ,  
 Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.

Mais pourquoi vos bontés feroient-elles lassées ?  
 Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées ;  
 C'est moi qui l'y forçai Les nœuds que j'ai rompus  
 Se rejoindront bientôt , quand je ne serai plus.

Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime ,  
 N'ordonnez pas vous-même une mort légitime ;  
 Et ne vous montrez point à son cœur éperdu  
 Couverte de mon sang par vos mains répandu :  
 D'un cœur trop rendre encore épargnez la foiblesse.  
 Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse ,  
 Madame , mon trépas n'en sera pas moins prompt.  
 Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond :  
 Couronnez un héros dont vous serez chétie :  
 J'aurai soin de ma mort , prenez soin de sa vie.  
 Allez, Madame , allez. Avant votre retour ,  
 J'aurai d'une rivale affranchi votre amour.

**R O X A N E.**

Je ne mérite pas un si grand sacrifice.  
 Je me connois , Madame , & je me fais justice.  
 Loin de vous separer , je prétends aujourd'hui  
 Par des nœuds éternels vous unir avec lui.  
 Vous jouirez bientôt de son aimable vue.  
 Levez-vous. Mais que veut Zarime toute émue ?



## S C E N E VII.

ROXANE, ATALIDE , ZATIME.

ZATIME.

**A**H, venez vous montrer, Madame, ou déformais  
 Le rebelle Acomat est maître du Palais.  
 Profanant des Sultans la demeure sacrée,  
 Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.  
 Vos esclaves tremblans , dont la moitié s'enfuit,  
 Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah , les traîtres ! Allons , & courons le confondre.  
 Toi , garde ma captive , & songes à m'en répondre.

## S C E N E VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

**H**ÉLAS ! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux ?  
 J'ignore quel dessein les anime tous deux.  
 Si de tant de malheurs quelque part te touche,  
 Je ne demande point , Zarime , que ta bouche  
 Trahisse en ma faveur Roxane de son secret ;  
 Mais , de grace , dis-moi ce que fait Bajazet.  
 L'as-tu vu ? Pour ses jours n'ai-je encor rien à craindre ?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi ! Roxane déjà l'a-t-elle condamnée ?

ZATIME.

Madame , le secret m'est sur-tout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse , dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie , & je ne puis rien dire.

ATALIDE.

Ah ! c'en est trop , cruelle. Achève , & que ta main

Lui donne de ton zèle un gage plus certain :

Perce toi même un cœur que ton silence accable ,

D'une esclave barbare esclave impitoyable :

Précipite des jours qu'elle me veut ravir :

Montre toi , s'il se peut , digne de la servir.

Tu me retiens en vain , & , dès cette même heure ,

Il faut que je le voie , ou du moins que je meure.

## SCENE IX.

ATALIDE , ACOMAT , ZATIME.

ACOMAT.

**A**H ! que fait Bajazet ? Où le puis je trouver ,

Madame ? Aurai-je encor le tems de le sauver ?

Je cours tout le Serrail ; & , même dès l'entrée

De mes braves amis la moitié séparée ,



A marché sur les pas du courageux Osmin ;  
 Le reste m'a suivie par un autre chemin.  
 Je cours , & je ne vois que des troupes craintives  
 D'esclaves effrayés , de femmes fugitives.

*A T A L I D E.*

Ah ! je suis de son sort moins instruite que vous.  
 Cette esclave le fait.

*A C O M A T.*

Crains mon juste courroux.  
 Malheureuse , réponds.

## *S C E N E X.*

*A T A L I D E , A C O M A T , Z A T I M E , Z A Ï R E.*

*Z A I R E.*

*M*<sub>ADAME...</sub>

*A T A L I D E.*

Hé bien , Zaïre ?

Qu'est-ce ?

*Z A I R E.*

Ne craignez plus. Votre ennemie expire.

*A T A L I D E.*

Roxane. . .

*Z A I R E.*

Et ce qui va bien plus vous étonner ,  
 Orcan lui-même , Orcan vient de l'assassiner.

*A T A L I D E.*

Quoi ? lui ?

Z A I R E.

Désespéré d'avoir manqué son crime ,  
Sans doute il a voulu prendre cette victime.

A T A L I D E.

Juste Ciel ! l'innocence a trouvé ton appui.  
Bajazet vit-encor ? Visir , courez à lui.

Z A I R E.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite ;  
Il a tout vu.

S C E N E X I.

A T A L I D E , A C O M A T , Z A Ï R E , O S M I N.

A C O M A T.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduit  
Roxane est-elle morte ?

O S M I N.

Oui , j'ai vu l'assassin  
Retirer son poignard tout fumant de son sein.  
Orcan , qui méditoit ce cruel stratagème ,  
La servir à dessein de la perdre elle-même ;  
Et le Sultan l'avoit chargé secrètement  
De lui sacrifier l'amante après l'amant.  
Lui-même , d'aussi loin qu'il nous a vu paroître ,  
*Adorez , a-t-il dit , l'ordre de votre maître ;*  
*De son auguste sang reconnoissez les traits ,*  
*Perfides , & sortez de ce sacré Palais.*  
A ces discours , laissant la Sultane expirante ,  
Il a marché vers nous ; & d'une main sanglante

Il nous a déployé l'ordre dont Amurar  
 Autorise ce monstre à ce double attentat.  
 Mais , Seigneur , sans vouloir l'écouter davantage ,  
 Transportés a la fois de douleur & de rage ,  
 Nos bras impatiens ont puni son forfait .  
 Et vengé dans son sang la mort de Bajazer.

**ATALIDE.**

Bajazer!

**ACOMAT.**

Que dis tu !

**OSMIN.**

Bajazer est sans vie.

L'ignorez-vous ?

**ATALIDE.**

O Ciel !

**ACOMAT.**

Son amante en furie ,

Près de ces lieux , Seigneur , craignant votre secours ,  
 Avoit au nœud fatal abandonné ses jours.

Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste ,  
 Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste ;

Bajazer étoit mort. Nous l'avons rencontré

De morts &amp; de mourans noblement entouré ,

Que , vengeant sa défaire , & cédant sous le nombre ,  
 Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.

Mais, puisque c'en est fait, Seigneur , songeons à nous.

**ACOMAT.**

Ah ! Destins ennemis , où me réduisez-vous

Je fais en Bajazet la perte que vous faites ,  
 Madame : je fais trop qu'en l'état où vous êtes ,  
 Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui  
 De quelques malheureux qui n'aspiroient qu'en lui.  
 Saisi , désespéré d'une mort qui m'accable ,  
 Je vais , non point sauver cette tête coupable ,  
 Mais , redevable aux soins de mes tristes amis,  
 Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis.  
 Pour vous , si vous voulez qu'en quelque autre contrée  
 Nous allions confier votre tête sacrée ,  
 Madame , consultez : maître de ce palais ,  
 Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;  
 Et moi , pour ne point perdre un tems si salutaire ,  
 Je cours où ma présence est encor nécessaire ;  
 Et , jusqu'au pieds des murs que la mer vient laver ,  
 Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver.

---

SCENE DERNIERE.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

**E**NFIN , c'en est donc fait ; & par mes artifices  
 Mes injustes soupçons , mes funestes caprices ,  
 Je suis donc arrivée au douloureux moment  
 Où je vois par mon crime expirer mon amant.  
 N'étoit-ce pas assez , cruelle destinée ,  
 Qu'à lui survivre , hélas ! je fusse condamnée ?  
 Et falloit-il encor que , pour comble d'horreurs ,

96 *BAJAZET, TRAGÉDIE.*

Je ne pusse i mputer sa mort qu'à mes fureurs ?  
 Oui , c'est moi , cher amant , qui t'arrache la vie ;  
 Roxane ou le Sultan ne te l'ont point ravie :  
 Moi seule j'ai tissule lien malheureux  
 Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds :  
 Et je puis , sans mourir , en souffrir la pensée ,  
 Moi , qui n'ai pu tantôt , de ta mort menacée ,  
 Retenir mes esprits prompts à m'abandonner ?  
 Ah ! n'ai je eu de l'amour que pour t'assassiner ?  
 Mais c'en est trop. Il faut , par un prompt sacrifice ,  
 Que ma fidelle main te venge & me punisse.

Vous , de qui j'ai troublé la gloire & le repos ,  
 Héros , qui deviez tous revivre en ce héros ;  
 Toi , mere malheureuse , & qui , dès notre enfance ,  
 Me confias son cœur dans une autre espérance ;  
 Infortuné Visir , amis désespérés ,  
 Roxane , venez tous contre moi conjurés.  
 Tourmenter à la fois une amante éperdue ;

( *Elle se tue.* )

Et prenez la vengeance enfin qui vous est due.

Z A I R E.

Ah ! Madame.... Elle expire. O Ciel ! en ce malheur  
 Que ne puis-je avec elle expirer de douleur !

F I N.

*Racine, sans supplément.*

**BRITANNICUS,**  
*TRAGÉDIE.*

---

## *A C T E U R S.*

**NÉRON**, Empereur, fils d'Agrippine.

**BRITANNICUS**, fils de l'Empereur  
Claudius.

**AGRIPPINE**, veuve de Domitius Enobarbus, père de Néron, & en secondes  
noces, veuve de l'Empereur Claudius.

**JUNIE**, Amante de Britannicus.

**BURRHUS**, Gouverneur de Néron.

**NARCISSE**, Gouverneur de Britannicus.

**ALBINE**, Confidente d'Agrippine.

**GARDES.**

*La Scène est à Rome, dans une chambre du Palais  
de Néron.*



# BRITANNICUS,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCENE PREMIERE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

**Q**Uor, tandis que Néron s'abandonne au sommeil,  
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?

Qu'errant dans le Palais, sans suite & sans escorte,  
La mère de César veille seule à sa porte ?

Madame, retournez dans votre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.  
Je veux l'attendre ici. Les chagrins qu'il me cause  
M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.



Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré,  
 Contre Britannicus Néron s'est déclaré.  
 L'impatient Néron cesse de se contraindre ;  
 Las de se faire aimer , il veut se faire craindre.  
 Britannicus le gêne , Albine ; & , chaque jour ,  
 Je sens que je deviens importune à mon tour.

A L B I N E.

Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire !  
 Qui l'avez appelé de si loin à l'Empire ?  
 Vous qui , deshéritant le fils de Claudius ,  
 Avez nommé César l'heureux Domitius ?  
 Tout lui parle , Madame , en faveur d'Agrippine.  
 Il vous doit son amour.

A G R I P P I N E.

Il me le doit , Albine.  
 Tout , s'il est généreux , lui prescrit cette loi :  
 Mais tout , s'il est ingrat , lui parle contre moi,

A L B I N E.

S'il est ingrat , Madame ! Ah , toute sa conduite  
 Marque dans son devoir une ame trop instruite !  
 Depuis trois ans entiers , qu'a-t-il dit , qu'a-t-il fait ,  
 Qui ne promette à Rome un Empereur parfait ?  
 Rome , depuis trois ans par ses soins gouvernée ,  
 Au rems de ses Consuls croit être retournée ;  
 Il la gouverne en père. Enfin , Néron naissant  
 A toutes les vertus d'Auguste vieillissant,

AGRIPPINE.

Non , non , mon intérêt ne me rend point injuste.  
 Il commence , il est vrai , par où finit Auguste ;  
 Mais crains que , l'avenir détruisant le passé ,  
 Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.  
 Il se déguise en vain. Je lis sur son visage  
 Des fièrs Domitius l'humeur triste & sauvage.  
 Il mêle avec l'orgueil , qu'il a pris dans leur sang ,  
 La fierté des Nérons , qu'il puisa dans mon flanc.  
 Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.  
 De Rome , pour un tems , Caius fut les délices ;  
 Mais sa feinte bonté se tournant en fureur ,  
 Les délices de Rome en devinrent l'horreur.  
 Que m'importe , après tout , que Néron plus fidèle ,  
 D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?  
 Ai-je mis dans sa main le timon de l'État ,  
 Pour le conduire au gré du Peuple & du Sénat ?  
 Ah , que de la Patrie il soit , s'il veut , le père ;  
 Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère  
 De quel nom cependant pouvons-nous appeller  
 L'attentat que le jour vient de nous révéler ?  
 Il fait , car leur amour ne peut être ignorée ,  
 Que de Britannicus Junie est adorée ;  
 Et ce même Néron , que la vertu conduit ,  
 Fait enlever Junie au milieu de la nuit.  
 Que veut-il ? Est-ce haine , est-ce amour qui l'inspire ;  
 Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?

6      *B R I T A N N I C U S.*

Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité  
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?

*A L B I N E.*

Vous , leur appui , Madame ?

*A G R I P P I N E.*

Arrête , chère Albine.

Je fais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;  
Que du trône , où le sang l'a dû faire monter ,  
Britannicus par moi s'est vu précipiter.  
Par moi seule , éloigné de l'hymen d'Octavie ,  
Le frère de Junie abandonna la vie ,  
Silanus , sur qui Claude avoit jetté les yeux ,  
Et qui comptoit Auguste au rang de ses ayeux.  
Néron jouit de tout ; & moi , pour récompense ,  
Il faut qu'entre eux & lui je tienne la balance ,  
Afin que , quelque jour , par une même loi ,  
Britannicus la tienne entre mon fils & moi.

*A L B I N E.*

Quel dessein !

*A G R I P P I N E.*

Je m'assure un port dans la tempête.  
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

*A L B I N E.*

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?

*A G R I P P I N E.*

Je le craindrois bientôt , s'il ne me craignoit plus.

# TRAGÉDIE.

71

## ALBINE.

Une juste frayeur vous allarme peut-être ;  
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être ,  
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous ;  
Et ce sont des secrets entre Césâr & vous.  
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère ,  
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.  
Sa prodigue amitié ne se réserve rien.  
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.  
A peine parle-t-on de la triste Octavie.  
Auguste votre ayeul honora moins Livie.  
Néron devant sa mère a permis le premier  
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.  
Quels effets voulez-vous de sa reconnoissance ?

## AGRIPPINE.

Un peu moins de respect , & plus de confiance,  
Tous ces présens , Albine , irritent mon dépit.  
Je vois mes honneurs croître & tomber mon crédit.  
Non , non , le tems n'est plus que Néron jeune encore  
Me renvoyoit les vœux d'une Cour qui l'adore ;  
Lorsqu'il se reposoit sur moi de tout l'État ;  
Que mon ordre au Palais assembloit le Sénat ;  
Et que derrière un voile , invisible & présente ,  
J'étois de ce grand Corps l'ame toute-puissante.  
Des volontés de Rome alors mal assuré,  
Néron de sa grandeur n'étoit point enyvré.

A 4

## **I      B R I T A N N I C U S ,**

Ce jour , ce triste jour frappe encor ma mémoire ,  
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire ,  
Quand les Ambassadeurs de tant de Rois divers  
Vin. ent le reconnoître au nom de l'Univers.  
Sur son trône , avec lui , j'allois prendre ma place.  
J'ignore quel Conseil prépara ma disgrâce ;  
Quoi qu'il en soit , Néron , d'aussi loin qu'il me vit ,  
Laiſſa sur son viſage éclater ſon dépit.  
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.  
L'ingrat , d'un faux reſpect colorant ſon injure ,  
Se leva par avance ; & courant m'embraffer ,  
Il m'écarta du trône où je m'allois placer.  
Depuis ce coup fatal , le pouvoir d'Agrippine  
Vers ſa chute , à grands pas , chaque jour ſ'acheminé.  
L'on bre ſeule m'en reſte ; & l'on n'implore plus  
Que le nom de Sénèque , & l'appui de Burrhus.

### **A L B I N E.**

Ah , ſi de ce ſoupçon votre ame eſt prévenue ,  
Pourquoi nourriſſez-vous un venin qui vous tue ?  
Allez avec Céſar vous éclaircir du moins.

### **A G R I P P I N E.**

Céſar ne me voit plus , Albine , ſans témoins.  
En public , à mon heure , on me donne audience.  
Sa réponſe eſt dictée , & même ſon ſilence.  
Je vois deux ſurveillans , ſes maîtres & les miens ,  
Préſider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.

## **T R A G É D I E ,**

7

**Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite.  
De son désordre , Albine , il faut que je profite.  
J'entends du bruit , on ouvre. Allons subitement  
Lui demander raison de cet enlèvement.  
Surprenons , s'il se peut , les secrets de son ame.  
Mais quoi , déjà Burrhus sort de chez lui ?**

---

## **S C E N E I I.**

**AGRIPPINE , BURRHUS , ALBINE.**

**B U R R H U S.**

**M**<sup>ADAME,</sup>

**Au nom de l'Empereur j'allois vous informer  
D'un ordre , qui d'abord a pu vous allarmer ;  
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite ,  
Dont César a voulu que vous soyez instruite.**

**A G R I P P I N E.**

**Puisqu'il le veut , entrons , il m'en instruira mieux.**

**B U R R H U S.**

**César , pour quelque tems , s'est soustrait à nos yeux.  
Déjà par une porte au Public moins connue ,  
L'un & l'autre Consul vous avoient prévenue ,**

**A 3**

70 *B R I T A N N I C U S ,*

Madame. Mais souffrez que je retourne exprès. . . .

*A G R I P P I N E .*

Non , je ne trouble point les augustes secrets.  
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte  
L'un & l'autre une fois nous nous parlions sans feinte ?

*B U R R H U S .*

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.

*A G R I P P I N E .*

Prétendez-vous long-tems me cacher l'Empereur ?  
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune ?  
Ai-je donc élevé si haut votre fortune ,  
Pour mettre une barrière entre mon fils & moi ?  
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi ?  
Entre Sénèque & vous disputez-vous la gloire ,  
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire ?  
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat ?  
Pour être , sous son nom , les maîtres de l'État ?  
Certes , plus je médite , & moins je me figure  
Que vous m'osiez compter pour votre créature ;  
Vous , donc j'ai pu laisser vieillir l'ambition  
Dans les honneurs obscurs de quelque légion ;  
Et moi , qui sur le trône ai suivi mes ancêtres ,  
Moi , fille , femme , sœur , & mère de vos maîtres.  
Que prétendez vous donc ? Pensez-vous que ma voix  
Ait fait un Empereur pour m'en imposer trois ?

Néron n'est plus enfant. N'est-il pas remis qu'il regne ?  
 Jusqu'à quand voulez-vous que l'Empereur vous craigne  
 Ne sauroit-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux ?  
 Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses ayeux ?  
 Qu'il choisisse, s'il veut , d'Auguste ou de Tibère ,  
 Qu'il imite , s'il peut , Germanicus mon père.  
 Parmi tant de Héros , je n'ose me placer :  
 Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
 Je puis l'instruire , au moins , combien sa confiance  
 Entre un sujet & lui doit laisser de distance.

B U R R H U S.

Je ne m'étois chargé dans cette occasion  
 Que d'excuser César d'une seule action.  
 Mais puisque , sans vouloir que je le justifie,  
 Vous me rendez garant du reste de sa vie ,  
 Je répondrai , Madame , avec la liberté  
 D'un soldat , qui sait mal farder la vérité.  
 Vous m'avez de César confié la jeunesse ;  
 Je l'avoue , & je dois m'en souvenir sans cesse.  
 Mais vous avois-je fait serment de le trahir ?  
 D'en faire un Empereur qui ne sçût qu'obéir ?  
 Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde ;  
 Ce n'est plus votre fils , c'est le Maître du monde.  
 J'en dois compte , Madame , à l'Empire Romain ,  
 Qui croit voir son salut , ou sa perte en ma main.  
 Ah , si dans l'ignorance il le falloit instruire ,



N'avoit-on que Sénèque & moi pour le séduire ?  
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs ?  
Falloit-il dans l'exil chercher des corrupteurs ?  
La Cour de Claudius , en Esclaves fertile ,  
Pour deux que l'on cherchoit , en eût présenté mille ,  
Qui tous auroient brigué l'honneur de l'avilir ;  
Dans une longue enfance ils l'auroient fait vieillir.  
De quoi vous plaignez-vous , Madame ? On vous révère.  
Ainsi que par César , on jure par sa mère.  
L'Empereur , il est vrai , ne vient plus chaque jour  
Mettre à vos pieds l'Empire , & grossir votre Cour.  
Mais le doit-il , Madame ? Et sa reconnoissance  
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance ?  
Toujours humble , toujours le timide Néron  
N'ose-t-il être Auguste & César que de nom ?  
Vous le dirai-je enfin ? Rome le justifie.  
Rome à trois affranchis si long-tems asservie ,  
A peine respirant du joug qu'elle a porté ,  
Du regne de Néron compte sa liberté.  
Que dis-je ! La vertu semble même renaître.  
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un Maître.  
Le peuple au champ de Mars nomme ses Magistrats.  
César nomme les Chefs sur la foi des Soldats.  
Thraças au Sénat , Corbulon dans l'armée ,  
Sont encore innocens , malgré leur renommée.  
Les déserts , autrefois peuplés de Sénateurs ,  
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

Qu'importe que César continue à nous croire,  
 Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ?  
 Pourvu que , dans le cours d'un regne florissant,  
 Rome soit toujours libre , & César tout-puissant ?  
 Mais , Madame , Néron suffit pour se conduire,  
 J'obéis , sans prétendre à l'honneur de l'instruire.  
 Sur ses ayeux , sans doute , il n'a qu'à se régler ;  
 Pour bien faire , Néron n'a qu'à se ressembler.  
 Heureux , si ses vertus l'une à l'autre enchaînées ,  
 Ramène tous les ans ses premières années !

AGRIPPINE.

Ainsi sur l'avenir n'osant vous assurer ,  
 Vous croyez que , sans vous , Néron va s'égarer.  
 Mais , vous , qui , jusqu'ici , content de votre ouvrage ,  
 Venez de ses vertus nous rendre témoignage ,  
 Expliquez nous , pourquoi , devenu ravisseur ,  
 Néron de Silanus fait enlever la sœur.  
 Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie  
 Le sang de nos ayeux , qui brille dans Junie ?  
 De quoi l'accuse-t-il ? Et par quel attentat  
 Devient-elle en un jour criminelle d'État ?  
 Elle qui , sans orgueil jusqu'alors élevée ,  
 N'auroit point vu Néron , s'il ne l'eût enlevée ;  
 Et qui même auroit mis au rang de ses bienfaits  
 L'heureuse liberté de ne le voir jamais.

BURRHUS.

Je fais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée ;  
 Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée ,  
 Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux.  
 Elle est dans un Palais tout plein de ses ayeux.  
 Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle ,  
 Peuvent de son époux faire un Prince rebelle ,  
 Que le sang de César ne se doit allier  
 Qu'à ceux à qui César le veut bien confier ;  
 Et vous-même avouerez qu'il ne seroit pas juste ,  
 Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste..

AGRIPPINE.

Je vous entends. Néron m'apprend par votre voix  
 Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.  
 En vain , pour détourner ses yeux de sa misère ,  
 J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère..  
 A ma confusion , Néron veut faire voir  
 Qu'Agrippine promet par de là son pouvoir :  
 Rome de ma faveur est trop préoccupée ;  
 Il veut , par cet affront , qu'elle soit détrompée ;  
 Et que tout l'Univers apprenne , avec terreur ,  
 A ne confondre plus mon fils & l'Empereur..  
 Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire ,  
 Qu'il doit , avant ce coup , affermir son Empire ;  
 Et qu'en me réduisant à la nécessité  
 D'éprouver contre lui ma foible autorité ,

Il expose la sienne ; & que , dans la balance ,  
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

B U R R H U S.

Quoi , Madame, toujours soupçonner son respect ?  
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect ?  
L'Empereur vous croit-il du parti de Junie ?  
Avec Britannicus vous croit-il réunie ?  
Quoi , de vos ennemis devenez-vous l'appui ?  
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui ?  
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire ,  
Serez-vous toujours prête à partager l'empire ?  
Vous craindrez-vous sans cesse ? Et vos embrassemens  
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissémens ?  
Ah , quittez d'un Censeur la triste diligence !  
D'une mère facile affectez l'indulgence.  
Souffrez quelques froideurs , sans les faire éclater ;  
Et n'avertissez point la Cour de vous quitter.

A G R I P P I N E.

Et qui s'honoreroit de l'appui d'Agrippine ,  
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?  
Lorsque de sa présence il semble me bannir ?  
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

B U R R H U S.

Madame , je vois bien qu'il est tems de me taire ;  
Et que ma liberté commence à vous déplaire.

La douleur est injuste ; & toutes les raisons ,  
 Qui ne la flattent point , aigrissent ses soupçons.  
 Voici Britannicus. Je lui cède ma place.  
 Je vous laisse écouter , & plaindre sa disgrâce ;  
 Et peut-être, Madame , en accuser les soins  
 De ceux que l'Empereur a consultés le moins.

---

## S C E N E III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS,  
 NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

AH, Prince où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète  
 Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?  
 Que venez-vous chercher ?

BRITANNICUS.

Ce que je cherche ? Ah , Dieux !  
 Tout ce que j'ai perdu , Madame , est en ces lieux.  
 De mille affreux soldats Junie environnée  
 S'est vue en ce Palais indignement traînée.  
 Hélas , de quelle horreur ses timides esprits  
 A ce nouveau spectacle auront été surpris !  
 Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère  
 Va séparer deux cœurs qu'assembleroit leur misère.

Sans doute, on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,  
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

**A GRIPPINE.**

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures ;  
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures.  
Mais je ne prétends point qu'un impuissant courroux  
Dégage ma parole, & m'acquitte envers vous.  
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,  
Suivez-moi chez Pallas, où je vais vous attendre.



---

*S C E N E I V.**BRITANNICUS, NARCISSE.**BRITANNICUS.*

**L**A croirai-je, Narcisse? Et dois-je, sur sa foi,  
La prendre pour arbitre entre son fils & moi?  
Qu'en dis-tu? N'est-ce pas cette même Agrippine,  
Que mon père épousa jadis pour ma ruine;  
Et qui, si je t'en crois, a, de ses derniers jours,  
Trop lents pour ses desseins, précipités le cours?

*NARCISSE.*

N'importe. Elle se sent comme vous outragée.  
A vous donner Junie elle s'est engagée.  
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.  
Ce Palais retentir en vain de vos regrets.  
Tandis qu'on vous verra d'une voie suppliantre  
Semer ici la plainte, & non pas l'épouvante;  
Que vos ressentimens se perdront en discours,  
Un'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

*BRITANNICUS.*

Ah, Narcisse, tu fais si de la servitude  
Je prétends faire encore une longue habitude !

Tu fais si pour jamais de ma chute étonné,  
 Je renonce à l'Empire, où j'étois destiné.  
 Mais je suis seul encor. Les amis de mon père  
 Sont autant d'inconnus que glace sa misère,  
 Et ma jeunesse même écarte loin de moi  
 Tous ceux qui, dans le cœur, me réservent leur foi.  
 Pour moi, depuis un an, qu'un peu d'expérience  
 M'a donné de mon sort la triste connoissance,  
 Que vois je autour de moi; que des amis vendus,  
 Qui sont de tous mes pas les témoins affidus;  
 Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,  
 Trafiquent avec lui des secrets de mon ame?  
 Quoiqu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours;  
 Il prévoit mes desseins, il entend mes discours  
 Comme toi, dans mon cœur il fait ce qui se passe.  
 Que t'en semble, Narcisse?

N A R C I S S E.

Ah, quelle ame assez basse!....

C'est à vous de choisir des confidens discrets,  
 Seigneur, & de ne pas prodiguer vos secrets.

B R I T A N N I C U S.

Narcisse, tu dis vrai: mais cette défiance  
 Est toujours d'un grand cœur la dernière science;  
 On le trompe long-tems. Mais enfin: je ne croi,  
 Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.



Mon père, il m'en souvient m'affura de ton zèle ;  
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle ;  
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,  
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.  
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage ,  
Aura de nos amis excité le courage.  
Examine leur yeux , observe leurs discours ;  
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.  
Sur-tout , dans ce Palais , remarque avec adresse ,  
Avec quel soin Néron fait garder la Princesse.  
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis ,  
Et si son entretien n'est encore permis.  
Cependant de Néron je vais trouver la mère  
Chez Pallas, comme toi, l'affranchi de mon père.  
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre ; & , s'il se peut,  
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veur.

*Fin du premier Acte.*



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

NÉRON , BURRHUS , NARCISSE,  
G A R D E S.

N É R O N.

**N'**EN doutez point , Burrhus, malgré ses injustices,  
C'est ma mère , & je veux ignorer ses caprices.  
Mais je ne prétends plus ignorer , ni souffrir  
Le ministre insolent qui les ose nourrir.  
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;  
Il séduit chaque jour Britannicus mon frère ;  
Ils l'écoutent lui seul ; & qui suivroit leurs pas ,  
Les trouveroit peut-être assemblés chez Pallas.  
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.  
Pour la dernière fois qu'il s'éloigne , qu'il parte ,  
Je le veux , je l'ordonne ; & que la fin du jour  
Ne le retrouve pas dans Rome , ou dans ma Cour.  
Allez , cet ordre importe au salut de l'Empire.  
Vous Narcisse , approchez.

( Aux Gardes. )

Et vous , qu'on se retire.

## SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

GRACES aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains  
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.  
Vos ennemis , déchus de leur vaine espérance ,  
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.  
Mais que vois-je ? Vous-même inquiet , étonné ,  
Plus que Britannicus paroissez consterné.  
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure,  
Et ces sombres regards errans à l'aventure ?  
Tout vous rit. La fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait : Néron est amoureux ,

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment ; mais pour toute ma vie.  
J'aime , que dis-je aimer ? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

**N É R O N,**

**Excité d'un desir curieux ,**

**Cette nuit je l'ai vu arriver en ces lieux ,  
Triste , levant au Ciel ses yeux mouillés de larmes ;  
Qui brilloient au travers des flambeaux & des armes ;  
Belle , sans ornement dans le simple appareil  
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.  
Que veux-tu ? Je ne fais si cette négligence ,  
Les ombres , les flambeaux , les cris & le silence ,  
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs ,  
Recevoient de ses yeux les timides douceurs :  
Quoi qu'il en soit , ravi d'une si belle vue ,  
J'ai voulu lui parler & ma voix s'est perdue ,  
Immobile , saisi d'un long étonnement ,  
Je l'ai laissé passer dans son appartement.  
J'ai passé dans le mien. C'est là que , solitaire ,  
De son image en vain j'ai voulu me distraire.  
Trop présente à mes yeux je croyois lui parler.  
J'aimois jusqu'à ses pleurs que je faisois couler.  
Quelquefois , mais trop tard , je lui demandois grace.  
J'employois les soupirs , & même la menace.  
Voilà comme occupé de mon nouvel amour ,  
Mes yeux , sans se fermer , ont attendu le jour.  
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image.  
Elle m'est apparue avec trop d'avantage ?  
Narcisse , qu'en dis-tu .**

14 *B R I T A N N I C U S ;*

N A R C I S S E.

Quoi, Seigneur, croira-t-on  
Qu'elle ait pu si long-tems se cacher à Néron ?

N E R O N.

Tu le fais bien, Narcisse. Et soit que sa colère  
M'imputât le malheur qui lui ravit ton frère ;  
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fi e  
Enviât à nos yeux sa naissante beauté ;  
Fidèle à sa douleur, & dans l'ombre enfermée,  
Elle se déroboit même à sa renommée,  
Et c'est cette vertu, si nouvelle à la Cour,  
Dont la persévérance irrite mon amour.  
Quoi! Narcisse? Tandis qu'il n'est point de Romaine  
Que mon amour n'honore, & ne rende plus vaine ;  
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,  
Sur le cœur de César ne les vienne essayer ;  
Seule, dans son Palais, la modeste Junie  
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,  
Fuit, & ne daigne pas peut-être s'informer  
Si César est aimable, ou bien s'il fait aimer ?  
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il ?

N A R C I S S E.

Quoi, s'il l'aime,  
Seigneur ?

N E R O N.

Si jeune encor, se connoit-il lui-même ?  
D'un

**D'un regard enchanteur connoît-il le poison ?**

**N A R C I S S E.**

**Seigneur , l'amour toujours n'attend pas la raison.  
N'en doutez point , il l'aime. Instruit par tant de charmes ,  
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes.  
A ses moindres desirs il sait s'accommoder ;  
Et peut-être déjà fait-il persuader.**

**N É R O N.**

**Que dis-tu ? Sur son cœur il auroit quelque empire !**

**N A R C I S S E.**

**Je ne fais. Mais , Seigneur , ce que je puis vous dire ,  
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux ,  
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachoit à vos yeux ;  
D'une Cour qui le fuit pleurant l'ingratitude ;  
Las de votre grandeur & de sa servitude ;  
Entre l'impatience & la crainte flottant ;  
Il alloit voir Junie , & revenoit content.**

**N É R O N.**

**D'autant plus malheureux qu'il aura sçu lui plaire ,  
Narcisse , il doit plutôt souhaiter sa colère.  
Néron impunément ne fera pas jaloux.**

**N A R C I S S E.**

**Vous ? Et de quoi , Seigneur , vous inquiétez-vous ?  
Junie a pu le plaindre & partager ses peines ,  
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes**

**B**

Mais aujourd'hui , Seigneur , que ses yeux deffillés,  
 Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez ,  
 Verront autour de vous les Rois sans diadème ,  
 Inconnus dans la foule , & son amant lui-même ,  
 Attachés sur vos yeux , s'honorer d'un regard  
 Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard ;  
 Quand elle vous verra de ce degré de gloire ,  
 Venir , en soupirant , avouer sa victoire :  
 Maître , n'en dourez point , d'un cœur déjà charmé ,  
 Commandez qu'on vous aime , & vous serez aimé.

N É R O N.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête !  
 Que d'importunités !

N A R C I S S E.

Quoi donc ? Qui vous arrête ;  
 Seigneur ?

N É R O N.

Tout. Octavie , Agrippine , Burrhus ,  
 Sénèque , Rome entière , & trois ans de vertus.  
 Non que pour Octavie un reste de tendresse  
 M'attache à son hymen & plaigne sa jeunesse.  
 Mes yeux , depuis long-tems , fatigués de ses soins  
 Rarement de ses pleurs daignent être témoins.  
 Trop heureux , si bientôt la faveur d'un divorce  
 Me soulageoit d'un joug qu'on m'impose par force.  
 Le Ciel même en secret semble la condamner.

**Ses vœux , depuis quatre ans , ont beau l'importuner ;  
Les Dieux ne montrent point que sa vertu les touche,  
D'aucun gage , Narcisse, ils n'honorent sa couche;  
L'Empire vainement demande un héritier.**

**N A R C I S S E.**

**Que tardez vous , Seigneur , à la répudier ?  
L'Empire , votre cœur , tout condamne Octavie.  
Auguste votre ayeul soupireoit pour Livie ;  
Par un double divorce ils s'unirent tous deux ;  
Et vous devez l'Empire à ce divorce heureux.  
Tibère que l'hymen plaça dans sa famille ,  
Osa bien à ses yeux répudier sa fille.  
Vous seul , jusques ici contraire à vos desirs ,  
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs.**

**N É R O N.**

**Et ne connois-tu pas l'implacable Agrippine ?  
Mon amour inquiet déjà se l'imagine ,  
Qui m'amène Octavie , & d'un œil enflammé ,  
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ,  
Et , portant à mon cœur des atteintes plus rudes ,  
Me fait un long récit de mes ingratitudes.  
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?**

**N A R C I S S E.**

**N'êtes-vous pas , Seigneur , votre maître & le sien ?  
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?**



Vivez, réglez pour vous. C'est trop régner pour elle.  
Craignez-vous ? Mais , Seigneur , vous ne le craignez pas  
Vous venez de bannir le superbe Pallas ,  
Pallas, dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

## N É R O N.

Éloigné de ses yeux , j'ordonne , je menace ,  
J'écoute vos conseils , j'ose les approuver ;  
Je m'excite contr'elle , & tâche à la braver ;  
Mais je t'expose ici mon ame toute nue ,  
Si-tôt que mon malheur me ramene à sa vue ,  
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir  
De ces yeux , où j'ai lu si long tems mon devoir ;  
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidelle  
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle :  
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien ,  
Mon génie étonné tremble devant le sien.  
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance ,  
Que je la fuis par-tout , que même je l'offense ;  
Et que , de tems en tems , j'irrite ses ennuis ,  
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.  
Mais je t'arrête trop , retire-toi , Narcisse ;  
Britannicus pourroit t'accuser d'artifice.

## N A R C I S S E.

Non , non , Britannicus s'abandonne à ma foi.  
Par son ordre , Seigneur , il croit que je vous voi ;

**Que je m'informe ici de tout ce qui le touche ,  
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.  
Impatient , sur-tout de revoir ses amours ,  
Il attend de mes soins ce fidèle secours.**

**N E R O N.**

**J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :  
Il la verra.**

**N A R C I S S E.**

**Seigneur , bannissez-le loin d'elle.**

**N É R O N.**

**J'ai mes raisons , Narcisse ; & tu peux concevoir  
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.  
Cependant vante lui ton heureux stratagème ;  
Dis-lui qu'en la faveur on me trompe moi-même ,  
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre , la voici.  
Va retrouver ton Maître , & me l'amene ici.**



## S C E N E III.

NÉRON, JUNIE.

N É R O N.

**V**ous vous troublez, Madame, & changez de visages;  
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage?

J U N I E.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur,  
J'allois voir Octavie, & non pas l'Empereur.

N É R O N.

Je le fais bien, Madame, & n'ai pu sans envie;  
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

J U N I E.

Vous, Seigneur?

N É R O N.

Pensez-vous, Madame, qu'en ces lieux,  
Seule, pour vous connoître, Octavie ait des yeux?

J U N I E.

Et quel autre, Seigneur, voulez-vous que j'implore  
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?  
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.  
De grâce, apprenez-moi, Seigneur, mes attentats.

N É R O N.

Quoi , Madame? est ce donc une légère offense  
De m'avoir si long-tems caché votre présence?  
Ces trésors , dont le Ciel voulut vous embellir ,  
Les avez-vous reçus pour les ensevelir ?  
L'heureux Britannicus verra-t-il sans allarmes ,  
Croître , loin de nos yeux , son amour & vos charmes !  
Pourquoi de cette gloire , exclus jusqu'à ce jour ,  
M'avez-vous sans pitié , relégué dans ma Cour.  
On dir plus. Vous souffrez , sans en être offensée ,  
Qu'il vous ose , Madame , expliquer sa pensée ;  
Car je ne croirai point que , sans me consulter ,  
La sévère Junie ait voulu le flatter ;  
Ni qu'elle ait consenti d'aimer & d'être aimée ,  
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

J U N I E.

Je ne vous nierai point , Seigneur , que ses soupirs  
M'ont daigné quelquefois expliquer ses desirs.  
Il n'a point détourné ses regards d'une fille ,  
Seul reste du débris d'une illustre famille.  
Peut-être il se souvient qu'en un temps plus heureux ,  
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.  
Il m'aime , il obéit à l'Empereur son père ,  
Et j'ose dire encore , à vous , à votre mère ,  
Vos desirs sont toujours si conformes aux siens....

N É R O N.

Ma mère a ses desseins , Madame , & j'ai les miens.

Ne parlons plus ici de Claude & d'Agrippine.  
 Ce n'est point par leur choix que je me détermine.  
 C'est à moi seul, Madame, à répondre de vous ;  
 Et je veux, de ma main, vous choisir un époux.

J U N I E.

Ah, Seigneur, songez-vous que toute autre alliance  
 Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance ?

N É R O N.

Non, Madame, l'époux dont je vous entretiens,  
 Peut, sans honte, assembler vos ayeux & les siens ;  
 Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

J U N I E.

Et quel est donc, Seigneur, cet époux ?

N É R O N.

Moi, Madame ;

J U N I E.

Vous ?

N É R O N,

Je vous nommerois, Madame, un autre nom  
 Si j'en savois quelqu'autre au-dessus de Néron.  
 Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire.  
 J'ai parcouru des yeux la Cour, Rome & l'Empire.  
 Plus j'ai cherché, Madame, & plus je cherche encor  
 En quelles mains je dois confier ce trésor ;  
 Plus je vois que César, digne seul de vous plaire.  
 En doit être lui seul l'heureux dépositaire.

Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains  
 A qui Rome a commis l'Empire des humains.  
 Vous-même, consultez vos premières années,  
 Claudius à son fils les avoit destinées,  
 Mais c'étoit en un tems où, de l'Empire entier  
 Il croyoit, quelque jour, le nommer l'héritier.  
 Les Dieux ont prononcé. Loin de leur contredire,  
 C'est à vous de passer du côté de l'Empire.  
 En vain de ce présent ils m'auroient honoré,  
 Si votre cœur devoit en être séparé ;  
 Si tant de soins me sont adoucis par vos charmes ;  
 Si, tandis que je donne aux veilles, aux allarmes,  
 Des jours toujours à plaindre, & toujours enviés,  
 Je ne vais quelquefois soupîrer à vos pieds.  
 Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage ;  
 Rome, aussi-bien que moi vous donne son suffrage ;  
 Répudie Octavie & me fait dénouer  
 Un hymen, que le Ciel ne veut point avouer.  
 Songez-y donc, Madame, & péséz en vous-même  
 Ce choix digne des soins d'un Prince qui vous aime ;  
 Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés,  
 Digne de l'Univers à qui vous vous devez.

J U N I E.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.  
 Je me vois, dans le cours d'une même journée,  
 Comme une criminelle amenée en ces lieux ;  
 Et lorsqu'avec frayeur je parois à vos yeux,

B ;

Que sur mon innocence à peine je me fie,  
Vous m'offrez, tout d'un coup, la place d'Octavie.  
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité  
Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.  
Et pouvez-vous, Seigneur, souhaiter qu'une fille,  
Qui vit, presque en naissant, éteindre sa famille,  
Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,  
S'est fait une vertu conforme à son malheur,  
Passe subitement, de cette nuit profonde,  
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,  
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,  
Et dont une autre, enfin, remplit la majesté.

## N É R O N.

Je vous ai déjà dit que je la répudie :  
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.  
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement ;  
Je vous réponds de vous, consentez seulement.  
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire,  
Et ne préférez point, à la solide gloire  
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,  
La gloire d'un refus sujet au repentir.

## J U N I E.

Le Ciel connoît, Seigneur, le fond de ma pensée ;  
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :  
Je fais de vos présents mesurer la grandeur.  
Mais plus ce rang sur moi répandroit de splendeur ;

Plus il me feroit honte , & mettroit en lumière  
Le crime d'en avoir dépouillé l'héririère.

N É R O N.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin ,  
Madame , & l'amitié ne peut aller plus loin.  
Mais ne nous flattons point , & laissons le mystère:  
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;  
Et pour Britannicus. . . .

J U N I E.

Il a sçu me toucher,  
Seigneur , & je n'ai point prétendu m'en cacher.  
Cette sincérité , sans doute , est peu discrète ;  
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète.  
Absente de la Cour , je n'ai pas dû penser ,  
Seigneur , qu'en l'art de feindre il fallut m'exercer.  
J'aime Britannicus ; je lui fus destinée  
Quand l'Empire devoit suivre son hyménée.  
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,  
Ses honneurs abolis , son Palais déserté ,  
La fuite d'une Cour que sa chute a bannie ,  
Sont autant de liens qui retiennent Junie.  
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;  
Vos jours , toujours sereins , coulent dans les plaisirs ,  
L'Empire en est pour vous l'incépuisable source :  
Ou , si quelque chagrin en interrompt la course ,



Tout l'Univers , soigneux de les entretenir ,  
 S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
 Britannicus est seul. Quelque ennui qui le presse ;  
 Il ne voit, dans son sort , que moi qui s'intéresse ;  
 Et n'a pour tout plaisir, Seigneur, que quelques pleurs,  
 Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

N E R O N.

Et ce sont ces plaisirs & ces pleurs que j'envie ;  
 Que tout autre que lui me paieroit de sa vie ,  
 Mais je garde à ce Prince un traitement plus doux :  
 Madame ; il va bientôt paroître devant vous.

J U N I E.

Ah , Seigneur , vos vertus m'ont toujours rassurée.

N É R O N.

Je pouvois de ces lieux lui défendre l'entrée ;  
 Mais , Madame , je veux prévenir le danger  
 Où son ressentiment le pourroit engager.  
 Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui-même  
 Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.  
 Si ses jours vous sont chers , éloignez-le de vous ,  
 Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.  
 De son bannissement prenez sur vous l'offense ;  
 Et , soit par vos discours , soit par votre silence ,  
 Du moins , par vos froideurs , faites-lui concevoir  
 Qu'il doit porter ailleurs ses vœux & son espoir.

**J U N I E.**

**Moi, que je lui prononce un arrêt si sévère !  
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.  
Quand même jusques-là je pourrois me trahir ,  
Mes yeux lui défendront , Seigneur , de m'obéir.**

**N É R O N.**

**Caché près de ces lieux , je vous verrai , Madame.  
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame ;  
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets :  
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;  
Et sa perte sera l'infailible salaire  
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.**

**J U N I E.**

**Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits ,  
Seigneur , permettez-moi de ne le voir jamais.**



## SCENE IV.

NÉRON , JUNIE , NARCISSE.

NARCISSE.

**B**RITANNICUS , Seigneur, demande la Princesse ,  
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah , Seigneur !

NÉRON.

Je vous laisse.

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

Madame , en le voyant , songez que je vous voi.

---

SCENE V.

JUNIE , NARCISSE.

JUNIE.

**A**H cher Narcisse , cours au-devant de ton Maître ,  
Dis-lui. . . Je suis perdue , & je le vois paroître.



SCÈNE VI.

JUNIE , BRITANNICUS , NARCISSE.

BRITANNICUS.

**M**ADAME , quel bonheur me rapproche de vous ?  
 Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux !  
 Mais parmi ce plaisir , quel chagrin vous dévore ?  
 Hélas , puis-je espérer de vous revoir encore !  
 Faut-il que je dérobe , avec mille détours ,  
 Un bonheur que vos yeux m'accordoient tous les jours ?  
 Quelle nuit ! Quel reveil ! Vos pleurs , votre présence ,  
 N'ont point de ces cruels défarmé l'insolence ?  
 Que faisoit votre amant ? Quel Démon envieux  
 M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?  
 Hélas , dans la frayeur dont vous étiez atteinte ,  
 M'avez-vous , en secret , adressé quelque plainte ?  
 Ma Princesse , avez-vous daigné me souhaiter ?  
 Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter ?  
 Vous ne me dites rien ? Quel accueil ! Quelle glace !  
 Est ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrâce ?  
 Parlez. Nous sommes seuls. Notre ennemi trompé ,  
 Tandis que je vous parle , est ailleurs occupé.  
 Ménageons les momens de cette heureuse absence.

J U N I E.

Vous êtes en des lieux tout pleins de la puissance :

Ces murs mêmes, Seigneur, peuvent avoir des yeux ;  
Et jamais l'Empereur n'est absent de ces lieux.

## BRITANNICUS.

Et depuis quand, Madame, êtes-vous si craintive ?  
Quoi, déjà votre amour souffre qu'on le captive ?  
Qu'est devenu ce cœur, qui me juroit toujours  
De faire à Néron même envier nos amours ?  
Mais bannissez, Madame, une inutile crainte,  
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte,  
Chacun semble des yeux approuver mon courroux ;  
La mère de Neron se déclare pour nous.  
Rome, de sa conduite elle-même offensée. . . .

## J U N I E.

Ah, Seigneur, vous parlez contre votre pensée !  
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois,  
Que Rome le louoit d'une commune voix :  
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.  
Sans doute, la douleur vous dicte ce langage.

## BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer.  
Je ne vous cherchois pas pour l'entendre louer.  
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,  
A peine je dérobe un moment favorable ;  
Et ce moment si cher, Madame, est consumé  
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !

Qui vous rend à vous-même en un jour si contraire ?  
 Quoi , même vos regards ont appris à se taire ?  
 Que vois-je ; Vous craignez de rencontrer mes yeux ;  
 Néron vous plairait-il ; Vous serois-je odieux ;  
 Ah , si je le croyois ! . . . Au nom des Dieux , Madame ,  
 Éclaircissez le trouble où vous jettez mon ame.  
 Parlez. Ne suis je plus dans votre souvenir ;

J U N I E.

Retirez-vous , Seigneur , l'Empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup , Narcisse , à quoi dois-je m'attendre ;

## S C E N E VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

N É R O N.

MADAME . . . .

J U N I E.

Non , Seigneur , je ne puis rien entendre.  
 Vous êtes obéi. Laissez couler du moins  
 Des larmes , dont les yeux ne seront pas témoins.



## SCENE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

**H**É bien , de leur amour tu vois la violence ,  
Narcisse ; elle a paru jusques dans son silence ;  
Elle aime mon rival , je ne puis l'ignorer.  
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.  
Je me fais de sa peine une image charmante ;  
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.  
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater.  
Par de nouveaux soupçons , va , cours le tourmenter ;  
Et , tandis qu'à mes yeux on le pleure , on l'adore ,  
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois ,  
Narcisse ; voudrois-tu résister à sa voix ;  
Suivons jusques au bout ses ordres favorables ;  
Et , pour nous rendre heureux , perdons les misérables.

*Fin du second Acte.*

---

A C T E I I I.

---

SCENE PREMIERE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

**P**ALLAS obtîra, Seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil

Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil !

BURRHUS.

Ne doutez point, Seigneur, que ce coup ne la frappe ?

Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.

Ses transports, dès long-tems commencent d'éclater ;

A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter ?

NÉRON.

Quoi ! de quelque dessein la croyez-vous capable ?

BURRHUS.

Agrippine, Seigneur, est toujours redoutable.

Rome, & tous vos soldats révèrent ses ayeux ;

Germanicus son père est présent à leurs yeux.



Elle fait son pouvoir ; vous savez son courage :  
 Et ce qui me la fait redouter davantage ,  
 C'est que vous appuyez vous même son courroux ;  
 Et que vous lui donnez des armes contre vous.

N É R O N.

Moi , Burrhus ?

B U R R H U S.

Cet amour , Seigneur, qui vous possède . . .

N É R O N.

Je vous entends , Burrhus , le mal est sans remède.  
 Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz ;  
 Il faut que j'aime enfin.

B U R R H U S.

Vous vous le figurez ,  
 Seigneur ; & satisfait de quelque résistance ,  
 Vous redoutez un mal foible dans sa naissance.  
 Mais si dans son devoir votre cœur affermi  
 Vouloit ne point s'entendre avec son ennemi ;  
 Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire ;  
 Si vous daigniez , Seigneur , rappeler la mémoire  
 Des vertus d'Octavie , indigne de ce prix ,  
 Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris ;  
 Sur-tout , si , de Junie évitant la présence ,  
 Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absences ;  
 Croyez-moi , quelque amour qui semble vous charmer ,  
 On n'aime point , Seigneur , si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai , Burrhus , lorsque dans les allarmes ,  
 Il faudra soutenir la gloire de nos armes ;  
 Ou , lorsque plus tranquile assis dans le Sénat ,  
 Il faudra décider du destin de l'État ,  
 Je m'en reposerai sur votre expérience.  
 Mais , croyez moi , l'amour est une autre science ,  
 Burrhus , & je ferois quelque difficulté  
 D'abaisser jusques-là votre sévérité.  
 Adieu. Je souffre trop éloigné de Junie.

S C È N E I I.

B U R R H U S *seul.*

**E**NFIN, Burrhus, Néron découvre son génie.  
 Cette férocité que tu croyois fléchir ,  
 De tes foibles liens est prête à s'affranchir.  
 En quels excès peut-être elle va se répandre !  
 O Dieux , en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?  
 Sénèque , dont les soins me devoient soulager ,  
 Occupé loin de Rome , ignore ce danger.  
 Mais quoi ? Si , d'Agrippinne excitant la tendresse.  
 Je ne pouvois.... La voici , mon bonheur me l'adresse :



## SCENE III.

AGRIPPINE , BURRHUS , ALBINE.

A G R I P P I N E.

**H**É bien, je me trompois, Burrhus, dans mes soupçon  
 Et vous vous signalez par d'illustres leçons.  
 On exile Pallas, dont le crime, peut-être,  
 Est d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.  
 Vous le savez trop bien. Jamais, sans ses avis,  
 Claude qu'il gouvernoit n'eût adopté mon fils.  
 Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale ;  
 On affranchit Néron de la foi conjugale :  
 Digne emploi d'un Ministre, ennemi des flatteurs,  
 Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,  
 De les flatter lui-même, & nourrir dans son ame  
 Le mépris de sa mère, & l'oubli de sa femme !

B U R R H U S.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt accuser.  
 L'Empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.  
 N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire.  
 Son orgueil, dès long-tems, exigeoit ce salaire ;  
 Et l'Empereur ne fait qu'accomplir à regret  
 Ce que toute la Cour demandoit en secret.  
 Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource.  
 Des larmes d'Octavie on veut tarir la source :

Mais calmez vos transports. Par un chemin plus doux,  
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.  
Les menaces, les cris le rendront plus farouche.

A G R I P P I N E.

Ah ! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.  
Je vois que mon silence irrite vos dédains ;  
Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.  
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine ;  
Le Ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.  
Le fils de Claudius commence à ressentir  
Des crimes , dont je n'ai que le seul repentir.  
J'irai , n'endourez point le montrer à l'armée ;  
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée ;  
Leur faire , à mon exemple , expier leur erreur ;  
On verra d'un côté le fils d'un Empereur ,  
Redemandant la foi jurée à sa famille ,  
Et de Germanicus on entendra la fille ;  
De l'autre , l'on verra le fils d'Enobarbus ,  
Appuyé de Sénèque , & du Tribun Burrhus ,  
Qui tous deux , de l'exil , rappelés par moi-même ,  
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.  
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit ;  
On saura les chemins par où je l'ai conduit.  
Pour rendre sa puissance & la vôtre odieuses ,  
J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses.  
Je confesserai tout , exils, assassinats ,  
Poisons même . . . ,

Madame, ils ne vous croiront pas.

Ils sauront récuser l'injuste stratagème  
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.  
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,  
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,  
Je ne me repens point de ce zèle sincère !  
Madame, c'est un fils qui succède à son père.  
En adoptant Néron, Claudius par son choix  
De son fils & du vôtre a confondu les-droits.  
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,  
Elle choisit Tibère adopté par Auguste ;  
Et le jeune Agrippa de son sang descendu,  
Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.  
Sur tant de fondement sa puissance établie,  
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affoiblie ;  
Et, s'il m'écoute encor, Madame, sa bonté  
Vous en fera bientôt perdre la volonté.  
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.



SCÈNE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

**D**ANS quel emportement la douleur vous engage,  
Madame ! L'Empereur puisse-t-il l'ignorer ?

AGRIPPINE.

Ah, lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des Dieux cachez votre colère.

Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,

Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?

Contraindrez-vous César jusques dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,

Albine ! C'est à moi qu'on donne une rivale.

Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,

Ma place est occupée, & je ne suis plus rien.

Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,

Inutile à la Cour, en étoit ignorée.

Les graces, les honneurs par moi seule versés,

M'attiroient des Mortels les vœux intéressés.

Une autre de César a surpris la tendresse ;

Elle aura le pouvoir d'épouse & de maîtresse.

50      *B R I T A N N I C U S*,

Le fruit de tant de soins , la Pompe des Césars ;  
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.  
Que dis-je ? L'on m'évite , & déjà délaissée . . .  
Ah ! je ne puis , Albine , en souffrir la pensée !  
Quand je devrois du Ciel hâter l'arrêt fatal ,  
Néron , l'ingrat Néron . . . Mais voici son rival.

---

S C E N E V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE,  
NARCISSE, ALBINE.

B R I T A N N I C U S.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles ;  
Madame , nos malheurs trouvent de cœurs sensibles ,  
Vos amis & les miens , jusqu'alors si secrets ,  
Tandis que nous perdions le tems en vains regrets ,  
Animés du courroux qu'allume l'injustice ,  
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.  
Néron n'est pas encor tranquille possesseur  
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.  
Si vous êtes toujours sensible à son injure ,  
On peut dans son devoir ramener le parjure.  
La moitié du Sénat s'intéresse pour nous ;  
Silla , Pison , Plautus . . .

A G R I P P I N E.

Prince , que dites-vous ?

Silla, Pison, Plaurus, les chefs de la Noblesse !

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse ;

Et que votre courroux tremblant, irrésolu,

Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.

Non, vous avez trop bien établi ma disgrâce !

D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace :

Il ne m'en reste plus ; & vos soins trop prudents,

Les ont tous écartés, ou séduits dès long-tems.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance ;

Votre salut dépend de notre intelligence.

J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis,

Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.

Le coupable Néron fuit en vain ma colère.

Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.

J'essairai tour à tour la force & la douceur ;

Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,

J'irai semer par-tout ma crainte & ses allarmes,

Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.

Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.

Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.





## S C E N E V I.

BRITANNICUS , NARCISSE.

BRITANNICUS.

N E m'as-tu pas flatté d'une fausse espérance ;  
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance ,  
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais , Seigneur , ce n'est pas en ces lieux.  
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.  
Sortons.. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends , Narcisse ,  
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice ,  
Je pouvois revoir. . . .

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis. Mais , enfin ,  
D'un cœur moins agité j'attendrois mon destin.

**N A R C I S S E.**

**Après tous mes discours vous la croyez fidelle ;**

**B R I T A N N I C U S.**

**Non , je la crois , Narcisse , ingrate , criminelle ,  
Digne de mon courroux. Mais jz sens , malgré moi ,  
Que je ne le crois pas autant que je le doi.  
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre ,  
Lui prête des raisons , l'excuse , l'idolâtre.  
Je voudrois vaincre enfin mon incrédulité.  
Je la voudrois haïr avec tranquillité.  
Et qui croira qu'un cœur , si grand en apparence ,  
D'une infidelle Cour ennemi dès l'enfance ,  
Renonce à tant de gloire , & , dès le premier jour ,  
Trame une perfidie inouïe à la Cour ;**

**N A R C I S S E.**

**Et qui fait si l'ingrate , en sa longue retraite ,  
N'a point de l'Empereur médité la défaite ;  
Trop sûre que ses yeux ne pouvoient se cacher ,  
Peut être elle fuyoit pour se faire chercher ;  
Pour exciter Néron par la gloire pénible  
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.**

**B R I T A N N I C U S.**

**Je ne la puis donc voir ;**

**N A R C I S S E.**

**Seigneur , en ce moment ,  
Elle reçoit les vœux de son nouvel Amant.**

Hé bien, Narcisse ; allons ! Mais que vois-je ? C'est elle.

NARCISSE à part.

Ah , Dieux ! A l'Empereur portons cette nouvelle.

## S C E N E VII.

### JUNIE, BRITANNICUS.

#### JUNIE.

**R**ETIREZ-VOUS, Seigneur, & fuyez un courroux  
Que ma persévérance allume contre vous.

Néron est irrité. Je me suis échappée,

Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.

Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,

Au plaisir de me voir justifier un jour.

Votre image, sans cesse, est présente à mon ame.

Rien ne l'en peut bannir.

#### BRITANNICUS.

Je vous entends, Madame.

Vous voulez que ma fuite assure vos desirs ;

Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.

Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète

Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.

Hé bien, il faut partir.

**J U N I E.**

Seigneur , sans m'imputer....

**B R I T A N N I C U S.**

Ah ! vous deviez du moins plus long-tems disputer !  
 Je ne murmure point qu'une amitié commune  
 Se range du parti que flatte la fortune ;  
 Que l'éclat d'un Empire ait pu vous éblouir ,  
 Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir.  
 Mais que de ces grandeurs comme une autre occupée ,  
 Vous m'en ayez paru si long-tems détrompée ;  
 Non , je l'avoue encor , mon cœur désespéré  
 Contre ce seul malheur n'étoit point préparé.  
 J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice.  
 De mes persécuteurs j'ai vu le Ciel complice.  
 Tant d'horreurs n'avoient point épuisé son courroux.  
 Madame. Il me restoit d'être oublié de vous.

**J U N I E.**

Dans un tems plus heureux , ma juste impatience  
 Vous feroit repentir de votre défiance.  
 Mais Néron vous menace. En ce pressant danger ,  
 Seigneur , j'ai d'autres soins que de vous affliger.  
 Allez , rassurez-vous , & cessez de vous plaindre ;  
 Néron vous écoutoit , & m'ordonnoit de feindre.

**B R I T A N N I C U S.**

Quoi ! le cruel....

J U N I E.

Témoin de tout notre entretien,  
D'un visage sévère examinoit le mien ,  
Prêt à faire sur vous éclater la vengeance  
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutoit , Madame ? Mais , hélas !  
Vos yeux auroient pu feindre , & ne m'abuser pas.  
Ils pouvoient me nommer l'auteur de cet outrage.  
L'Amour est-il muet , ou n'a-t-il qu'un langage ?  
De quel trouble un regard pouvoit me préserver ;  
Il falloit. . . .

J U N I E.

Il falloit me taire , & vous sauver.  
Combien de fois , hélas ! puisqu'il faut vous le dire ,  
Mon cœur de son désordre alloit-il vous instruire ?  
De combien de soupirs interrompant le cours ,  
Ai-je évité vos yeux que je cherchois toujours !  
Quel tourment de se taire , en voyant ce qu'on aime  
De l'entendre gémir , de l'affliger soi-même ,  
Lorsque par un regard on peut le consoler !  
Mais quels pleurs ce regard auroit-il fait couler !  
Ah ! dans ce souvenir , inquiète , troublée ,  
Je ne me sentoie pas assez dissimulée.  
De mon front effrayé je craignois la pâleur.  
Je trouvois mes regards trop pleins de ma douleur.

**Sans** cesse il me sembloit que Néron en colère  
**Me** venoit reprocher trop de soin de vous plaire.  
**Je** craignois mon amour vainement renfermé ;  
**Enfin** , j'aurois voulu n'avoir jamais aimé.  
**Hélas !** pour son bonheur , Seigneur , & pour le nôtre ,  
**Il** n'est que trop instruit de mon cœur & du vôtre !  
**Allez** , encore un coup , cachez vous à ses yeux.  
**Mon** cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.  
**De** mille autres secrets j'aurois compte à vous rendre.

B R I T A N N I C U S .

**Ah** , n'en voilà que trop ! C'est trop me faire entendre ,  
**Madame** , mon bonheur , mon crime , vos bontés.  
**Et** savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

( *Se jettant aux pieds de Junie.* )

**Quand** pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

J U N I E .

**Que** faites-vous ? Hélas , votre rival s'approche !



## SCENE VIII.

NÉRON, BRITANNICUS, JUNIE.

N É R O N.

**P**RINCE, continuez des transports si charmans.  
 Je conçois vos bontés par les remerciemens,  
 Madame ; à vos genoux je viens de le surprendre.  
 Mais il auroit aussi quelque grace à me rendre ;  
 Ce lieu le favorise , & je vous y retiens  
 Pour lui faciliter de si doux entretiens.

B R I T A N N I C U S.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie,  
 Par-tout où sa bonté consent que je la voie ;  
 Et l'aspect de ces lieux , où vous la retenez ,  
 N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

N É R O N.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse ,  
 Qu'il faut qu'on me respecte , & que l'on m'obéisse.

B R I T A N N I C U S.

Ils ne nous ont pas vus l'un & l'autre élever ,  
 Moi , pour vous obéir , & vous , pour me braver ;  
 Et ne s'attendoient pas , lorsqu'ils nous virent naître,  
 Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

**N É R O N.**

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés ;  
J'obéissois alors , & vous obéissez.  
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire ,  
Vous êtes jeune encore , & l'on peut vous instruire.

**BRITANNICUS.**

Et qui m'en instruira ?

**N É R O N.**

Tout l'Empire à la fois ,  
Rome. . .

**BRITANNICUS.**

Rome met-elle au nombre de vos droits ,  
Tout ce qu'a de cruel l'injustice & la force ,  
Les emprisonnemens , le rapt , & le divorce ?

**N É R O N.**

Rome ne porte point ses regards curieux  
Jusques dans des secrets que je cache à ses yeux.  
Imitez son respect.

**BRITANNICUS.**

On fait ce qu'elle en pense.

**N É R O N.**

Elle se tait du moins , imitez son silence.

**BRITANNICUS.**

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.



60      *B R I T A N N I C U S*,  
N É R O N.

Néron de vos discours commence à se lasser.

*B R I T A N N I C U S*.

Chacun devoit bénir le bonheur de son regne.

N É R O N.

Heureux ou malheureux , il suffit qu'on me craigne

*B R I T A N N I C U S*.

Je connois mal Junie , ou de tels sentimens  
Ne mériteront pas ses applaudissemens.

N É R O N.

Du moins , si je ne fais le secret de lui plaire ,  
Je fais l'art de punir un rival téméraire.

*B R I T A N N I C U S*.

Pour moi , quelque péril qui me puisse accabler ,  
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

N É R O N.

Souhaitez-la. C'est tout ce que je vous puis dire.

*B R I T A N N I C U S*.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

N É R O N.

Elle vous l'a promis , vous lui plairez toujours.

*B R I T A N N I C U S*.

Je ne fais pas , du moins , épier ses discours.

**Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche ,  
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.**

**N É R O N.**

**Je vous entends. Hé bien , Gardes.**

**J U N I E.**

**Que faites-vous ?**

**C'est votre frere. Hélas , c'est un Amant jaloux !  
Seigneur , mille malheurs persécutent sa vie :  
Ah ! son bonheur peut-il exciter votre envie !  
Souffrez que de vos cœurs rapprochant les liens ,  
Je me cache à vos yeux , & me dérobe aux siens.  
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales ;  
Seigneur , j'irai remplir le nombre des Vestales.  
Ne lui disputez plus mes vœux infortunés ,  
Souffrez que les Dieux seuls en soient importunés.**

**N É R O N.**

**L'entreprise , Madame , est étrange & soudaine.  
Dans son appartement , Gardes , qu'on la remène.  
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.**

**B R I T A N N I C U S.**

**C'est ainsi que Néron fait disposer un cœur.**

**J U N I E.**

**Prince ; sans l'irriter , cédonz à cet orage.**

**N É R O N.**

**Gardes , obéissez sans tarder davantage.**

---

**S C È N E IX.****N É R O N , B U R R H U S.****B U R R H U S.****Q**UE vois-je ? O Ciel !**N É R O N** *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés,

Je reconnois la main qui les a rassemblés.

Agrippine ne s'est présentée à ma vue ,

Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue ,

Que pour faire jouer ce ressort odieux.

Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.

Burrhus , dans ce Palais je veux qu'on la retienne ,

Et qu'au lieu de sa Garde on lui donne la mienne.

**B U R R H U S.****Q**uoi , Seigneur , sans l'ouïr ? Une mère ?**N É R O N.**

Arrêtez.

J'ignore quel projet , Burrhus , vous méditez.

Mais depuis quelques jours , tout ce que je désire

Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.

Répondez-m'en , vous dis-je ; ou , sur votre refus ,

D'autres me répondront &amp; d'elle , &amp; de Burrhus.

*Fin du troisième Acte.*

## A C T E I V.

## SCENE PREMIERE.

A G R I P P I N E , B U R R H U S .

B U R R H U S .

**C**Uï , Madame , à loisir vous pourrez vous défendre.  
César lui-même ici consent de vous entendre.  
Si son ordre au Palais vous a fait retenu ,  
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.  
Quoi qu'il en soit , si j'ose expliquer ma pensée ,  
Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée.  
Préparez-vous plutôt à lui rendre les bras  
Défendez-vous , Madame , & ne l'accusez pas.  
Vous voyez , c'est lui seul que la Cour envisage.  
Quoiqu'il soit votre fils , & même votre ouvrage ,  
Il est votre Empereur. Vous êtes comme nous ,  
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.  
Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous caresse ,  
La Cour autour de vous , ou s'écarte , ou s'empresse.  
C'est son appui qu'on cherche , en cherchant votre appui  
Mais voici l'Empereur.

A G R I P P I N E .

Qu'on me laisse avec lui.

## S C E N E II.

NÉRON , AGRIPPINE.

AGRIPPINE *s'asséyant.*

A PPROCHEZ-VOUS , Néron , & prenez votre place,  
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.  
J'ignore de quel crime on a pu me noircir.  
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.  
Vous réglez. Vous savez combien votre naissance  
Entre l'Empire & vous avoit mis de distance.  
Les droits de mes ayeux , que Rome a consacrés ,  
Étoient même sans moi d'inutiles degrés.  
Quand de Britannicus la mère condamnée ,  
Laisa de Claudius disputer l'hymenée ,  
Parmi tant de beautés qui briguerent son choix ,  
Qui de ses affranchis mandierent les voix ,  
Je souhaitai son lit , dans la seule pensée  
De vous laisser au trône où je serois placée.  
Je fléchis mon orgueil , j'allai trouver Pallas.  
Son maître chaque jour caressé dans mes bras ,  
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce  
L'amour , où je voulois amener sa tendresse.  
Mais ce lien du sang qui nous joignoit tous deux ,  
Écartoit Claudius d'un lit incestueux.

Il n'osoit épouser la fille de son frère.  
 Le Sénat fut séduit. Une loi moins sévère ,  
 Mit Claude dans mon lit , & Rome à mes genoux.  
 C'étoit beaucoup pour moi , ce n'étoit rien pour vous.  
 Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille ,  
 Je vous nommai son gendre , & vous donnai sa fille ;  
 Silanus , qui l'aimoit , s'en vit abandonné ,  
 Et marqua de son sang ce jour infortuné.  
 Ce n'étoit rien encore. Eussiez-vous pu prétendre  
 Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre ?  
 De ce même Pallas j'implorai le secours :  
 Claude vous adopta , vaincu par ses discours ,  
 Vous appella Néron , & du pouvoir suprême ,  
 Voulut , avant le temps , vous faire part lui-même.  
 C'est alors que chacun , rappelant le passé ,  
 Découvrit mon dessein déjà trop avancé ;  
 Que de Britannicus la disgrâce future  
 Des amis de son père excita le murmure.  
 Mes promesses aux uns éblouirent les yeux ;  
 L'exil me délivra des plus séditieux.  
 Claude même , lassé de ma plainte éternelle ,  
 Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle ,  
 Engagé , dès long temps , à suivre son destin ,  
 Pouvoit du trône encor lui rouvrir le chemin.  
 Je fis plus. Je choisis moi-même , dans ma suite ,  
 Ceux à qui je voulois qu'on livrât sa conduite.  
 J'eus soin de vous nommer , par un contraire choix ,

Des Gouverneurs que Rome honoroit de sa voix.  
Je fus sourde à la brigue , & crus la Renommée.  
J'appellai de l'exil , je tirai de l'armée  
Et ce même Sénèque , & ce même Burrhus ,  
Qui depuis . . . . Rome alors estimoit leurs verrus ;  
De Claude , en même tems épuisant les richesses ,  
Ma main , sous votre nom , répandoit ses largesses.  
Les spectacles , les dons , invincibles appas ,  
Vous attiroient les cœurs du peuple & des soldats ,  
Qui d'ailleurs réveillant leur tendresse première ,  
Favorisoient en vous Germanicus mon père.  
Cependant Claudius penchoit vers son déclin.  
Ses yeux , long-tems fermés , s'ouvrirent à la fin.  
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte ,  
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte ;  
Et voulut , mais trop tard , assembler ses amis.  
Ses Gardes , son Palais , son lit m'étoient soumis.  
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse ;  
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse.  
Mes soins , en apparence , épargnant ses douleurs ,  
De son fils , en mourant , lui cachèrent les pleurs.  
Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.  
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;  
Et tandis que Burrhus alloit secrètement  
De l'armée en vos mains exiger le serment ,  
Que vous marchiez au camp conduit sous mes auspices ,  
Dans Rome les autels fumoient de sacrifices :

Par mes ordres trompeurs tout le Peuple excité ,  
 Du Prince déjà mort demandoit la santé.  
 Enfin des Légions l'entière obéissance  
 Ayant de votre Empire affermi la puissance ,  
 On vit Claude ; & le Peuple , étonné de son sort ,  
 Apprit en même tems votre regne & sa mort.  
 C'est le sincère aveu que je voulois vous faire.  
 Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.  
 Du fruit de tant de soins à peine jouissant ,  
 En avez-vous six mois paru reconnoissant ,  
 Que lassé d'un respect qui vous gênoit peut-être ,  
 Vous avez affecté de ne me plus connoître ?  
 J'ai vu Burrhus , Sénèque , aigrissant vos soupçons ,  
 De l'infidélité vous tracer des leçons ,  
 Ravis d'être vaincus dans leur propre science.  
 J'ai vu favoriser de votre confiance  
 Orhon , Sénécion , jeunes voluptueux ,  
 Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.  
 Et lorsque , vos mépris , excitant mes murmures ,  
 Je vous ai demandé raison de tant d'injures ,  
 Seul recours d'un ingrat qui se voit confondu ,  
 Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.  
 Aujourd'hui je promets Junie à votre frère ;  
 Ils se flattent tous deux du choix de votre mère ;  
 Que faites-vous ? Junie enlevée à la cour  
 Devient , en une nuit , l'objet de votre amour.  
 Je vois de votre cœur Octavie effacée ,



Prête à sortir du lit où je l'avois placée.  
Je vois Pallas banni , votre frère arrêté ;  
Vous attendez enfin jusqu'à ma liberté ;  
Burrhus oſe ſur moi porter ſes mains hardies,  
Et lorſque , convaincu de tant de perfidies ,  
Vous deviez ne me voir que pour les expier.  
C'eſt vous qui m'ordonnez de me juſtifier.

## N É R O N.

Je me ſouviens toujours que je vous dois l'Empire.  
Et ſans vous fatiguer du ſoin de le redire ,  
Votre bonté , Madame , avec tranquillité ,  
Pouvoir ſe repoſer ſur ma fidélité.  
Auſſi-bien , ces ſoupçons , ces plaintes aſſidues  
On fait croire à tous ceux qui les ont entendues ,  
Que je dis (j'oſe ici vous le dire entre nous)  
Vaus n'aviez , ſous mon nom , travaillé que pour vous.  
*Tant d'honneurs . diſoient-ils , & tant de déférences*  
*Sont-ce de ſes bienfaits de foibles récompensés ?*  
*Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?*  
*Eſt ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?*  
*N'eſt-il de ſon pouvoir que le dépôttaire ?*  
Non , que ſi juſques là j'avois pu vous complaire ,  
Je n'eulſſe pris plaisir , Madame , à vous céder  
Ce pouvoir que vos cris ſembloient redemander.  
Mais Rome veut un Maître , & non une Maîtreſſe.  
Vous entendiez les bruits qu'excitoit ma foibleſſe.  
Le Sénat , chaque jour , & le Peuple irrités

De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés ,  
 Publioient qu'en mourant Claude , avec sa puissance ,  
 M'avoit encor laissé sa simple obéissance ;  
 Vous avez vu , cent fois , nos soldats en courroux  
 Porter , en murmurant , leur aigle devant vous ;  
 Honteux de rabaisser , par cet indigne usage ,  
 Les Héros dont encore elles portent l'image.  
 Toute autre se seroit rendue à leurs discours :  
 Mais , si vōus ne regnez , vous vous plaignez toujours.  
 Avec Britannicus contre moi réunie ,  
 Vous le fortifiez du parti de Junie ;  
 Et la main de Pallas trame tous ces complots.  
 Et lorsque , malgré moi , j'assure mon repos ,  
 On vous voit de colère & de haine animée.  
 Vous voulez présenter mon rival à l'armée.  
 Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

*A G R I P P I N E.*

Moi , le faire Empereur ! Ingrat , l'avez-vous cru ?  
 Quel seroit mon dessein ? Qu'aurois-je pu prétendre ?  
 Quels honneurs dans sa Cour , quel rang pourrois-je attendre  
 Ah ! si sous votre empire on ne m'épargne pas ;  
 Si mes accusateurs observent tous mes pas ;  
 Si de leur Empereur ils poursuivent la mère ,  
 Que ferois-je au milieu d'une Cour étrangère ?  
 Ils me reprocheroient , non des cris impuissans ,  
 Des desseins étouffés aussi-tôt que naissans ,  
 Mais des crimes pour vous , commis à votre vue ,

Et dont je ne serois que trop tôt convaincue.  
Vous ne m'e trompez point , je vois tous vos détours ;  
Vous êtes un ingrat , vous le fûtes toujours.  
Dès vos plus jeunes ans , mes soins & mes tendresses  
N'ont arraché de vous que de feintes caresses.  
Rien ne vous a pu vaincre , & votre dureté  
Auroit dû dans son cours arrêter ma bonté.  
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune ,  
Faut-il que tous mes soins me rendent importune ?  
Je n'ai qu'un fils. O Ciel , qui m'entends aujourd'hui ,  
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui ?  
Remords, crainte , périls , rien ne m'a retenue.  
J'ai vaincu les mépris , j'ai détourné ma vue  
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés.  
J'ai fait ce que j'ai pu. Vous réglez , c'est assez.  
Avec ma liberté , que vous m'avez ravie ,  
Si vous le souhaitez , prenez encor ma vie.  
Pourvu que par ma mort tout le peuple irrité ,  
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

N É R O N.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse.

A G R I P P I N E.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ;  
Que de Britannicus on calme le courroux ;  
Que Junie , à son choix , puisse prendre un époux.  
Qu'il soient libres tous deux , & que Pallas demeure ;

Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ?

( *appercevant Burrhus dans le fond du Théâtre.* )

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter ,

A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

N É R O N.

Oui, Madame, je veux que ma reconnoissance

Désormais dans les cœurs grave votre puissance,

Et je bénis déjà cette heureuse froideur ,

Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.

Quoique Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie.

Avec Britannicus je me réconcilie ;

Et, quant à cet amour qui nous a séparés ,

Je vous fais notre arbitre, & vous nous jugerez.

Allez donc , & portez cette joie à mon frère.

Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.



## S C E N E I I I.

N É R O N , B U R R H U S .

B U R R H U S .

Q U'æ cette paix, Seigneur, & ces embrassemens  
Vont offrir à mes yeux des spectacles charmans !  
Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire ;  
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire ,  
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

N É R O N .

Je ne vous flatte point, je me plaignois de vous ,  
Burrhus ; je vous ai cru tous deux d'intelligence.  
Mais son inimitié vous rend ma confiance.  
Elle se hate trop, Burrhus, de triompher.  
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

B U R R H U S .

Quoi, Seigneur !

N É R O N .

C'en est trop. Il faut que sa ruine  
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine.  
Tant qu'il respirera je ne vis qu'à demi.  
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;  
Et je ne prétends pas que sa coupable audace  
Une seconde fois lui promette ma place.

B U R R H U S .

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.

BURRHUS.

Non, quoique vous disiez, cet horrible dessein

Ne fut jamais, Seigneur, conçu dans votre sein.

NÉRON.

Burhus ?

BURRHUS.

De votre bouche, ô Ciel ! puis-je l'apprendre ?

Vous-même, sans frémir, avez-vous pu l'entendre ?

Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?

Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?

Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi, toujours enchaîné de ma gloire passée,

J'aurai devant les yeux je ne fais quel amour,

Que le hasard nous donne & nous ôte en un jour !

Soumis à tous leurs vœux, à mes desirs contraire,

D

Suis-je leur Empereur seulement pour leur plaire ?

B U R R H U S.

Et ne suffit-il pas, Seigneur, à vos souhaits  
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?  
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.  
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.  
Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus.  
Vous n'avez qu'à marcher de vertu en vertu.  
Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,  
Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime ;  
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.  
Britannicus mourant excitera le zèle  
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle ;  
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,  
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.  
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.  
Craint de tout l'Univers, il vous faudra tout craindre ;  
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets ;  
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.  
Ah ! de vos premiers ans l'heureuse expérience  
Vous fait-elle, Seigneur, haïr votre innocence ?  
Songez-vous au bonheur qui les a signalés ?  
Dans quel repos, ô Ciel, les avez-vous coulés ?  
Quel plaisir de penser & de dire en vous-même ;  
*Partout, en ce moment, on me bénit, on m'aime,*

*On ne voit point le Peuple à mon nom s'allarmer ;  
 Le Ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer ;  
 Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage ;  
 Je vois par-tout les cœurs voler à mon passage !  
 Tels étoient vos plaisirs. Quel changement , ô Dieux !  
 Le sang le plus abject vous étoit précieux.  
 Un jour , il m'en souvient , le Sénat équitable  
 Vous pressoit de souscrire à la mort d'un coupable :  
 Vous résistiez , Seigneur , à leur sévérité ;  
 Votre cœur s'accusoit de trop de cruauté ;  
 Et , plaignant les malheurs attachés à l'Empire ,  
 Je voudrois , disiez-vous , ne savoir pas écrire.  
 Non , on vous me croirez , ou bien de ce malheur  
 Ma mort m'épargnera la vue & la douleur.  
 On ne me verra point survivre à votre gloire ,  
 Si vous allez commettre une action si noire.*

*( Se jetant aux pieds de Néron. )*

*Me voilà , prêt , Seigneur. Avant que de partir ,  
 Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir.  
 Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée ;  
 Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée.  
 Mais je vois que mes pleurs touchent mon Empereur ;  
 Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.  
 Ne perdez point de tems , nommez-moi les perfides ,  
 Qui vous osent donner ces conseils parricides ,  
 Appelez votre frère , oubliez dans ses bras . . .*



Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas;

Seigneur, on le trahit, je fais son innocence,

Je vous réponds pour lui de son obéissance.

J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous,

## SCENE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

SEIGNEUR, j'ai tout prévu pour une mort si juste;

Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste

A redoublé pour moi les soins officieux;

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;

Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,

Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse c'est assez, je reconnois ce soin;

Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

**N A R C I S S E.**

**Quoi ! Pour Britannicus votre haine affoiblie  
Me défend. . . .**

**N É R O N.**

**Oui, Narcisse, on nous réconcilie.**

**N A R C I S S E.**

**Je me garderai bien de vous en détourner ,  
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner.  
Cette offense en son cœur sera long-tems nouvelle.  
Il n'est point de secrets que le tems ne révèle.  
Il saura que ma main lui devoit présenter  
Un poison que votre ordre avoit fait apprêter.  
Les Dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !  
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.**

**N É R O N.**

**On répond de son cœur , & je vaincrai le mien.**

**N A R C I S S E.**

**Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?  
Seigneur , lui faites-vous encor ce sacrifice ?**

**N É R O N.**

**C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit , Narcisse ,  
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.**

**N A R C I S S E.**

**Agrippine , Seigneur , se l'étoit bien promis.**

Elle a repris sur vous son souverain empire.

N É R O N.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

N A R C I S S E.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

N É R O N.

De quoi ?

N A R C I S S E.

Qu'elle n'avoit qu'à vous voir un moment ;  
Qu'à tout ce grand éclat , à ce courroux funeste ,  
On verroit succéder un silence modeste ;  
Que vous-même à la paix souscrivriez le premier :  
Heureux , que sa bonté daignât tout oublier.

N É R O N.

Mais , Narcisse , dis-moi , que veux-tu que je fasse ?  
Je n'ai que trop de pente à punir son audace ;  
Et , si je m'en croyois , ce triomphe indiscret  
Seroit bientôt suivi d'un éternel regret.  
Mais de tout l'Univers quel sera le langage ?  
Sur les pas des Tyrans veux-tu que je m'engage ?  
Et que Rome , effaçant tant de titres d'honneur ,  
Me laisse , pour tous noms , celui d'empoisonneur ?  
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

N A R C I S S E.

Et prenez-vous , Seigneur , leurs caprices pour guides ?

Avez-vous prétendu qu'ils se taisoient toujours ?  
 Est ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?  
 De vos propres désirs perdez-vous la mémoire ?  
 Et ferez-vous le seul que vous n'oserez croire ?  
 Mais, Seigneur, les Romains ne vous sont pas connus  
 Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.  
 Tant de précaution affoiblit votre regne ;  
 Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne,  
 Au joug, depuis long-tems, ils se sont façonnés ;  
 Ils adorent la main qui les tient enchaînés.  
 Vous les verrez toujours ardens à vous complaire.  
 Leur prompte servitude a fatigué Tibère.  
 Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté,  
 Que je reçus de Claude avec la liberté,  
 J'ai cent fois dans le cours de ma gloire passée,  
 Tenté leur patience, & ne l'ai point lassée.  
 D'un empoisonnement vous craignez la noirceur :  
 Faites périr le frère, abandonnez la sœur ;  
 Rome, sur les autels prodiguant les victimes,  
 Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes.  
 Vous verrez mettre au rang des jours infortunés,  
 Ceux où jadis la sœur & le frère sont nés.

**N E R O N.**

Narcisse, encor un coup, je ne puis l'entreprendre.  
 ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.  
 Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,

Donner à sa vertu des armes contre moi.  
 J'oppose à ses raisons un courage inutile ;  
 Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

## N A R C I S S E.

Burrhus ne pense pas , Seigneur , tout ce qu'il dit !  
 Son adroite vertu ménage son crédit ;  
 Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée.  
 Ils verroient , par ce coup , leur puissance abaissée ,  
 Vous seriez libre alors , Seigneur ; & , devant vous ,  
 Ces maîtres orgueilleux fléchiroient comme nous.  
 Quoi donc ? Ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire ?  
*Néron , s'ils en sont crus , n'est point né pour l'Empire ,*  
*Il ne dit , il ne fait que ce qu'on lui prescrit.*  
*Burrhus conduit son cœur , Sénèque son esprit.*  
*Pour toute ambition , pour vertu singulière ,*  
*Il excelle à conduire un char dans la carrière ;*  
*A disputer des prix indignes de ses mains ;*  
*A se donner lui-même en spectacles aux Romains ;*  
*A venir prodiguer sa voix sur un Théâtre ;*  
*A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre ;*  
*Tandis que des soldats , de momens en momens ,*  
*Vont arracher pour lui des applaudissemens.*  
 Ah ! ne voulez-vous pas les forcer à se taire !

## N É R O N.

Vien , Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire.

*Fin du quatrième Acte.*

A C T E V.  
SCENE PREMIERE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

OUI, Madame, Néron, qui l'auroit pu penser !  
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.  
Il y fait de sa Cour inviter la jeunesse.  
Il veut que d'un festin la pompe & l'allégresse  
Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,  
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.  
Il éteint cet amour, source de tant de haine ;  
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.  
Pour moi, quoique banni du rang de mes ayeux,  
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux :  
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire,  
Il semble me céder la gloire de vous plaire ;  
Mon cœur, je l'avouerai, lui pardonne en secret ;  
Et lui laisse le reste avec moins de regret.  
Quoi, je ne serai plus séparé de vos charmes !  
Quoi, même en ce moment, je puis voir sans allarmes  
Ces yeux, que n'ont émus ni soupirs ni terreur,  
Qui m'ont sacrifié l'Empire & l'Empereur ?

D f.

Ab , Madame ! Mais quoi ? Quelle nouvelle crainr ?  
 Tient , parmi mes transports , votre joie en contrainte ?  
 D'où vient qu'en m'écoulant , vos yeux , vos tristes yeux  
 Avec de longs regards se tournent vers les Cieux ?  
 Qu'est-ce que vous craignez ?

J U N I E.

Je l'ignore moi-même.

Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous aimez ?

J U N I E.

Hélas, si je vous aime

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

J U N I E.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ! Vous le soupçonnez d'une haine couverte ?

J U N I E.

Néron m'aimoit tantôt , il juroit votre perte ;  
 Il me fuir , il vous cherche. Un si grand changement  
 Peut-il être , Seigneur , l'ouvrage d'un moment.

BRITANNICUS.

Cet ouvrage , Madame , est un coup d'Agrippine :

Elle a cru que ma perte entraînoit sa ruine.  
 Grace aux préventions de son esprit jaloux ,  
 Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous ;  
 Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paroître ;  
 Je m'en fie à Burrhus. J'en crois même son Maître.  
 Je crois , qu'à mon exemple , impuissant à trahir,  
 Il hait à cœur ouvert , ou cesse de haïr.

J U N I E.

Seigneur , ne jugez pas de son cœur par le vôtre ,  
 Sur des pas différens vous marchez l'un & l'autre.  
 Je ne connois Néron & la Cour que d'un jour :  
 Mais , si j'ose le dire , hélas ! dans cette Cour ,  
 Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !  
 Que la bouche & le cœur sont peu d'intelligence !  
 Avec combien de joie on y trahit sa foi !  
 Quel séjour étranger & pour vous & pour moi !

B R I T A N N I C U S.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte ,  
 Si vous craignez Néron , lui-même est il sans crainte ;  
 Non , non , il n'ira point , par un lâche attentat ,  
 Soulever contre lui le Peuple & le Sénat.  
 Que dis-je ? il reconnoît sa dernière injustice ;  
 Ses remords ont paru , même aux yeux de Narcisse,  
 Ah , s'il vous avoit dit , ma Princesse , à quel point ! ..

J U N I E.

Mais , Narcisse , Seigneur , ne vous trahit-il point ?



Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en délie ?

J U N I E.

Et que fais-je ! Il y va , Seigneur , de votre vie.  
 Tout m'est suspect. Je crains que tout ne soit séduit.  
 Je crains Néron. Je crains le malheur qui me suit.  
 D'un noir pressentiment , malgré moi , prévenue ,  
 Je vous laisse , à regret , éloigner de ma vue.  
 Hélas , si cette paix dont vous vous repaissez ,  
 Couvroit contre vos jours quelques pièges dressés ;  
 Si Néron , irrité de notre intelligence ,  
 Avoit choisi la nuit pour cacher sa vengeance ;  
 S'il préparoit ses coups tandis que je vous vois ;  
 Et si je vous parlois pour la dernière fois !  
 Ah , Prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah , ma chère Princesse !  
 Et pour moi jusques-là votre cœur s'intéresse ?  
 Quoi , Madame , en un jour , où plein de sa grandeur  
 Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur ,  
 Dans des lieux , où chacun me suit & le révère ;  
 Aux pompes de sa Cour préférer ma misère !  
 Quoi , dans ce même jour , & dans ces mêmes lieux ,  
 Refuser un Empire , & pleurer à mes yeux !  
 Mais , Madame , arrêtez ces précieuses larmes ;  
 Mon retour va bientôt dissiper vos allarmes.

Je me rendrois suspect par un plus long séjour.  
Adieu. Je vais le cœur tout plein de mon amour ;  
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,  
Ne voir , n'entretenir que ma belle Princesse.  
Ad ie.

J U N I E.

Prince... ..

B R I T A N N I C U S.

On m'attend , Madame , il faut partir,

J U N I E.

Mais , du moins , attendez qu'on vous vienne avertir,

## S C È N E I I.

AGRIPPINE , BRITANNICUS , JUNIE.

A G R I P P I N E.

**P**RINCE , que tardez-vous ? Partez en diligence.  
Néron impatient se plaint de votre absence.  
La joie & le plaisir de tous les conviés  
Attend , pour éclater , que vous vous embrassiez.  
Ne faites point languir une si juste envie ,  
Allez. Et nous , Madame , allons chez Octavie.

B R I T A N N I C U S.

Allez , belle Junie , & , d'un esprit content,

Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.  
 Dès que je le pourrai je reviens sur vos traces,  
 Madame, & de vos soins j'irai vous rendre graces.

## S C E N E I I I.

A G R I P P I N E , J U N I E .

A G R I P P I N E .

**M**ADAME, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,  
 Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.  
 Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage ?  
 Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage ?

J U N I E .

Après tous le ennuis que ce jour m'a coûtés,  
 Ai-je pu rassurer mon esprit agités ?  
 Hélas, à peine encor je conçois ce miracle !  
 Quand même à vos bontés je craindrois quelque obstacle,  
 Le changement, Madame, est commun à la Cour,  
 Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

A G R I P P I N E .

Il suffit, j'ai parlé, tout a changé de face :  
 Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.  
 Je réponds d'une paix jurée entre mes mains,  
 Néron m'en a donné des gages trop certains.

Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses  
 Il m'a renouvelé la foi de ses promesses !  
 Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !  
 Ses bras , dans nos adieux , ne pouvoient me quitter.  
 Sa facile bonté , sur son front répandue ,  
 Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.  
 Il s'épanchoit en fils , qui vient , en liberté ,  
 Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.  
 Mais bientôt , reprenant un visage sévère ,  
 Tel que d'un Empereur qui consulte sa mère ,  
 Sa confiance auguste a mis entre mes mains  
 Des secrets d'où dépend le destin des humains.  
 Non , il le faut ici confesser à sa gloire ,  
 Son cœur n'enferme point une malice noire ;  
 Et nos seuls ennemis , altérant sa bonté ,  
 Abusoient contre nous de sa facilité.  
 Mais enfin , à son tour , leur puissance décline ;  
 Rome , encore une fois , va connoître Agrippine.  
 Déjà de ma faveur on adore le bruit.  
 Cependant , en ces lieux , n'attendons pas la nuit.  
 Passons chez Octavie , & donnons-lui le reste  
 D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.  
 Mais qu'est-ce que j'entends ? Quel tumulte confus ?  
 Que peut-on faire ?

J U N I E.

O Ciel , sauvez Britannicus !

## SCÈNE IV.

AGRIPPINE , JUNIE , BURRHUS.

AGRIPPINE.

**B**URRHUS, où courrez-vous? Arrêtez. Que veut dire...

BURRHUS.

Madame, c'en est fait, Britannicus expire.

JUNIE.

Ah, mon Prince!

AGRIPPINE.

Il expire!

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,

Madame.

JUNIE.

Pardonnez, Madame, à ce transport.

Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.



SCENE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre ;  
Madame ; il faut quitter la Cour & l'Empereur.

AGRIPPINE.

Quoi , du sang de son frere il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.  
A peine l'Empereur a vu venir son frere ,  
Il se leve , il l'embrasse , on se tait , & soudain  
César prend le premier une coupe à la main.  
*Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices ,  
Ma main de cette coupe épanche les premières ,  
Dit-il : Dieux ! que j'appelle à cette effusion ,  
Venez favoriser notre réunion.*

Par les mêmes sermens Britannicus se lie.  
La coupe , dans ses mains par Narcisse est remplie ;  
Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords ,  
Le fer ne produit point de si puissans efforts ,

Madame , la lumière à ses yeux est ravie ,  
Il tombe sur son lit sans chaleur & sans vie.  
Jugez combien ce coup frappe tous les esprits ,  
La moitié s'épouvante , & sort avec des cris.  
Mais ceux qui de la Cour ont un plus long usage ,  
Sur les yeux de César composent leur visage.  
Cependant sur son lit il demeure panché ,  
D'aucun étonnement il ne paroît touché.  
*Ce mal dont vous craignez , dit-il , la violence ,*  
*A souvent , sans péril , attaqué son enfance.*  
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui ;  
Et sa perfide joie éclate malgré lui.  
Pour moi , dût l'Empereur punir ma hardiesse ,  
D'une odieuse Cour j'ai traversé la presse ;  
Et j'allois , accablé de cet assassinat ,  
Pleurer Britannicus , César & tout l'État.

## AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.



S C E N E V I.

AGRIPPINE, NÉRON, BURRHUS, |  
NARCISSE.

NÉRON *voyant Agrippine.*

**D**IEUX !

A G R I P P I N E.

Arrêtez, Néron. J'ai deux mots à vous dire.

Britannicus est mort ; je reconnois les coups ;

Je connois l'assassin.

N E R O N.

Et qui , Madame ?

A G R I P P I N E.

Vous.

N É R O N.

Moi ! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.

Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable.

Et, si l'on veut, Madame , écouter vos discours ,

Ma main de Claude même aura tranché les jours.

Son fils vous étoit cher , sa mort peut vous confondre ,

Mais des coups du Destin je ne puis pas répondre.

A G R I P P I N E.

Non , non , Britannicus est mort empoisonné ,

Narcisse a fait le coup , vous l'avez ordonné.



92 *B R I T A N N I C U S,*

N É R O N.

Madame , mais qui peut vous tenir ce langage ?

N A R C I S S E.

Hé, Seigneur ? Ce soupçon vous fait-il tant d'outrage ?

Britannicus , Madame , eut des desseins secrets ,

Qui vous auroient coûté de plus justes regrets.

Il aspireroit plus loin qu'à l'hymen de Junie ,

De vos propres bontés il vous auroit punie.

Il vous trompoit vous-même , & son cœur offensé

Prétendoit tôt ou tard rappeler le passé.

Soit donc que malgré vous le sort vous ait servie ;

Soit qu'instruit des complots qui menaçoient sa vie ,

Sur ma fidélité César s'en soit remis ,

Laissez les pleurs , Madame , à vos seuls ennemis.

Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres ;

Mais vous . . .

A G R I P P I N E.

Poursuis , Néron : avec de tels Ministres ,

Par des faits glorieux tu vas te signaler.

Poursuis. Tu n'as pas fait ce pas pour reculer.

Ta main a commencé par le sang de ton frère.

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.

Dans le fond de ton cœur , je sais que tu me hais.

Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

Mais je veux que ma mort te soit même inutile ;

Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille.

Rome, ce Ciel, ce jour que tu reçus de moi,  
Par-tout, à tout moment m'offriront devant toi.  
Tes remords te suivront comme autant de furies.  
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries.  
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,  
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours,  
Mais j'espère qu'enfin le Ciel, las de tes crimes,  
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;  
Qu'après t'être couvert de leur sang & du mien,  
Tu te verras forcé de répandre le tien;  
Et ton nom paroîtra dans la race future,  
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.  
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.  
Adieu. Tu peux sortir.

N É R O N.

Narcisse, suivez-moi.

---

## S C E N E V I I.

AGRIPPINNE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

**A**H! Ciel, de mes soupçons qu'elle étoit l'injustice!  
Je condamnois Burrhus pour écouter Narcisse.  
Burrhus, avez-vous vû quels regards furieux  
Néron, en me quittant, m'a laissé pour adieux?

C'en est fait. Le cruel n'a plus rien qui l'arrête ,  
 Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.  
 Il vous accablera vous-même à votre tour,

*B U R R H U S.*

Ah ! Madame , pour moi j'ai vécu trop d'un jour.  
 Plût au Ciel que sa main, heureusement cruelle ,  
 Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle !  
 Qu'il ne m'eût pas donné par ce triste attentat ,  
 Un gage trop certain des malheurs de l'État !  
 Son crime seul n'est pas ce qui me désespère ;  
 Sa jalousie a pu l'armer contre son frère.  
 Mais , s'il vous faut , Madame , expliquer ma douleur  
 Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.  
 Ses yeux indifférens ont déjà la constance  
 D'un Tyran , dans le crime endurci dès l'enfance.  
 Qu'il achève , Madame , & qu'il fasse périr  
 Un Ministre importun qui ne le peut souffrir.  
 Hélas ! loin de vouloir éviter sa colère ,  
 La plus soudaine mort me sera la plus chère.

## SCÈNE DERNIERE.

*AGRIPPINE , BURRHUS , ALBINE.*

*A L B I N E.*

**A**H ! Madame ! ah , Seigneur , courez vers l'Empereur  
 Venez sauver César de sa propre fureur ;

Il se voit pour jamair séparé de Junie.

A G R I P P I N E.

Quoi, Junie elle-même a terminé sa vie ?

A L B I N E.

Pour accabler César d'un éternel ennui,  
 Madame, sans mourir, elle est morte pour lui.  
 Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie.  
 Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;  
 Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,  
 Où mes yeux ont suivis ses pas précipités.  
 Des portes du Palais elle sort éperdue.  
 D'abord elle a d'Auguste aperçu la Statue :  
 Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds,  
 Que de ses bras pressans elle tenoit liés :  
*Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,*  
*Protège, en ce moment, le reste de ta race.*  
*Rome, dans ton Palais, vient de voir immoler*  
*Le seul de tes Neveux, qui te pût ressembler.*  
*On veut, après sa mort, que je lui sois parjure :*  
*Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,*  
*Prince, je me dévoue à ces Dieux Immortels,*  
*Dont ta vertu t'a fait partager les Autels.*  
 Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,  
 Vole de toutes parts, se presse, l'environne,  
 S'attendrit à ses pleurs, & plaignant son ennui,  
 D'une commune voix la prend sous son appui.  
 Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années,  
 Au culte des Autels nos Vierges destinées

## 96 *BRITANNICUS, TRAGÉDIE.*

Gardent fidèlement le dépôt précieux  
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos Dieux :  
César les voit partir , sans oser les distraire.  
Narcisse , plus hardi , s'empresse pour lui plaire ,  
Il vole vers Junie ; & , sans s'épouvanter ,  
D'une profane main commence à l'arrêter.  
De mille coups mortels son audace est punie ;  
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.  
César de tant d'objets en même tems frappé,  
Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.  
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche.  
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche.  
Il marche sans dessein : ses yeux mal assurés  
N'osent lever au Ciel leurs regards égarés ;  
Et l'on craint , si la nuit , jointe à la solitude ,  
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude ;  
Si vous l'abandonnez plus long-tems sans secours,  
Que sa douleur bientôt n'attende sur ses jours.  
Le tems presse. Courez. Il ne faut qu'un caprice,  
Il se perdrait , Madame.

**A G R I P P I N E.**

Il se ferait justice.

Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports.  
Voyons quel changement produiront ses remords ;  
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

**B U R R H U S.**

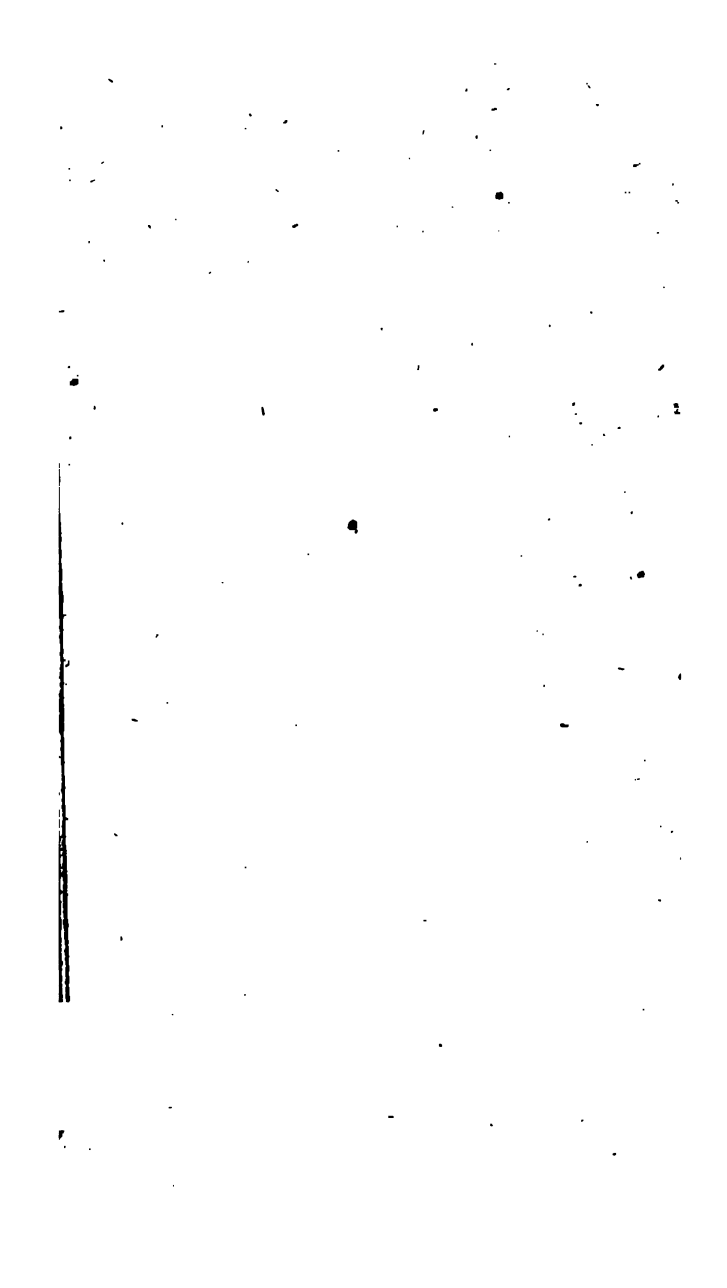
Plût aux Dieux que ce fût le dernier de ses crimes !

**F I N.**

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

Par M<sup>lle</sup> Bernoiselle <sup>et</sup> BERNARD.





À MADAME  
LA DUCHESSE.



MADAME,

*Si l'on étoit obligé de proportionner ses Ouvrages au mérite de ceux à qui on les dédie , j'aurois lieu de craindre votre colère , en mettant ici le nom de votre Altesse Serenissime. Mais , MADAME , il faudroit se priver de la gloire de vous rendre ses hommages , pour peu qu'on apportât de circonspection sur ce point. L'étendue & l'élevation de votre es-*

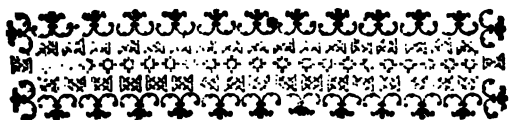


*prie, laisseront toujours une distance infinie de vous aux Ouvrages qui vous seront présentés : & elles vous mettent dans la nécessité de pardonner les Dédicaces téméraires. Si vous avez quelque indulgence pour les commencemens d'une Muse qui consacre ses prémices en vous les adressant, je serai trop heureuse d'avoir pu donner sans peril de vous déplaire, une marque publique du respect avec lequel je suis,*

*M A D A M E,*

*DE VOTRE ALTESE SERENISSIME,*

*La très-humble, & très-  
obéissante servante,  
B E R N A R D.*



## P R E F A C E.

**J**E ſçai que la coutume des Préfaces que l'on met au devant des Pièces de théâtre , eſt de réfuter , & même aſſez fierement , ce qui a été dit contre la Pièce ; je tâcherai à ne point ſuivre cet uſage. On a fait des critiques ſur Brutus , je ne demande que la liberté de me deffendre ; après quoi , ſi l'on n'eſt pas content de mes raiſons , je paſſe condamnation.

Quelques-uns ont trouvé que j'avois un peu trop adouci le caractère de Brutus , & Plutarque à la vérité en parle comme d'un homme ſi barbare, qu'il n'eſt pas ſurprenant que nos excellens Auteurs ayent négligé ce ſujet. Pour moi je n'aurois pas eu la témérité de le prendre , ſ'ils nous en avoient laſſé d'autres , & ſi d'ailleurs je n'avois vû dans Tite-Live de quoi me raſſurer ſur les ſentimens de Brutus. Cet Hiſtorien dit qu'au travers de ſa fermeté , on lui voyoit une douleur profonde. Il s'agit alors de l'état , où il parut en public , ſelon toutes les apparences

il se menageoit moins en particulier , & toute sa douleur éclatoit. Je ne l'ai pas représenté dans le Sénat , ni exposé aux yeux du peuple , mais dans un lieu & dans des tems où il pouvoit laisser agir les mouvemens les plus secrets de son cœur. Quand même j'aurois un peu changé le caractère de Brutus , je n'aurois fait que rapprocher de nos mœurs une action qui en est fort éloigné, qui est extraordinaire même dans les mœurs Romaines; & c'est ce me semble la pratique commune du Théâtre , que pourvu que l'on conserve l'essentiel des actions , on est assez maître des motifs & des autres circonstances. Mais je crois pouvoir dire encore quelque chose de plus fort ; l'action de Brutus n'est point une action de vertu , si l'on peut soupçonner qu'il y entre de la ferocité naturelle , il faut pour être heroïque qu'elle coûte infiniment.

Ce qui me doit faire sentir combien j'aurois hazardé en donnant un courage plus dur à Brutus , c'est la difficulté que quelques gens ont eüe de goûter celui de Titus , qui vient s'accuser lui-même , & demander le supplice ; cependant la dureté qu'on a pour soi-même doit être plus aisément supportée que celle qu'on a pour les autres. Je prie que l'on considère que Titus a toute la vertu imaginable , que s'il s'oublie dans un inf-

## PREFACE. 423

tant & dans des circonstances qui ne lui laissoient pas l'usage libre de sa raison , sitôt qu'il est revenu à lui-même , il doit avoir horreur du crime où il est tombé ; qu'il sente un poids dont il faut qu'il se soulage ; qu'enfin il ne peut se réconcilier avec lui-même qu'en effaçant à ses propres yeux , comme à ceux des autres , par un aveu public de sa trahison , l'infamie de ce qu'il a fait.

Ceux qui ont trouvé de l'indignité à venir demander de mourir sur un échafaut , n'ont sans doute pas songé que cette honte même est ce qui fait sa gloire , puisqu'il la subit volontairement , parce qu'il l'a méritée , & qu'il veut servir d'exemple à ceux qui oseroient faire le même crime. Voilà l'utilité de son action ; je répète ici les mêmes choses que j'ai dites dans la Pièce , & qui auroient pû prévenir les Critiques , si l'on s'en étoit souvenu.

On sçait jusqu'à quel excès alloit l'amour de la Patrie chez les Romains , on n'y doit pas proportionner le repentir d'avoir fait contre elle le plus grand de tous les attentats ; c'est ce que j'ai à répondre à ceux qui me disent qu'il n'y a point d'exemple de cela dans l'histoire ; il n'y a point d'exemple aussi de la même faute dans un homme vertueux , & il me suffit d'avoir suivi le génie des Romains ; j'ai eu la liberté d'imaginer

## 424 *P R E F A C E.*

un trait foncé sur ce caractère , & sur l'état particulier où se trouve Titus. On n'eût point désapprouvé qu'il se fût donné la mort dans le remords infini qu'il avoit de sa faute; mais il n'auroit point fait assez , puisqu'il y avoit quelque chose de plus à faire , & une moindre action n'auroit pas été capable d'attendrir Brutus , à qui il falloit trouver moyen de donner quelques sentimens naturels ; s'il ne devoit pas être sensible pour son fils , il le devoit du moins être à la vertu heroïque de ce fils.

On a pu remarquer que je lui donne beaucoup de dureté pour Tiberinus , il ne change point ensuite, quand il s'adoucit à la vûe d'un courage digne du sien , c'est le même sentiment sous une autre forme. Il est vrai que je le fais parler également de ses deux fils dans le cinquième Acte , mais il n'a pu séparer leurs intérêts , puisqu'ils étoient tombés dans la même faute, & il est aisé de voir que ce n'est que Titus qui attire toute sa pitié.

Il me reste quelque chose à dire sur Vindicius , pour ceux qui ne savent pas que c'est un trait historique , qu'il fut affranchi pour avoir découvert la conjuration qui se faisoit pour Tarquin. Le même amour de la Patrie dont j'ai déjà parlé , suffit , ce me semble , pour justifier le soin que Titus prend de demander

mander la liberté de cet esclave ; il étoit de l'intérêt de Rome qu'un si grand service ne demeurât pas sans récompense.

Valerie & Tiberinus ont été également attaqués, quoique tous deux nécessaires. Tiberinus ne pouvoit être retranché de cette Tragédie, on sçait trop que les deux fils de Brutus avoient conspiré. Tiberinus sert à donner de la jalousie à son frere, & à l'entraîner dans la conjuration ; s'il n'a pas un courage héroïque, il donne du relief à Titus. Il l'a fallu sacrifier à un Personnage plus important, & ce seroit un grand défaut dans une Pièce de théâtre, que tous les caractères fussent pareils. Il demande sa grace, mais c'est à son pere, & cette circonstance peut le rendre moins condamnable.

C'est Valerie qui découvre la conjuration par le moyen de son esclave ; & si son rôle n'a pas paru avoir assez de mouvement, peut-être cela vient en partie de ce que j'en avois retranché une Scene que je redonnerai, sans oser cependant décider si j'ai eu raison de l'ôter, ou de la remettre.



## ACTEURS.

BRUTUS, }  
VALERIUS, } Consuls.

TITUS, }  
TIBERINUS, } Fils de Brutus.

OCTAVIUS, Envoyé de Tarquin.

AQUILIUS, Parent de Tarquin.

VALERIE, Sœur de Valerius.

AQUILIE, Fille d'Aquilius.

PLAUTINE, Confidente de Valerie.

ALBINE, Confidente d'Aquilie.

MARCELLUS, Confident de Titus.

GARDES.

*La Scene est à Rome , dans le Palais  
des Rois chassés.*



# BRUTUS,

TRAGÉDIE.



## ACTE I.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, VALERIUS.

BRUTUS.



CTAVIUS, Seigneur, en ces lieux  
va se rendre ;

Envoyé de Tarquin, c'est à nous  
de l'entendre.

Je ne crois pas devoir concerter avec vous

N n ij



Ce que Rome aujourd'hui lui répondra par nous.

La Patrie à tous deux est également chère,  
Et nous n'avons ici qu'une réponse à faire.

VALERIUS.

De mon zèle, Seigneur, vos yeux feront témoins.

La liberté naissante occupe tous mes soins,  
Et quand Valerius avec Brutus partage  
Du premier Consulat le suprême avantage,  
Il voit que par l'exemple & l'appui de Brutus,  
On prétend l'élever aux plus hautes vertus.

BRUTUS.

Votre vertu sans doute au dessus de la mienne,  
Seigneur, n'a pas besoin que Brutus la soutienne.

Mais laissons ces discours & ces éloges vains,  
Nous ne devons agir ni parler qu'en Romains.  
Octavius paroît.]



## SCENE II.

BRUTUS, VALERIUS,  
OCTAVIUS.

OCTAVIUS.

**C**onsuls, quelle est ma joie,  
De parler devant vous pour le Roi qui m'en-  
voie,  
Et non devant un Peuple aveugle, audacieux,  
D'un crime tout récent encore furieux,  
Qui ne prévoyant rien, sans crainte s'aban-  
donne  
Au frivole plaisir qu'un changement lui donne.  
Rome vient d'attenter sur les droits les plus  
saints,  
Qu'ait jamais consacré le respect des humains.  
Méconnoissant des Rois la Majesté suprême,  
Elle foule à ses pieds & Sceptre & Diadème.  
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux,  
Peut jamais attirer tous les foudres des Dieux?  
Mais il n'est pas besoin que les Dieux qu'on of-  
fense,  
Fassent par leur tonnerre éclater leur ven-  
geance;

Ce forfait avec lui porte son châtiment,  
Les Romains sont en proie à leur aveugle-  
ment ;

Ils ne consultent plus les loix, ni la justice ,  
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.  
Le Peuple en ne suivant que sa légèreté ,  
Se flatte d'exercer sa fausse liberté ,  
Et par cette licence impunément soufferte ,  
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.  
Vous-mêmes qu'il a mis dans un rang éclatant,  
Que n'éprouvez-vous point de ce Peuple in-  
constant ?

A votre autorité chancelante, incertaine ,  
Il peut quand il lui plait se dérober sans peine ;  
Il vous ôte à son gré vos superbes faisceaux.  
Lorsqu'il fit choix d'abord de ses Maîtres nou-  
veaux ,

Brutus & Collatin occupoient cette place ;  
Depuis un vain soupçon , une inconstante au-  
dace

*à Valerius.*

Degrada Collatin , & vous donna, Seigneur ,  
Pour peu de tems , peut-être , un dangereux  
honneur.

Ah ! Romulus sans doute eut tous les Dieux  
contraires , .

Lorsqu'en ces murs naissans il rassembla nos  
Peres ,

S'il faut que par un Peuple à lui-même livré  
Périssè cet Etat encor mal assuré.

Prévenez les malheurs qui déjà se préparent,  
Que par un repentir vos fautes se réparent,  
Qu'un légitime Roi dans son Trône remis,  
Fasse en vous soumettant, tremblent vos ennemis,

BRUTUS.

Non, Seigneur, les Romains n'ont point com-  
mis le crime

De chasser de son Trône un Prince légitime ;

Un Roi qui de nos loix tient son autorité ,

Coupable ou vertueux doit être respecté.

Mais bravant & nos loix , & ces loix si sacrées

Par la nature même aux mortels inspirées ,

Malgré la voix du sang que dans d'affreux cli-  
mats

Des cœurs à peine humains ne méconnoissent  
pas ,

Tarquin ose arracher le Sceptre à son beau-  
pere ;

Et sans craindre les yeux du Soleil qui l'éclaire,

Sans craindre pour témoin tout le peuple Ro-  
main ,

Tarquin à son beau-pere ose percer le sein ,

Ose jeter mourant du haut du Trône auguste

Des mortels le plus grand & des Rois le plus  
juste.

Pour ajouter encore à l'horreur de ces coups ,

La fiere Tullia, digne d'un tel époux ,

Se hâtant d'aller prendre un fatal Diadème ,

Précipite son char d'une vitesse extrême ,  
 Et fait par ses chevaux soudain saisis d'effroi ,  
 Fouler le corps sanglant & d'un pere & d'un  
 Roi.

Après de tels forfaits je puis taire le reste :  
 Les premiers attentats d'un orgueil si funeste ,  
 La sœur de Tullia , le frere de Tarquin ,  
 Dont un poison secret avança le destin ,  
 De leur ambition déplorables victimes ,  
 Dans cette affreuse histoire à peine sont des  
 crimes.

Tels sont , Octavius , les légitimes Rois ,  
 Dont vous venez ici représenter les droits.  
 Ah! nul encor chez nous par cette infâme voie  
 N'avoit de la Couronne osé faire sa proie ;  
 Un Roi qui le premier regne contre la loi ,  
 D'un peuple vertueux sera le dernier Roi.

## VALERIUS.

Seigneur, à ces raisons qui font notre deffense  
 J'ajoute des Romains la longue patience;  
 Par un Maître cruel trop longtems oppressés,  
 A la révolte enfin nous nous vîmes forcés.  
 La haine , les frayeurs , ou les soupçons d'un  
 homme ,  
 Etoient les seules loix qu'on reconnut dans  
 Rome ;  
 Des meilleurs Citoyens l'exil ou le trépas ,  
 Causoient par tout des pleurs qui ne se mon-  
 troient pas ;

# T R A G E D I E. 433

La vertu la plus haute étoit la plus coupable ,  
 Et Brutus aujourd'hui si grand , si respectable ,  
 Ne fut-il pas réduit à la nécessité  
 D'emprunter les dehors de la stupidité ?  
 Dieux ! le soin d'un Heros, son étude éternelle  
 Fut de cacher une ame & trop noble , & trop  
 belle. •

Cependant les Romains vainement gémissans,  
 De toutes parts encore étoient obéissans.  
 Mais quand la tyrannie impunément maîtresse,  
 Crut pouvoir sans péril atenter sur Lucrece ,  
 Ces Romains jusqu'alors esclaves si soumis ,  
 Pour venger la pudeur se crurent tout permis .  
 Ainsi quand nous avons détruit cette puissance,  
 L'amour des nouveautés , une injuste licence  
 A l'exil de Tarquin n'eurent aucune part ;  
 Rome s'est seulement affranchie un peu tard.

## O C T A V I U S.

Par les bontés du Roi voyez votre injustice ,  
 Tarquin qui des Romains doit chercher le iup-  
 plice ,

Vous offre encor la paix les armes à la main ;  
 Je ne viens en ces lieux que dans ce seul dessein.  
 Mais si vous refusez la paix qu'il vous propose  
 Ce Roi le fer en main justifiera sa cause.  
 Déjà de l'Etrurie il arme tous les bras ,  
 Déjà ses vastes champs sont couverts de soldats,  
 Et bientôt Porfenna contre un peuple rebelle

Va des fronts couronnés soutenir la querelle,  
 Car enfin de son Trône indignement chassé,  
 Tarquin par ce forfait n'est pas seul offensé :  
 Et si de Porcenna la valeur éclatante  
 Ne pouvoit accabler Rome encore naissante,  
 D'un Roi dépossédé l'exil & les malheurs  
 De tous les autres Rois lui feroient des ven-  
 geurs.

## BRUTUS.

Les légitimes Rois n'ont point reçu d'offense,  
 Seigneur, & des Tarquins nous bravons la  
 vengeance.  
 Ce qui nous a rendus criminels à leurs yeux,  
 Dans le parti de Rome attirera les Dieux.  
 Vainement contre nous s'élève l'Etrurie,  
 Nous soutiendrons l'éclat d'une injuste furie.  
 Tarquin sous ses drapeaux ne peut avoir rangé  
 Qu'un Peuple à l'appuyer foiblement engagé.  
 Mais à tous ses efforts, sçachez que Rome op-  
 pose  
 Des bras fortifiés par l'horreur qu'il nous  
 cause ;  
 La crainte de rentrer dans de si rudes fers,  
 Rendra toujours vainqueurs ceux qui les ont  
 soufferts.

## OCTAVIUS.

De votre aveugle haine il ne faut rien attendre ;  
 Mais ce n'est pas assez, le Sénat doit m'enten-  
 dre ;

## TRAGÉDIE. 435

peril si pressant peut le faire trembler.

BRUTUS.

Dans deux heures, Seigneur, il se doit assembler :

Mais n'en attendez rien qui vous soit favorable,

Soyez sûr de trouver le Sénat implacable,  
Rome n'a qu'un esprit.

OCTAVIUS.

Si mes conseils sont vains ;

Du moins j'aurai tout fait pour sauver les Romains.

---

### SCÈNE III.

BRUTUS, VALÉRIUS.

BRUTUS.

L'Avis des Sénateurs ne nous met point en  
peine ;

Sénat, Peuple, Consuls, tout a la même haine,  
On ne croit point Tarquin favorisé des Dieux,  
Jusqu'à pouvoir de Rome être victorieux.

Ainsi tranquillement écoutons sa menace,  
A d'autres sentimens laissons reprendre place,  
Passons à d'autres soins. Qu'on appelle mes Fils.

O o ij



436 BRUTUS,

Songez au doux espoir que l'ainé s'est permis,  
 Seigneur, à votre Sœur destiné par vous-même,  
 Il est tems qu'il arrive à ce bonheur suprême ;  
 Maintenant de Titus le nom à quelque éclat  
 Vous sçavez quelle estime en a fait le Sénat ,  
 Lorsque pour prévenir une prompte entreprise,  
 La porte Quirinale à ses soins fut commise.  
 Ses vertus , le combat contre les Vejentins ,  
 Où ce Fils a fait seul triompher nos destins ,  
 Redoublent envers lui mon amour paternelle.  
 Que votre exemple encore jaffermissé son zèle,  
 Qu'étant à votre Sœur , le nom de son époux  
 L'affocie aux vertus qu'on voit briller en vous.

VALERIUS.

J'attends ce jour, Seigneur , avec impatience.  
 Vous verrez obéir ma Sœur sans résistance ;  
 Son cœur depuis longtems sur un si doux espoir  
 A pris des sentimens qui suivent son devoir.  
 Unissons nos maisons , achevons l'himenée ,  
 Seigneur , & pour demain marquons-en la  
 journée,

BRUTUS.

J'y consens , à demain. Il ne me reste plus  
 Qu'à ranger sous l'hymen le frere de Titus,  
 Le donnant pour époux à la jeune Aquilie ,  
 Je veux qu'à ma famille Aquilius se lie.  
 Ce parent des Tarquins est demeuré Romain,  
 Jamais à leurs forfaits il ne prêta la main ,

# TRAGÉDIE. 437

On n'a point confondu ses vertus & leur crime ;  
 Il a sçu des Romains se conserver l'estime ;  
 On ne l'a point chassé de ce Palais des Rois  
 Où nous ont établis nos illustres emplois ;  
 J'oserai présumer que par mon alliance  
 Je le puis affermir encor dans l'innocence ;  
 Il peut beaucoup dans Rome , & par de doux  
 moyens

On se doit affurer de pareils Citoyens.

VALERIUS.

J'admire une vertu si pure & si solide ,  
 L'amour de la Patrie est tout ce qui vous guide.  
 Pour naître , pour regner à jamais parmi nous ,  
 La liberté , Seigneur , avoit besoin de vous ;  
 Mais je vois en ce lieu les deux Freres se rendre ,  
 Expliquez vos desseins , ils viennent les ap-  
 prendre.

## SCENE IV.

BRUTUS, TITUS, TIBERINUS.

MARGELLUS.

BRUTUS.

**A** Prochez-vous, Titus, j'ai réglé votre  
 sort.

Avec Valerius depuis longtems d'accord ,

O o iij

438            **BRUTUS,**

A l'hymen de sa sœur je vous ai fait prétendre,  
Pour cet illustre hymen je ne dois plus attendre :

C'en est fait , à demain le jour est arrêté.

**TITUS.**

Quoi ! Seigneur. . . .

**BRUTUS.**

A demain , telle est ma volonté ,  
A conclure l'hymen ma gloire s'intéresse.  
Mais pourquoi dans vos yeux cette sombre  
tristesse ?

**TITUS.**

Ah, Seigneur, apprenez ma faute & mon malheur ,

Je ne puis vous cacher le trouble de mon cœur.  
Je n'en disconviens point, Valerie est aimable  
Mais en vers les appas je m'avoûrai coupable :  
Depuis qu'à cet hymen vous m'avez engagé ,  
Mon cœur sous d'autres loix malgré moi s'est  
rangé.

**BRUTUS.**

Prétens-tu t'affranchir d'une illustre hyménée,  
Lorsqu'à Valerius ma parole est donnée ,  
Lorsque sa Sœur déjà te voit comme un époux ?  
Malgré mon amitié redoute mon courroux.  
Surmonte la foiblesse où ton cœur s'abandonne ,  
Plus j'estime Titus, & moins je lui pardonne :

## TRAGÉDIE. 439

Je hâterois l'hymen dans l'espoir d'étouffer  
Des feux dont un Romain doit toujours triom-  
pher.

Tu connois mes desseins , suis-les sans résis-  
tance.

Je veux , Tiberinus , la même obéissance ;  
Aquilus paroît votre ami dès longtems ,  
Obtenez Aquilie , & mes vœux sont contens.

T I B E R I N U S.

J'obéirai , Seigneur , plus heureux que mon  
Frere ,

Je l'adore , & je puis l'aimer sans vous déplaire.

T I T U S.

Seigneur. . . .

B R U T U S.

Ne poursuis pas un indigne discours ,  
Brutus est sans égard pour d'aveugles amours ;  
L'amour dans vos pareils ne fait point l'hyme-  
née ,

Je n'écouterai rien , ma parole est donnée.



## SCENE V.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS

**J**E demeure interdit, desespéré, confus ,  
Dans ce malheur pressant je ne me connois  
plus :

Ciel ! on m'ôte Aquilie, on m'arrache à moi-  
même ;

Lorsque je suis aimé, je perdrais ce que j'aime !  
Mille soins m'ont acquis un bien si précieux ,  
Et mon heureux Rival l'obtiendrait à mes  
yeux ?

Un seul mot de Brutus en faveur de ce Frere,  
Prévaudrait sur mes soins , sur le bonheur de  
plaire ?

Quel secours, Marcellus, que pourrai-je tenter ?

MARCELLUS.

Je ne vois nul espoir qui doive vous flatter.  
L'inflexible Brutus a donné sa parole ,  
L'amour est à ses yeux une ardeur trop frivole,  
Il n'en connut jamais les peines , les douceurs,  
Et ne peut être émû de toutes vos douleurs.  
L'amour à la pitié ne sçauroit le conduire ,

TRAGÉDIE 441

Ah ! pourquoi votre cœur se laissoit-il séduire ?

TITUS.

Pouvois-je d'Aquilie éviter le pouvoir ,  
Et puis-je en l'adorant écouter mon devoir ?  
Mais sans blesser les loix sous qui l'amour me  
range ,

Ne peut-on pas donner par un heureux  
échange

A la Sœur du Consul mon frere pour époux.

MARCELLUS.

Songez , Seigneur , qu'il aime en même lieu  
que vous.

Quel sujet d'immoler sa tendresse à la vôtre ?

D'ailleurs Valerius vous préfère à tout autre ,

Et si j'en puis juger , Valérie encore plus.

Mais , Seigneur , agissez auprès d'Aquilius ;

Faites qu'à votre Frere il refuse sa Fille ,

Qu'il cherche à vous unir lui-même à sa fa-  
mille ,

Du Consul votre pere il est considéré ,

Peut-être il changeroit vos destins à son gré ;

Si vous êtes aimé , faites par Aquilie

Qu'Aquilius obtienne. . . .

TITUS.

Ah ! tu me rends la vie.

Aux ordres des Consuls je ne puis obéir ;

Je ne vois que l'amour que je ne puis trahir.

Allons chez Aquilie , & si j'ai sçu lui plaire ,

Parlons , pressons , il faut qu'elle fléchisse un  
Pere. •

Ciel ! Je vois Valerie en l'état où je suis ,  
Sortons , il faut la fuir , & cacher mes ennuis.

---

## SCENE VI.

VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE,

**I**L me fuit ; & demain un nœud sacré nous  
lie !

Il me fuit , & peut-être il court vers Aquilie !  
Je soupçonne qu'il l'aime , & mes cruels soup-  
çons

S'augmentent tous les jours par de tristes rai-  
sons.

PLAUTINE.

Non, Madame, il ne peut vous av oir aperçûë.

VALERIE.

Il la cherche sans doute , & ne m'a que trop  
vûë.

Vengeons-nous pour calmer l'inutile regret ,  
De lui voir de l'amour sans en être l'objet.

TRAGÉDIE. 443  
PLAUTINE.

Peut-être trop d'amour vous donne des al-  
larmes ,  
Peut-être on le verroit plus soumis à vos char-  
mes ,  
S'il connoissoit l'amour qui sçut vous enflam-  
mer.

VALÉRIE.

Hé ! l'ignorerait-il s'il me pouvoit aimer ?  
Pourquoi vois-je le trait dont son ame est bles-  
sée ?

Helas ! que ne lit-il ainsi dans ma pensée ?  
Pourquoi Valerius m'ordonna-t'il des vœux ?  
Que Titus désormais rendra si malheureux ?  
En louant ses vertus , il augmentoit sans cesse  
Ce que son ordre en moi fit naître de tendresse.  
Il versoit en mon cœur le dangereux poison  
Que prêtent à l'amour l'estime & la raison.

PLAUTINE.

Titus doit être à vous , qu'il aime ou qu'il  
haïsse ,

Ainsi Brutus l'ordonne , il faut qu'il obéisse.

VALÉRIE.

Moi je l'épouserois , lorsqu'il sent d'autres  
feux !

Non , non , mon cœur trop fier , quoiqu'il soit  
amoureux ,

Va se faire une juste & triste violence :



Aux ordres des Consuls je ferai résistance.  
 Mais quoi ! je servirai Titus dans ses amours !  
 Il faut par mon hymen en arrêter le cours.  
 Et que sçai-je , Plautine ? il m'aimera peut-être ;

Ma tendresse à la fin se fera reconnoître.  
 Témoin de mes soupirs, il peut s'en émuvoir,  
 Dans mes soins amoureux il lira son devoir.  
 Ce devoir, mon amour , le convieront sans cesse

A me donner son cœur , à payer ma tendresse ;  
 Penfes-tu qu'il pourra toujours leur résister ?  
 Non, de m'aimer un jour il ne peut s'exempter.  
 Mais découvrons s'il voit le Pere d'Aquilie ;  
 Rompons tous leurs desseins, il y va de ma vie.  
 Le jour de mon hymen à demain arrêté,  
 Va redoubler leurs soins & leur activité.  
 Ils n'épargneront rien aujourd'hui pour me nuire.

Sçachons. . . .

PLAUTINE.

• De leurs desseins, qui pourra vous instruire ?

V. A L E R I E.

Vindicius est propre à servir mes projets,  
 Cet Esclave est sensible à tous mes intérêts ;  
 Tu sçais qu'Aquilus avant moi fut son Maître,  
 Sans se rendre suspect il peut chez lui paroître.  
 Peut-on le soupçonner d'un desir curieux ?

## TRAGÉDIE. 445

Qu'il écoute, qu'il voye , on ne craint pas les  
yeux ,

Qu'il examine tout , & me le vienne appren-  
dre ;

Va , cours , donne cet ordre , il ne faut point  
attendre.

Qu'il vienne me trouver dans mon apparte-  
ment.

Cachons à tous les yeux ma honte & mon  
tourment.

*Fin du premier Acte.*





# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

OCTAVIUS, AQUILIUS.

OCTAVIUS.



AN D I S qu'à m'écouter le Sénat  
se prépare ,

Et qu'il n'est point encor d'ordre  
qui nous sépare ,

Songons à profiter d'un tems si précieux ;  
Seigneur , c'est pour vous seul que je viens en  
ces lieux.

Je n'ai rien espéré d'une Ambassade vaine ,  
Que de cacher à tous le sujet qui m'amene ,  
Et de me ménager un entretien secret ,  
Où de vos soins pour nous vous m'appriissiez  
l'effet.

# TRAGÉDIE. 447

Hé bien ! Aquilius, que devons-nous attendre ?  
En faveur de Tarquin est-on prêt d'entreprendre ?

Dès cette même nuit il croit qu'il peut revoir  
Les superbes Romains soumis à son pouvoir.  
Achevons : sur son Trône il est tems qu'il remonte.

L'entreprise est mal sure , à moins que d'être prompte.

## AQUILIUS.

Seigneur , j'ai rassemblé cinq cens jeunes Romains ,

Qui se sont dévoués à servir nos desseins ;  
Un des Fils de Brutus , Tiberinus lui-même ,  
Sans peine a conspiré pour des Princes qu'il aime,

Plus que les nœuds du sang une étroite amitié,  
Avec les Fils du Roi l'avoit toujours lié.

De nos Maîtres nouveaux l'inflexible rudesse  
A choqué les esprits d'une libre jeunesse ,  
Et tous avec les Rois veulent voir de retour  
Les plaisirs, la licence , & l'éclat d'une Cour.

Mais à cette hardie & nombreuse Cohorte  
Il manque de pouvoir disposer d'une porte.  
Si l'ainé de Brutus vouloit se joindre à nous ,  
Dès cette même nuit Rome seroit à vous.  
Pour un succès aisé notre dessein demande  
La porte Quirinale ; & Titus y commande.

N'avez-vous rien tenté , Seigneur , pour l'engager ?

Au parti de Tarquin ne peut-on le ranger ?

AQUILIUS.

Il adore ma Fille , & peut-être par elle ,

A Titus pour le Roi j'inspirerai mon zele.

D'un cœur qu'elle possède elle sçait le chemin,

Je veux qu'elle lui parle en faveur de Tarquin,

Et la faisant entrer dans cette confidence ,

Je prétens de l'amour employer l'éloquence.

Instruite du secret depuis hier seulement ,

Elle ignore l'effort qu'on veut de son Amant.

Pour rendre encor plus sûr l'effet que je desire,

Par degrés elle-même il faudroit la conduire,

OCTAVIUS.

Une amante a toujours l'art de persuader ,

Mais par elle un secret pourroit se hasarder.

AQUILIUS.

Ne craignez rien , Seigneur , Aquilie est capable

Du secret le plus grand , le plus inviolable.

De plus , ignorez-vous quelle severe loi

Met obstacle au dessein de rétablir le Roi ?

Quiconque seulement en seroit le complice ,

Sous de cruels tourmens Rome veut qu'il se riffe.

Rome sans distinguer âge , sexe , ni rang ,

N'écoute

# TRAGÉDIE. 449

N'écoute que sa haine, & demande du sang.  
Quand ma Fille pourroit sans l'ordre de son  
Pere •

Révéler à Titus cet important mystere,  
Titus sçait trop du moins, qu'en ne le cachant  
pas ,

Il conduit ce qu'il aime au plus affreux trépas.  
Dans un même attentat avec moi je la lie,  
Et fais ma sûreté du peril d'Aquilie.  
Rien n'est à redouter : il ne reste qu'à voir  
Par quel art j'agirai pour tenter son devoir.  
Si je dois . . . .

OCTAVIUS.

[Mais, Seigneur, à ce que j'entends dire,  
Pour Aquilie aussi Tiberinus soupire.  
Peut-elle être le prix que l'un & l'autre at-  
tend ?

Ce seroit perdre tout, que faire un mécontent.

AQUILIUS.

Seigneur, lorsqu'avec nous Tiberinus s'engage,  
Ce n'est point à l'amour que l'on doit cet ou-  
vrage.

Même entre les premiers, comme il a cons-  
piré ,

Son cœur pour elle encor n'avoit pas soupiré.  
Ainsi sans avoir droit à cette récompense ,  
Il en peut seulement concevoir l'esperance.

Et moi sans la détruire , & sans l'autoriser ,

*Tome V.*

*Pp*

De prétextes divers je le puis amuser.

Tandis qu'une agréable & solide promesse

Interessant Titus , & flattant sa tendresse ,

L'uniroit avec nous , sans que tout le parti ,

Ni que son frere même en pût être averti.

Lorsqu'on éclatera , par des ordres contraires,

Je sçaurai l'un de l'autre écarter les deux

Freres.

Je ne veux rien risquer ; mais malgré tout notre  
art ,

Les grands desseins toujours courent quelque  
hazard.

## OCTAVIUS.

Non , nous ne risquons rien , votre rare pru-  
dence

Me donne du succès une entière assurance.

Mais je vous le redis , dès cette même nuit

Tarquin dans ces remparts veut se voir intro-  
duit.

Obtenez de Titus , qu'avec nous il conspire ;

L'amour s'en mêlera : peu de tems doit suffire.

J'aperçois Aquilie , & je vais vous quitter ;

Du pouvoir de ses yeux tâchez de profiter.

Cependant à Tarquin je dois porter un gage.

Qui marque en quel état est votre grand ou-  
vrage ;

Prenez de nos amis & les noms & le seing.

Et je l'assurerais de son retour prochain.

# SCENE II.

AQUILIUS, AQUILIE.

AQUILIE.

**J**E me jette à vos pieds dans ma douleur ex-  
trême ,  
J'attends grace d'un Pere, & d'un Pere qui  
m'aime ;

Tiberinus , Seigneur , appuyé par Brutus ,  
Va demander ma main sans craindre vos refus .  
Ah ! si mes sentimens osent ici paroître ,  
Je le hai , & ma haine est injuste peut-être ;  
Mais j'ai fait pour la vaincre un inutile effort ,  
Et s'il m'obtient de vous , vous me donnez la  
mort.

AQUILIUS.

Ma Fille, un tel Epoux ne doit point vous dé-  
plaître ;

Il auroit plus d'éclat, s'il n'avoit point de Frere .  
Il est vrai que Titus, plus grand, plus glorieux ,  
Du Peuple & du Sénat attire plus les yeux .  
Ces illustres Romains que nous tâchons de  
suivre ,

Tous nos Heros en lui semblent devoir revivre ,

P p ij,



Mais si Tiberinus ne le peut égaler ,  
 Par de moindres vertus on peut se signaler ,  
 Et mon engagement . . .

AQUILIE.

Ciel ? m'auriez-vous promise !  
 Mon Pere , à quels destins me verrois-je sou-  
 mise !

AQUILIUS.

Von , je n'ai rien promis , & suis plus engagé ,  
 Tiberinus m'oblige , & n'a rien exigé ;  
 Mais lié d'interêt il a droit de prétendre  
 Que s'il est votre Amant , je le prendrai pour  
 gendre.

AQUILIE.

Ainsi mon seul secours est dans mon desespoir

AQUILIUS.

Vos injustes douleurs ont sur moi du pouvoir ;  
 Mais malgré ma raison , s'il faut que je leur  
 cede ,

Aux maux que vous craignez je ne vois qu'un  
 remede :

Si Titus vous aimoit , son cœur . . . Vous rou-  
 gissez , .

Votre rougeur augmente , & m'en apprend  
 assez.

Vous l'aimez , je le vois ; mais parlez , Aquilie ,  
 Un Pere vous l'ordonne ; il fait plus , il vous  
 prie.

## TRAGÉDIE. 453

Ne me déguisez rien, c'est pour votre bonheur  
Que je veux pénétrer au fond de votre cœur.

AQUILIE.

Je ne sçaurois cacher le trouble de mon ame.  
Pardonnez-moi , mon Pere , une innocente  
flamme .

Il faut vous rassurer ; vous craignez, je le vois,  
Qu'un cœur , qui s'est donné, ne vous manque  
de foi.

Mais quand vous m'honorez de votre confi-  
dence ,

Mon Pere , je vous jure un éternel silence. .

Aujourd'hui que Titus plein de son désespoir ;  
Ignorant vos desseins, sçachant votre pouvoir,  
Pour détruire un hymen où son Pere l'engage ,  
Est venu me prier de tout mettre en usage ,  
D vous montrer mes pleurs, & de vous obliger  
A parler aux Consuls , à les faire changer ,  
A ne vouloir donner qu'à Titus Aquilie ,  
A faire que son Frere épousât Valerie ,  
( Vains projets d'un Amant qui connoît peu  
son sort )

( Il trouve encore en vous un obstacle plus  
fort. )

Jevier s de l'assurer qu'il ne peut rien préten-  
dre ;

Mais j'ai tû le secret qu'il tâche en vain d'ap-  
prendre.

Ah! lorsque je renonce à Titus pour jamais ,  
Ne me forcez pas d'être à l'Amant que je hais.

AQUILIUS.

Ma Fille, je voudrois faire encor davantage.  
Ne puis-je vous donner l'Amant qui vous en-  
gage ?

AQUILIE.

Hé! ne me flattez point dans mon cruel destin.  
Vous ne quitterez pas le parti de Tarquin ,  
Et tout retient Titus , son Pere , la Patrie.  
Il aime son devoir , Rome en lui se confie.  
Non, non, je le connois : lié de tant de nœuds ,  
Il ne peut. . . .

AQUILIUS.

Il peut tout , s'il est bien amoureux  
Titus peut éviter un fatal hymenée ;  
Et pour s'en garantir , il n'a que la journée.  
Les Consuls ont le droit de le tyranniser ;  
Ils veulent cet hymen. Titus doit tout oser.  
Nous livrant cette nuit la porte qu'il com-  
mande ,  
Il rompra pour jamais l'hymen qu'il appre-  
hende ;  
Demain Maîtres dans Rome , il nous fera  
permis  
De disposer de tout au gré de nos amis.  
En secret dès ce jour je l'accepte pour gendre.  
De vous , de votre Amant votre sort va dé-  
pendre.

Songez-y.

AQUILIE.

Non , mon Pere , il n'y faut pas penser.

AQUILIUS.

S'il vous aime , Aquilie , il faudra l'y forcer.

Engagez votre Amant à servir votre Pere ;

Si Titus n'est à vous , vous serez à son Frere.

Quelques heures encor je pourrai l'éviter.

C'est à Titus à voir s'il veut vous mériter.

Hâtez-vous de sçavoir où je puis le conduire.

Et venez me parler , avant que de l'instruire

Du secret important qui vous est révélé.

AQUILIE *seule.*

Non , cet affreux secret sera toujours celé.

## SCENE III.

AQUILIE , ALBINE.

ALBINE.

**D**'Où vient cette douleur qui dans vos  
yeux est peinte ,

Madame , & qu'en mon cœur elle porte de  
crainte !

Un Pere se sert-il de son droit souverain ?

Est-ce à Tiberinus qu'il donne votre main ?

Ne cherche point , Albine , à connoître ma  
peine ;

Je ne puis te la dire , & ta recherche est vaine.

Coulez , coulez mes pleurs , que j'ai trop re-  
tenus.

Le respect paternel ne vous arrête plus.

Vengez le tendre amour qu'un cruel Pere op-  
prime ,

Lorsqu'il veut un tribut qui peut-être est un  
crime.

ALBINE.

Quoi !

AQUILIE.

Je ne puis parler. Laissez-moi mes ennuis.

Il faut te les cacher , Albine , si je puis.

Gardes de pénétrer pourquoi mon cœur sou-  
pire.

Même en disant si peu, je crains de te trop dire.



SCENE

## SCÈNE IV.

AQUILIE, TITUS.

TITUS.

**H**E bien ! quel est le sort d'un Amant mal-  
heureux ?

Mon Rival. . . .

AQUILIE.

Ah , Seigneur , on approuve nos feux ;  
Mon Pere en a d'abord découvert le mystère :  
J'ai déclaré l'horreur que j'ai pour votre Frere,  
J'ai rougi , quand de vous il a voulu parler ,  
Il a vû que j'aimois , je n'ai pu le celer.

Son estime pour vous a rempli mon attente ,  
Il vous honore assez au gré de votre Amante ;  
L'amour même ne peut vous donner rien de  
plus ,

Que les titres brillans qu'il croit qui vous  
sont dus ,

Voilà notre bonheur. Quels maux sont à sa  
suite !

Des ses intentions il m'a trop tôt instruite.

Le parti qu'il propose est terrible pour vous.

Vous ne voudrez pas être à ce prix mon Epoux.

*Tome V.*

Qq

Peut-il à trop haut prix mettre l'objet que  
j'aime ?

Hé ! qui peut effrayer une tendresse extrême ?  
Que vous faites d'injure au malheureux Titus !  
Peut-il vous pardonner tant de pleurs répandus ?

AQUILIE.

Ils sont justes , hélas ! mon dessein déplorable  
En rendra désormais la source inépuisable.

TITUS.

Ainsi vous persistez à déchirer mon cœur.  
Sur quoi se peut fonder cette fatale erreur ?  
Ces soupirs douloureux & ces cruelles larmes  
Offensent à la fois mon amour & vos charmes.  
Ah ! pour vous mériter , que ne ferois-je pas ?  
Heureux qu'on ait pu mettre un prix à vos  
appas.

AQUILIE.

Non : d'un honteux succès je ne suis que trop  
sûre.

TITUS.

Qui me peut , juste Ciel , attirer cette injure ?  
Inhumaine , cruelle ! Ah ! je ne réponds plus  
De moi , de mon amour , après ces durs refus ,  
Je ne puis soutenir cette affreuse injustice ,  
Pour le plus tendre amour , est-il un tel supplice ?

## TRAGÉDIE. 459

Ingrate , il est donc vrai , vous doutez de ma foi.

Mes feux n'ont encor pû vous répondre de moi.

Est-ce ainsi que l'amour nous unit l'un à l'autre ?

Et comment peut mon cœur s'assurer sur le vôtre ?

AQUILIE.

Ne me condamnez point avant que de sçavoir  
Ce qui fait mes refus , mes pleurs mon desespoir.

Non , je ne doute point de votre amour extrême ,

Je vous le marque assez , Seigneur , quand je vous aime ;

Mais malgré votre amour , & malgré tout le mien ,

Renonçons l'un à l'autre , & n'espérons plus rien.

TITUS.

O Ciel ! dans vos discours que pourrois-je comprendre ?

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre ?

Et vous pouvez encor dire que vous m'aimez !

Et moi , lorsque de vous tous mes sens sont charmés ,

Que votre hymen fait seul tout le bien où j'aspire ,

Q q ij



460.      B R U T U S ,

Je le refuserois ! Vous osez me le dire !  
Non , Madame , plutôt votre cœur a changé.  
Plûtôt Tiberinus peut l'avoir engagé.

A Q U I L I E .

Je ne répondrai point , Seigneur , à cette in-  
jure.

Mes pleurs , mon desespoir , ma mort que je  
crois sûre ,

Pourront justifier un silence obtiné ,

Dont ce cœur , qui vous aime , est le premier  
géné.

T I T U S .

Vous déguisez en vain. Oui, votre cœur m'ou-  
trage ,

Vous m'avez dès tantôt tenu même langage,

Vous n'avez point calmé mes trop justes soup-  
çons ,

Vous me desesperez , & cachez vos raisons.

A Q U I L I E .

Je l'ai dit, mon devoir m'ordonne de les taire,  
Il faut vous les cacher.

T I T U S .

Et le pourriez-vous faire .

Si votre Amant sur vous avoit quelque pouvoir?

Ah, Madame! l'amour n'a-t'il pas son devoir?

Mais c'est trop demeurer dans cette peine ex-  
trême ,

Voyons Aquilius. Qu'il me parle lui-même.

# TRAGEDIE 468

Apprenons quelles loix il voudra m'imposer.  
Allons.

AQUILIE.

C'est son secret ; il peut en disposer.

---

## SCENE V.

AQUILIE, ALBINE.

AQUILIE.

**A**H Ciel ! jusqu'à quel point je viens de me  
contraindre ?

Je n'ose lui parler , & je l'entends se plaindre.

Que j'ai souffert ! jamais je ne l'ai tant aimé.

Les soupirs, les transports de son cœur enflam-  
mé,

L'obstacle que je crains , tout augmentoit ses  
charmes.

Laisse-moi , tu contrains mes plaintes & mes  
larmes.

ALBINE.

Je vois Tiberinus , je vous laisse avec lui.



## SCENE VI.

AQUILIE, TIBERINUS.

TIBERINUS.

**N**E cherchez point , Madame , à cacher  
votre ennui ,

D'un inutile soin votre esprit s'embarasse.

De vos pleurs répandus je vois encor la trace ,

Votre douleur dépeinte & vos tristes soupirs

Mal étouffés encor marquent vos déplaisirs.

Que je suis malheureux de chercher à vous  
plaître !

Je vous ai fait sçavoir les desseins de mon Pere ;

Et je vois vos douleurs naître avec mon es-  
poir.

J'ai craint ce que je trouve , & je cherche à  
vous voir.

AQUILIE.

Et pourquoi pensez-vous , Seigneur , avoir fait  
naître

Le chagrin qu'en mes yeux vous avez vu pa-  
roître ?

Le succès de vos vœux est-il donc si certain ?

D'Aquilius mon Pere obtenez-vous ma main ?

# TRAGÉDIE. 463

## TIBERINUS.

Non, je voulois encore obtenir de vous-même  
Votre cœur, qui méprise une tendresse extrême.  
Je sçai qu'Aquilus approuvera mon feu,  
De puissantes raisons m'assurent son aveu;  
Et si votre rigueur encor me désespère,  
Si mes respects sont vains, craignez l'ordre  
d'un Pere.

## . AQUILIE.

Quel plaisir auriez-vous à me tyranniser ?  
Et pourquoi malgré-moi songer à m'épouser ?

## TIBERINUS.

Ingrate, demandez pourquoi je vous adore,  
Pourquoi vous allumez le feu qui me dévore,  
Pourquoi par vos appas les cœurs sont attirés.  
Je connois le Rival que vous me préférez :  
Mais, Madame, sur lui mon cœur a l'avantage.

Je sçai ce que je sens, & j'aime davantage.  
Croyez en le transport qui me rend odieux,  
Mais qui vous marquent au moins le pouvoir  
de vos yeux.

L'invincible ascendant d'une force suprême  
M'engage malgré vous, souvent malgré moi-même,

Et cependant encor, que je combats en vain,  
Me fera demander malgré vous votre main.  
Je connois vos rigueurs, votre haine barbare,

Q q iij

464      B R U T U S ;

Et le triste bonheur que l'amour me prépare.  
Je ne puis cependant m'empêcher d'y courir.  
Enfin si je me perds , c'est pour vous acquérir.  
Tout ce que contre moi vous allez entreprendre ,

De mes soins importuns ne pourra vous défendre.

Vous verrez vos refus & vos cruels combats  
Me punir , vous venger , mais ne me guerir pas.  
Sij je me possédois , quand vous m'êtes contraire ,  
Je vous rendrois à vous , vous obtenant d'un  
Pere.

Helas ! tant de raison ne peut être en mon  
choix.

Je vous aime : voilà ma raison & mes loix.

A Q U I L I E.

N'employez pas tant d'art , Seigneur , pour me  
surprendre.

Votre dure conduite est facile à comprendre.  
Non , ce n'est point l'amour qui la peut inspirer ,

Lorsque vous ne songez qu'à me desespérer.  
Votre barbare cœur , qui se plait à mes larmes ,  
Qui dans mes plus grands maux trouve ses plus  
doux charmes ,

Seul vous fait travailler à mes cruels malheurs.  
Pourriez-vous en m'aimant faire couler mes  
pleurs ?

## TRAGÉDIE. 469

Un Amant ne desire en son ardeur extrême,  
Qu'un bonheur qu'il partage avec l'objet qu'il  
aime.

Et croyez-moi , Seigneur , pour des cœurs dé-  
licats

L'hymen n'est point heureux , quand l'amour  
ne l'est pas.

### TIBERINUS.

Je serai malheureux , & je suis né pour l'être.

Dès longtems vos rigueurs me l'avoient fai-  
connoître ;

Mais je sçaurai du moins les moyens d'empêcher  
Qu'on jouisse d'un bien qu'on prétend m'arra-  
cher.

Dans l'état où je suis un seul espoir me reste ,  
Il faut qu'à mon Rival mon malheur soit fu-  
neste.

S'il garde votre cœur quand j'aurai votre foi,  
Il est , en vous perdant , plus malheureux que  
moi.

### AQUILIE.

Plus malheureux que vous ! gardez-vous de le  
croire

J'aurai ses déplaisirs gravés dans ma mémoire ;  
Je ne le verrai plus , mais mes yeux & mon  
cœur,

Jour & nuit occupés à plaindre son malheur.

Empoisonnant l'hymen où vous croyez des  
charmes ,

Vous feront envier ses soupirs & ses larmes.

T I B E R I N U S.

Ingrate , il est donc vrai que vous pouvez l'ai-  
mer !

Vous osez m'avouer qu'il a scû vous charmer.  
Jesçai depuis longtems que votre cœur l'adore.  
Cependant malheureux j'en suis surpris en-  
core ;

Quand j'en voulois douter, vous me le declarez:  
Je ne balance plus , & vous en souffrirez.

Peut-être que mon cœur ému par votre plainte,  
Eût différé l'hymen où vous serez contrainte ;  
Mais puisqu'un autre amour vous y fait résister,  
Mon juste desespoir ne peut rien écouter.

Je vous suis odieux ; il faut que votre peine  
Soit d'épouser l'objet de votre injuste haine ,

Je vais d'Aquilius en ce même moment  
Obtenir pour l'hymen un prompt consente-  
ment.



## SCENE VII.

AQUILIE *seule.*

**A** Sa menace , ô Ciel ! serois-je sans réponse ?

A l'hymen de Titus faut-il que je renonce ?  
 Oui, perdons un espoir qui ne me convient plus ;  
 J'en pourrois prendre encore en pensant à Titus.

Mais pourquoi n'oser rien lorsque j'en suis aimée ?

Quand un fatal hymen tient son ame alarmée ,  
 Je me tairai ? j'irai d'un rival odieux  
 Approuver les transports à la face des Dieux ?  
 Non, tu n'as pas en vain découvert ta pensée,  
 Je préviendrai le coup dont tu m'as menacée ;  
 Mon cœur devient hardi par la crainte où l'a  
 mis

Le tyrannique espoir que le tien s'est permis.  
 Ah ! ne balançons plus, allons dire à mon Pere  
 Qu'en l'amour de Titus avec raison j'espere.  
 Il n'aura pu le voir , & mon Pere aujourd'hui  
 Donne aux seuls Conjurés un libre accès chez  
 lui.



468      **BRUTUS,**

Qu'il me laisse parler , qu'il garde le silence .  
Mes pleurs près d'un Amant auront plus d'élo-  
quence ,

Et mieux que les raisons sçauront le pénétrer.  
Mais, Dieux ! dans quel parti veux-je le faire  
entrer ?

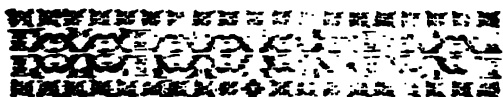
Arrête , ne suis point un transport qui t'abuse.  
Et que deviens-je , ô Ciel ! si Titus me refuse,  
S'il souffre cet hymen, que je ne trouve affreux,  
Que parce que mon cœur a partagé ses feux ?  
Quand je l'adore , hélas ! qu'il est cruel de  
craindre

Qu'approuvant son amour je ne trouve à m'en  
plaindre !

Il n'importe , évitons d'être à Tiberinus.

Parlons. Mourons plutôt des refus de Titus.

*Fin du second Acte.*



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, AQUILIE.

AQUILIE.



O N Pere m'a permis de rompre  
le silence ;

Et vos soupirs sur moi n'ont que  
trop de puissance.

Je cede ; mais avant que je laisse à regret  
Echaper pour vous seul cet important secret,  
Je veux par des sermens , que votre foi s'en-  
gage.

Jamais sans mon aveu vous ne ferez d'usage  
Du secret que l'amour va mettre entre vos  
mains,

• Et vous l'ignorerez avec tous les humains.

Oui, j'en jure des Dieux le nom inviolable,  
 Tout ce qui parmi nous est le plus redoutable,  
 Tout ce que nous laissa Numa de plus sacré,  
 Tout ce qui des Mortels fut jamais adoré.  
 Mais pourquoi ces sermens me sont-ils nécessaires ?

Ah ! croyez-en plutôt mille soupirs sinceres.

AQUILIE.

Hé bien, je vais parler: c'est vous qui le voulez,  
 On cherche à rétablir les Tarquins exiliez.  
 On conspire , & mon Pere est Chef de l'entreprise.

TITUS.

Ai-je bien entendu ? Ciel ! quelle est ma surprise !

Quelle suite d'horreurs ! que de maux je prévois !

Quel obstacle se met entre Aquilie & moi !

AQUILIE.

Helas ! si vous m'aimiez, vous auriez dû m'entendre.

Le projet étonnant, que je vous viens d'apprendre ,

Loin de rompre des nœuds si doux , si pleins d'attraits ,

Si vous le secondez , nous unit à jamais.

En livrant à Tarquin la porte Quirinale ,

Vous vous affranchissez d'épouser ma Rivale;  
Tarquin maître en ces lieux vous devra son re-  
tour ,

Et mon Pere à ce prix m'accorde à votre amour.  
D'abord un tel projet m'avoit paru terrible,  
Mais l'amour à mes yeux l'a fait voir moins  
horrible.

Je tremble maintenant, je frissonne d'effroi ,  
Qu'il ne soit vu de vous, autrement que de moi,  
Est-ce un crime après tout , de remettre en sa  
place

Un Roi, dont les malheurs ont mérité la grace?  
Si ce parti , Seigneur , eût blessé l'équité ,  
Jusqu'au dernier soupir je l'aurois réjetté.

T I T U S.

Non , non , Madame , non ; disposez de ma  
vie ,

Ordonnez qu'à l'instant je vous la sacrifie ;  
En vous obéissant mon sort sera trop doux.  
Mais malgré tout l'amour dont je brûle pour  
vous ,

Je n'achèterai point un objet que j'adore ,  
Par une trahison que tout mon cœur abhorre.  
Faut-il que mon bonheur me soit offert en vain?  
Faut-il que votre Amant refuse votre main ?  
Et pourquoi parliez-vous ? O jour que je dé-  
teste !

Pourquoi l'ai-je arraché , ce secret si funeste ?

Laissez-moi ce regret, il n'appartient qu'à moi.  
 Helas ! je prévoyois le coup que je reçois.  
 J'en voulois épargner la honte à ma tendresse,  
 Tant que de mon secret j'étois encor maîtresse.  
 Pourquoi de vos refus ne me pas garantir ?  
 Ils étoient moins cruels à prévoir qu'à sentir.  
 Non, je n'ai point douté de votre ingratitude,  
 Et je n'en puis souffrir la triste certitude.

TITUS.

Madame, ces refus n'ont point dû vous bles-  
 ser,  
 Ce n'est qu'au seul Tarquin qu'ils peuvent s'a-  
 dresser.  
 Voulez-vous que l'amour dans le crime m'en-  
 gage ?  
 Si j'ai quelques vertus, elles sont votre ouvrage.  
 Quel honteux changement ! & quel prodige  
 enfin,  
 Que le Fils de Brutus qui serviroit Tarquin !

AQUILIE.

Seigneur, Tiberinus, votre sang, votre frère.  
 Votre rival enfin, conspire avec mon Pere.

TITUS.

Tiberinus conspire ! & sur quel vain espoir  
 Vouloit-on m'engager dans un crime si noir ?  
 Sans doute à son amour votre main est acquise.  
 A ce prix seulement, il est de l'entreprise.

AQUILIE

# TRAGÉDIE. 473

AQUILIE.

L'amour n'est point entré dans son engagement,  
Il servoit les Tarquins avant que d'être Amant ;  
Mais le lien étroit qui l'attache à mon Pere ,  
Fait que sur mon hymen il n'est rien qu'il n'ef-  
pere.

Mon Pere cependant de vos vertus charmé,  
Prêt à trahir l'espoir dont il est animé ,  
sans lui promettre rien le laisse encor préten-  
dre ,

Et veut dès aujourd'hui vous recevoir pour  
gendre.

En vous cachant à tous comme à Tiberinus ,  
En l'occupant ailleurs. . . .

TITUS.

Non , je n'écoute plus ,

Je ne veux point sçavoir si je pourrois encore  
Ravir à mon rival un objet que j'adore :

En vain vous m'en offrez les moyens dangereux ;  
Je veux voir l'esperance interdite à mes vœux ;  
Et quoique par ce coup ma mort soit infaillible,  
Je veux voir désormais mon bonheur impossible.

Peut-être qu'à la fin vos funestes appas  
Engageroient mon cœur dans de honteux combats.

Je vous fuis pour jamais.

AQUILIE.

Ah Ciel ! qu'allez-vous faire ?

*Tome V.*

R. r.

Allez-vous à la fois me perdre avec monPere ?  
Malgré tous vos sermens , & malgré votre  
amour ,

Chargé de monsecret , l'allez-vous mettre au  
jour ?

Qui l'eut crû qu'Aquilie à ce point fût à plain-  
dre ,

Et même que Tituseût pû la faire craindre ?

TITUS.

Que vous répondre , hélas ! dans le trouble où  
je suis ?

Sçais-je ce que je fais ? Madame , je vous fuis.

AQUILIE.

Arrêtez , ou donnez la mort à votre Amante.

Qui peut vous retenir ? & qui vous épouvante ?

Quoi vous déliberez , & vous m'allez trahir ?

O Pere infortuné , que tu me dois haïr !

Pourquoi t'ai-je assuré dans mon erreur fatale

Que l'ardeur de Titus à ma tendresse égale

Ne me laissoit plus craindre un triste évène-  
ment ?

TITUS.

Il ne connoît que trop & vous , & votre Amant.

Vous m'avez fait risquer un serment téméraire ;

Criminel ; à parler criminel à me taire ,

De crimes aujourd'hui je n'ai plus que le choix ;

Mais quoi ! je ne l'ai point , l'amour me fait des  
loix.

Titus ne peut parler , dissipez vos alarmes.

# TRAGÉDIE. 475

Mais après le forfait que lui coûte vos charmes,  
 Si par quelque moyen qu'il n'ose souhaiter  
 La conjuration peut d'ailleurs éclater,  
 Il fera plus ardent à venger sa Patrie,  
 Que si par son silence il ne l'eût point trahie;  
 Et contre les Tarquins justement animé,  
 Il se justifiera d'avoir trop bien aimé.

AQUILIE.

Et cependant, Seigneur, quel destin dois-je  
 attendre ?

D'être à Tiberinus qui pourra me défendre ?

TITUS.

Hé bien, que vous importe, il va se faire ai-  
 mer ;

Vous sacrifiant Rome, il saura vous charmer.  
 Car enfin, ce n'est plus l'amour qui vous inspire ;  
 A servir les Tarquins tout votre cœur aspire.

AQUILIE.

Poursuivez, poursuivez, achevez de m'aigrir ;  
 J'aime cette injustice, elle peut me guérir.  
 Joignez, à vos refus le mépris & l'injure ;  
 De mon ressentiment je n'étois pas bien sûre.  
 Mon cœur porté toujours à vous justifier,  
 Malgré ce peu d'amour n'eût pu vous oublier.  
 Vous servez ma raison en outrageant ma flam-  
 me.

Dites que je feignis de vous donner mon ame,  
 Dites que je voulus mendier votre cœur.

R r ij



Pour pouvoir des Tarquins réparer le malheur ;  
 Et que me fait à moi leur retour, leur absence ?  
 De vous seul occupée avec trop de constance,  
 L'amour m'avoit ôté tout autre sentiment.  
 Quel soin me touche encore en ce triste moment ?

J'ai craint de voir nos cœurs séparés l'un de l'autre.

Quoi donc ! mon intérêt, ingrat, n'est pas le vôtre ?

TITUS.

Madame, pardonnez mon crime à mes douleurs.

Trop foible contre vous, je m'arme de fureur ;  
 Je veux tenir suspects vos pleurs, votre cœur même ;

Enfin tout ce qui fait qu'un malheureux vous aime.

Mon esprit contre vous tâche de s'irriter ;  
 Mais de cet art cruel je ne puis profiter.

Vous voyez le peril où vous mettez ma gloire ;  
 Madame, par pitié cédez-moi la victoire :

Vos charmes sont trop forts, mon cœur est trop soumis,

N'exigez rien de moi que ce qui m'est permis.

AQUILIE.

Je ne sçai point user d'un pouvoir tyrannique,  
 A votre seul bonheur une Amante s'applique :

## TRAGÉDIE. 477

Seigneur , de votre amour je n'exige plus rien,  
Et je prétends ainsi vous marquer tout le mien.  
Suivez vos sentimens , je vais dire à mon Pere  
Qu'au retour des Tarquins vous trouvant trop  
contraire ,

Je n'ai pû hazarder avec vous son secret ,  
Et pour Tiberinus je prévois à regret....

TITUS.

Ah ! pour l'unique prix de l'amour le plus tendre ,

D'être à Tiberinus tâchez à vous défendre ;  
Épargnez-moi , Madame , un si cruel ennui ;  
Je ne puis être à vous , ni vous souffrir à lui.

AQUILIE.

Vous pouvez de ce soin vous fier à ma haine ;  
Mais sous ce triste joug si mon devoir m'en-  
traîne ,

J'espère que les Dieux, que touchera mon sort,  
Bientôt à mes douleurs accorderont la mort.

---

## SCENE II.

TITUS *seul.*

**H**E bien ! puis-je douter encor de sa tendresse ?

Elle qui de mon sort devoit être maîtresse ,  
Avec quelle douceur m'a-t'elle pardonné.

478 BRUTUS,

L'outrage que lui fait un refus obstiné ,  
 Quand Rome à ses appas me paroit préférable,  
 Elle n'éclate point contre un Amant coupable.  
 Enfin elle veut bien renoncer à ses droits ;  
 Et son cœur pour m'aimer semble prendre mes  
 loix.

Que vous m'êtes cruels, Pere , Rome , Patrie !  
 Quels appas, quel amour mon cœur vous sacrifie !  
 Helas ! & par quels biens , par quels honneurs  
 offerts

Pourrez-vous me payer le bonheur que je perds ?  
 Et que sçai-je après tout si la raison demande  
 Que de servir Tarquin un Romain se défende ?  
 Rome est abandonnée à son peuple inconstant.  
 Que de perils pour elle en cet état flottant !  
 Quels maux ! à moins qu'un Roi ne reprenne sa  
 place.

Le superbe Tarquin instruit par sa disgrâce ,  
 Reviendrait en ces lieux plus humain , & plus  
 doux.

Mais si nous attendons l'éclat de son courroux,  
 Quel orage va fondre ! & par quelle puissance  
 Pourrons-nous soutenir l'effort de sa ven-  
 geance ?

Ah ! tant de Citoyens ses partisans secrets ,  
 De cet Etat sans doute ont vû les intérêts :  
 Sans doute ils ont voulu prévenir la tempête.  
 Et moi quel vain devoir, quel scrupule m'ar-  
 rête ?

J'aime ; & j'ai mon bonheur, si je veux, dans  
mes mains ;

Et je suis incertain du vrai bien des Romains.  
Dans le doute où je suis, décide, Amour, dé-  
cide :

Mais qu'il est dangereux de te prendre pour  
guide !

Non, non, défions-nous de ton pouvoir sur moi,  
Et ne hazardons pas un crime sur ta foi.

## SCÈNE III.

TITUS, TIBERINUS.

TITUS.

**J**E vois par le chagrin qui dans vos yeux se  
montre ,

Que vous êtes ici blessé de ma rencontre.  
Vous cherchiez Aquilie , à ce que je puis voir.

TIBERINUS.

Je ne me défends point d'un si juste devoir.  
Je puis à son hymen destiné par mon Pere ,  
Et lui rendre des soins , & tacher de lui plaire.  
Mais vous à qui Brutus destine d'autres nœuds,  
De quel droit refuser de souscrire à ses vœux ?

480 BRUTUS,

TITUS.

Il faut en convenir ; je n'ai rien à répondre.

Je sçai que vos vertus ont de quoi me confondre ,

Qu'à ces vertus Brutus ne peut être trompé ,  
Que de ses seuls desirs vous êtes occupé.

TIBERINUS.

Je les suivrai du moins sur l'hymen d'Aquilie.

TITUS.

Est-ce dans peu de tems que ce doux nœud  
vous lie ?

Croyez-vous que vos soins vous doivent réussir ?

TIBERINUS.

Vous en doutez ? ce jour peut vous en éclaircir.

Seigneur, vous en aurez le premier la nouvelle ;  
Mais je cours promptement où mon amour  
m'appelle.

---

## SCENE IV.

TITUS *seul.*

**D**E's ce jour ! il le peut , rien ne l'arrête  
plus.

Brutus veut cet hymen. J'offense Aquilius.

Des discours menaçans d'un Rival redoutable,  
Attendrai-je

TRAGÉDIE. 481

Attendrai-je en repos l'effet irréparable ?

Quoi ! je pourrai souffrir qu'il me vienne enlever

Ce qu'aux dépens de tous je devrois conserver !

Et mon timide cœur qu'un vain scrupule étouffe,

Lui cedera les droits qu'un tendre amour me donne !

---

SCENE V.

AQUILIUS, TITUS.

AQUILIUS.

**J**E viens de voir ma Fille; elle m'a déguisé;  
Seigneur, qu'elle vous eût encor rien proposé ;

Mais ses pleurs qui couloient, son trouble, sa  
contrainte,

Ses soupirs étouffés m'ont découvert sa feinte.  
Elle vous a parlé.

TITUS.

Seigneur, je ne sçai rien.

Et ce discours obscur....

AQUILIUS.

Vous m'entendez trop bien,

*Tome V.*

SS

Il n'est pas tems ici de faire un vain mystere.  
 Aquilie est en vain obstinée à se taire,  
 Tout m'a rendu certain qu'elle vous a parlé.  
 Vous sçavez mon secret, je n'en suis point  
 troublé,

Puisque toujours poussé par un aveugle zele,  
 Vous suivez les fureurs d'une Ville rebelle,  
 Tiberinus, Seigneur, avant la fin du jour,  
 Recevra de ma main l'objet de son amour.

TITUS.

Avant la fin du jour ! Ah ! que viens-je d'en-  
 tendre ?

AQUILIUS.

Il l'aime, ce parti me reste seul à prendre,  
 Puisque je perd l'elvoir de vous faire changer.

TITUS.

Vous me desesperez, craignez-en le danger.  
 Un Amant qui perd tout ne doit plus rien con-  
 noître.

AQUILIUS.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le ma-  
 tre,  
 Je le sçai ; mais, Seigneur, si vous nous décou-  
 vrez,  
 Je sçai ce que doit faire un Chef de Conjurez.  
 Un homme tel que moi n'attend pas les suplices ;  
 Vous aimez Aquilie, elle est de mes complices,  
 Ce fer en même tems terminant notre sort.

# TRAGÉDIE.

483

Scàura nous épargner une honteuse mort.

TITUS.

Quel pròjet plein d'horreur ! quel demon vous  
l'inspire ?

Vous pourriez. . . .

AQUILIUS.

Il suffit , Seigneur , je me retire ,

Je vais donner parole.

TITUS.

Ah ! dans cet embarras

Je ne puis rien résoudre, & ne vous quitte pas.

*Fin du troisieme Acte.*







# ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

VALERIE, PLAUTINE.

VALERIE.



I E N S prendre part , Plautine , à  
l'excès de ma joye,  
Il faut que mon transport à tes  
yeux se déploye.

Ce n'est pas vainement que chez Aquilius  
Nous avons fait tantôt entrer Vindicius.  
Aquilius chez lui rassembloit des perfides ,  
Qui prétoient aux Tarquins leurs armes parricides ;  
Plautine , ils conspiroient , & leurs soins criminels  
Remettoient Rome en proye à des Maîtres  
cruels.

## TRAGÉDIE. 485

Par bonheur mon Esclave a découvert leur trame ,

Lorsqu'il ne s'appliquoit à servir que ma flamme.

PLAUTINE.

Madame , qui l'eût crû , que Rome dans son sein  
Pût cacher les auteurs de cet affreux dessein ?

Et qui sont ces Romains ardents à la détruire ?

VALERIE.

Je n'ai pas pris encor le soin de m'en instruire.

J'ai tremblé pour Titus , & mon cœur éclairci ,

Pour le reste , Plantine , est sans aucun souci.

Parmi les Conjurés on n'a point vû paroître

Le Heros que mon cœur a reconnu pour Maître ;

Ses vertus l'ont sauvé dans un pas si glissant ,

Et malgré son amour Titus est innocent.

Contente j'ai conduit mon Esclave à mon Frere

Et seul jè l'ai laissé reveler ce mystere.

Plantine , conçois-tu quelles sont les douceurs ,

De voir une Rivale abandonnée aux pleurs ?

Mon amour est vengé. Je ne crains plus rien  
d'elle.

Son nom sera couvert d'une tache éternelle.

Désormais tout sépare Aquilie & Titus ,

La Fille d'un coupable , & le Fils de Brutus.

De son indigne choix il rougira lui-même.

Pour en laver la honte il faut enfin qu'il m'aime.

**486 BRUTUS,**

Peut-être a-t-elle part à ce complot affreux ;  
Digne sang des Tarquins elle agissoit pour eux ;  
La Fille a secondé le Pere dans son crime :  
Et l'un & l'autre doit nous servir de victime.

**PLAUTINE.**

Vous avez de haïr un sujet assez grand ;  
Mais , je vous l'avouërai , ce transport me sur-  
prend :

Je vois que vos souhaits attendent à leur vie.  
Vous étiez autrefois moins cruelle ennemie ,  
Et par les malheureux facile à desarmer ,  
Jamais en haïssant vous n'étiez loin d'aimer.  
Mais , Madame , aujourd'hui. . . .

**V A L E R I E.**

Quand l'amour fait la haine ,  
Plautine , elle est affreuse , implacable , inhu-  
maine.

On m'enlevoit un cœur qui faisoit mes desirs :  
On va me le payer par mille déplaisirs.  
Mais est-il trop de maux pour une telle offense ?  
Jouïssons pleinement d'une juste vengeance.  
Quoique souffre Aquilie , & dût-elle en mou-  
rir ,

Helas ! j'ai plus souffert qu'elle ne peut souffrir :  
Et la joye où je suis en perdant ma Rivale ,  
Aux maux qu'elle m'a fait n'est pas encore  
égale.

## SCENE II.

BRUTUS, VALÉRIE.

BRUTUS.

**J**'Attens Valerius qui doit ici venir.  
D'un secret important il veut m'entretenir.

VALÉRIE.

Je pourrois commencer, Seigneur, à vous l'apprendre ,

Pour rétablir Tarquin on veut tout-entreprendre.

On conspire.

BRUTUS.

On conspire ! ô Rome , ô droits sacrés !  
Madame , sçavez-vous le nom des Conjurés ?

VALÉRIE.

Aquilus conduit cette trame funeste.

BRUTUS.

Aquilus , ô Ciel !

VALÉRIE.

J'ignore tout le reste.

BRUTUS.

Qui l'a pû découvrir ?

Un esclave , Seigneur ,  
 Qui fait jusques sur moi réjaillir cet honneur.  
 Il est de ma maison.

BRUTUS.

Grands Dieux ! qui les inspire ?  
 Dans ce honteux parti quel charme les attire ?  
 De lâches Citoyens entre eux ont concerté  
 De livrer au Tiran leurs murs , leur liberté !  
 Ah ! j'atteste des Dieux la majesté suprême ,  
 Et s'il le faut encor , j'en jure Rome même ,  
 Je vais en leur personne achever de punir  
 Le crime des Tarquins qu'ils veulent soutenir.

## SCENE . III.

BRUTUS , VALERIUS ,  
 VALERIE.

BRUTUS.

**A**H ! Seigneur , quel forfait j'apprens par  
 Valerie !

Des traîtres préparoient des fers à leur Patrie.

VALERIUS.

Je tremble du peril , Seigneur , qu'elle a couru :

## TRAGÉDIE. 489

Le soin des Dieux pour nous n'a jamais tant paru.

L'indigne Ambassadeur sous un nom respectable,

Etoit venu conclure un Traité détestable.

Un esclave conduit par nos heureux destins,

Découvre le complot qu'on fait pour les Tarquins.

Il m'est venu soudain reveler l'entreprise.

J'ai vu Rome trahie. Alors pleins de surprise,

Plein d'horreur, j'ai couru, j'ai volé dans ces lieux,

Où tant de criminels se cachent à nos yeux.

Il sont pris; mais leur Chef par une prompte fuite

Déjà loin de ces murs échape à ma poursuite. ●

BRUTUS.

Il conspire., grands Dieux ! qui l'auroit pu prévoir ?

Le perfide chargé d'un attentat si noir,

De quel front, juste Ciel ! sur quelle confiance

Auroit-il de Brutus accepté l'alliance ?

A quels chagrins mon Fils se feroit vû livré,

Quand son beaupere enfin se feroit déclaré :

Quel deshonneur pour lui ! quelle douleur extrême !

VALERIUS.

Ne répondez ici, Seigneur, que de vous-même.

Il n'est pas tems ici de faire un vain mystere.  
 Aquilie est en vain obstinée à se taire,  
 Tout m'a rendu certain qu'elle vous a parlé.  
 Vous sçavez mon secret, je n'en suis point  
 troublé,

Puisque toujours poussé par un aveugle zele,  
 Vous suivez les fureurs d'une Ville rebelle,  
 Tiberinus, Seigneur, avant la fin du jour,  
 Recevra de ma main l'objet de son amour.

TITUS.

Avant la fin du jour ! Ah ! que viens-je d'en-  
 tendre ?

AQUILIUS.

Il l'aime, ce parti me reste seul à prendre,  
 Puisque je perd l'espoir de vous faire changer.

TITUS.

Vous me desesperez, craignez-en le danger.  
 Un Amant qui perd tout ne doit plus rien con-  
 noître.

AQUILIUS.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le ma-  
 tre,

Je le sçai ; mais, Seigneur, si vous nous décou-  
 vrez,

Je sçai ce que doit faire un Chef de Conjurez.  
 Un homme tel que moi n'attend pas les supplices  
 Vous aimez Aquilie, elle est de mes complices,  
 Ce fer en même tems terminant notre sort.

# TRAGÉDIE.

483

Sçaura nous épargner une honteuse mort.

TITUS.

Quel projet plein d'horreur ! quel démon vous  
l'inspire ?

Vous pourriez. . . .

AQUILIUS.

Il suffit , Seigneur , je me retire ,

Je vais donner parole.

TITUS.

Ah ! dans cet embarras

Je ne puis rien résoudre, & ne vous quitte pas.

*Fin du troisième Acte.*





Il l'aimoit, cependant elle n'a pu penser  
 Qu'aux loix de son devoir il osât renoncer.  
 On n'a point attaqué sa vertu trop connue,  
 Et son nom ne s'est pas offert à votre vûe.

## SCENE V.

BRUTUS, VALERIE,  
 TIBERINUS *avec des Gardes.*

TIBERINUS.

**V**ous me voyez, Seigneur, désespéré ;  
 confus ,

Je dois me souvenir que vous êtes Brutus ,  
 Que l'austere vertu qui vous rend redoutable ;  
 Va jusqu'au fond du cœur confondre le coupable.

Mais , Seigneur , me voyant amener devant  
 vous ,

Et comme un criminel embrassant vos genoux,  
 Je ne puis me deffendre en un sort si contraire,  
 De penser que Brutus peut être encor mon Pere.

BRUTUS.

Pour me voir votre Pere , êtes-vous donc mon  
 Fils ?

## TRAGÉDIE. 493

Mes exemples par vous ont-ils été suivis ?

Quand j'ai chassé Tarquin vous prenez sa défense ;

A quel titre osez-vous implorer ma clémence ?

Vous devez me connoître & vous examiner :

Brutus fut toujours juste , & sçait peu pardonner.

Quoi donc ? vous voulez voir Tarquin dans nos murailles,

Célébrer son retour par mille funérailles ;

Rendez-moi compte , ingrat de toutes vos fureurs ;

Quel charme trouviez-vous à causer nos malheurs ?

Qui vous fait tant haïr la liberté publique ?

Deviez-vous partager le pouvoir tyrannique ?

Quand vous nous rameniez ces Maîtres orgueilleux.

Deviez-vous de nos jours disposer avec eux ?

T I B E R I N U S,

Non , Seigneur , votre vie étoit en assurance ,

Des Tarquins à ce prix j'embrassoïis la défense.

V A L E R I E.

Souffrez que je vous dise en faveur de ce Fils

Que par son amour seul son crime fût commis ;

Aquilie a tout fait.

B R U T U S.

La pitié vous abuse.

494      **B R U T U S ,**

L'amour à des forfaits ne peut servir d'excuse.

**T I B E R I N U S .**

Ce n'est qu'à votre amour que j'en veux appeler ,

La nature pour moi ne peut-elle parler ?

**B R U T U S .**

Je n'écouterai pas sa voix trop indulgente ,

Et Rome dans mon cœur fera la plus puissante.

**T I B E R I N U S .**

Est-il quelque devoir qui puisse rendre vains

Les droits de la nature , & si forts & si saints ?

Seriez-vous sans vertus à moins d'un parricide ?

Entre les loix & moi que votre sang décide.

**B R U T U S .**

Prétens-tu me toucher quand je te vois fremir ?

Encor si de ta faute on t'entendoit gémir !

Lâche , tu crains la mort , & ne crains pas le  
crime !

Tu ne pousseras point un soupir légitime.

Le moindre repentir ne t'est point échapé ,

Et du seul châtiment ton cœur est occupé.

C'est en vain que pour toi parleroit la nature ;

Tu sçaurois dans mon ame étouffer ce mur-  
mure.

Je ne te connois plus , ôte-toi de ces lieux ,

Par ta vile frayeur n'offense plus mes yeux.

● Autant que ton forfait ta lâcheté me blesse.

Attens , mon ordre.

TRAGÉDIE. 495  
TIBERINUS.

Dieux !

BRUTUS.

Sors, cache ta foiblesse.

---

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, VALERIE.

BRUTUS.

**M**ais j'apperçois Titus. Mon Fils, approchez-vous.,

Contre un perfide Frere animez mon courroux.  
Votre gloire à tous deux par son crime est ternie :

Est-il qu'un même sang vous ait donné la vie,  
Et d'un Fils qui se prépare un glorieux destin,  
L'ait pour frere qu'un traître, un ami de Tarquin ?

Et pour vous mon amour fut toujours légitime :

Mais pourquoi ce silence ? ignorez-vous son crime ?

TITUS. •

Non, Seigneur. Mais hélas ! Ciel ! je ne puis parler.

Que j'aime ce chagrin ! qu'il doit me consoler !  
 Ta mortelle douleur fait revivre ton Pere.  
 C'est à toi d'effacer la honte de ton Frere ,  
 De réparer l'affront que je vais recevoir.  
 Embrasse-moi , mon Fils ; toi mon unique espoir ,

Toi seul auras ce nom, & la force en redouble.  
 Mais encore une fois, parle. Quel est ce trouble ?  
 Réponds , mon Fils , réponds à mes empresse-  
 mens.

TITUS.

Trop indigne, Seigneur, de vos embrassemens,  
 Même indigne du jour dont la clarté m'offense,  
 Depuis que j'ai perdu la gloire & l'innocence,  
 Je dois ....

BRUTUS.

Ah Ciel ! je tremble. Expliquez ce secret.

TITUS.

Je viens pour vous l'apprendre , & l'aurois déjà fait ,

Si par votre amitié , que j'ai peu meritée ,  
 Et qu'encore un moment j'ai cependant goûtée ,

Vous n'aviez suspendu l'aveu d'un crime affreux.

J'ai craint de vous porter un coup trop douloureux ;

J'ai

J'ai plus senti ma honte éprouvant vos caresses,  
Mon cœur à vos vertus comparoit ses faiblesses.  
Je n'ai pu me résoudre à vous dire, Seigneur,  
Votre Fils est un traître : il va vous faire hor-  
reur ;

Du plus noir des forfaits il se trouve coupable,  
Tarquin. . . .

BRUTUS.

N'acheve pas. Dans l'horreur qui m'accable,  
Laisse encore douter à mon esprit confus ,  
S'il me demeure un Fils , ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non , vous n'en avez point , il n'est pas temps  
de feindre.

Seigneur , apprenez tout pour n'avoir plus à  
craindre.

VALERIE.

Qu'apprens-je ? juste Dieu ! quel revers imprévu ?

BRUTUS.

Implacable destin , à quoi me réduis-tu ?  
De toute ma maison quelles fureurs s'emparent ?  
Mes deux Fils révoltés contre moi se déclarent.  
Je suis dans ma famille environné d'ingrats ,  
Qui contre leur Patrie osent prêter leurs bras ,  
Qui rappellent le joug de nos indignes Maîtres,  
Et le sang de Brutus ne forme que des traîtres.  
Et toi, pour qui ton Pere étoit préoccupé,  
Toi, de qui les dehors m'ont si longtemps trompé,

498      **BRUTUS ;**

Toi, dont je sens le plus la perfidie extrême ;  
 Je te dois plus haïr que Tiberinus même ;  
 Tu dois être puni d'une plus grande erreur ,  
 Où tes fausses vertus avoient jetté mon cœur.

**TITUS.**

N'attendez pas de moi que j'ose vous répondre :  
 Dans l'état où je suis j'aime à me voir confondre.

Vos reproches , Seigneur , n'égaleront jamais ,  
 Et ceux que je merite , & ceux que je me fais.  
 La porte Quirinale à mes soins confiée ,  
 L'heureuse liberté sur vous seul appuyée ,  
 Seigneur , je livrois tout par un honteux traité :  
 Mais un vif repentir l'a bientôt détesté.  
 J'ai pû sauver mes jours d'une juste poursuite.  
 Les temoins de mon crime ont tous deux pris là :  
 fuite :

Le crime est ignoré. Le seul Aquilius  
 Peut m'en convaincre, & fuit avec Octavius,  
 Avec eux ma retraite auroit été facile ;  
 Mais au Camp de Tarquin ils m'offroient un  
 azile ;

Et moi saisi d'horreur je reviens à vos yeux :  
 Soulever contre moi les hommes & les Dieux.  
 Mon erreur se dissipe & me paroît affreuse.  
 Je viens vous demander la mort la plus honteuse.  
 Je sçai que de mourir j'avois la liberté ,  
 Mais je suis équitable , & j'ai plus mérité.

## TRAGÉDIE. 499

Pour donner à ma mort encor plus de justice,  
Il y faut ajouter la honte du supplice,  
Il faut servir d'exemple à qui peut m'imiter.  
Je dois ma tête à Rome, & je viens l'apporter.

BRUTUS.

A tous mes sentimens je ne puis plus suffire.  
Je te vois criminel : cependant je t'admire.  
Ton crime fit ma haine, & je la sens mourir.  
Tu redeviens mon Fils lorsque tu veux perir.

TITUS.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de remplir mon  
attente,  
Prononcez un Arrêt dont Rome soit contente.  
Délivrez-la de moi : terminez le destin  
D'un Romain qui prêtoit son secours à Tarquin.  
Je remets à vos pieds cette fatale épée,  
Par qui vous auriez vu votre attente trompée.

BRUTUS.

Je la prend; car en vain mon cœur est adouci.  
Titus est criminel, & n'est plus libre ici.

VALERIE.

Seigneur, dans un revers si rude & si funeste;  
Abandonnerez-vous le seul bien qui vous reste?  
Le Sénat vous doit tout; de cet auguste corps  
Brutus peut à son gré remuer tous les ressorts.  
Il peut sauver son Fils en demandant la grace.  
Seigneur, son crime est grand, mais la vertu  
L'efface.,

Tit ij,



L'aveu qu'il fait ici , lorsqu'il a succombé ,  
Le rend plus glorieux que s'il n'eût pas tombé.

T I T U S .

Quelle indigne pitié peut vous avoir saisie ?  
La bonté de Brutus ne peut rien pour ma vie.  
Je sçais ce qui m'est dû , Madame ; & c'est en  
vain

Qu'on ose demander la grace d'un Romain.

B R U T U S .

Titus , je te retrouve , & crois que sans foi-  
blesse

Je puis laisser pour toi renaître ma tendresse.  
Mon Fils , car ton remords étouffant mon  
courroux ,

A la pitié d'un Pere arrache un nom si doux ;  
Tu fléchis de Brutus le courage inflexible ;  
Tu frapes de mon cœur l'endroit le plus sen-  
sible ;

Lorsque tu te repens je ne puis te blâmer ,  
Je ne puis que te plaindre , & peut-être t'aimer.  
Mais avec ces vertus , avec ce grand courage ,  
Comment de ton devoir as tu perdu l'image ?  
Infortuné Titus , quel funeste moment  
A produit dans ton cœur un si grand change-  
ment ?

T I T U S .

Ma raison un instant , Seigneur , s'est égarée ,  
Peut-être un peu plus tard je l'aurois recon-  
véc.

Oui , Titus engagé sans être résolu ,  
 N'auroit point achevé ce qu'il avoit conclu.  
 Mais je suis criminel , je reviens , je m'accuse ;  
 Et qui cherche à mourir ne cherche pas à se-  
 cuse.

Je ne vous dirai point par quels moyens secrets ;  
 On m'a fait de Tarquin prendre les intérêts ;  
 Il suffit que la trame ait été découverte ,  
 Et qu'à Vindicius je pardonne ma perte.  
 Je fais plus , je demande une grace en mourant.  
 Vous voyez quel service un Esclave vous rend ;  
 C'est par ses soins heureux que Rome est dé-  
 gagée

Des funestes perils où vos Fils l'ont plongée.  
 Faites qu'on l'affranchisse , & que Rome à  
 vos yeux

Se fasse un Citoyen qui la servira mieux.

VALERIE.

Seigneur , soyez touchez d'une vertu si pure ,  
 Elle doit vous aider à suivre la nature.  
 Vos deux Fils vont perir , employez-vous pour  
 eux ;

Titus mérite seul qu'on parle pour tous deux.  
 Ne croyez pas blesser votre vertu severe .  
 On peut être Consul sans cesser d'être Pere ;  
 On peut être Romain , & protéger Titus .

BRUTUS.

Oui , je me sens séduit , mon Fils , par tes ver-  
 tus.

502 BRUTUS ,

Marigueur contretoi n'a rien qui la soutienne.

Ta noble fermeté sçait ébranler la mienne.

Je pars, & je vais voir de quels yeux le Sénat

Pretenant ton remords , verra ton attentat.

Je ne puis cependant me promettre ta grace.

TITUS.

Ah! je vois mon forfait que ce mot me retrace:

Lorsque la mort m'est dûë, eussiez-vous quel-  
qu'espoir,

Je vous l'ai dit , Seigneur , je ferai mon devoir.

BRUTUS à ses Gardes.

Vous, demeurez.

---

## SCENE VII.

TITUS, VALERIE.

TITUS.

**L**Aissez un criminel , Madame,  
Qui va perdre le jour par une mort infâme.

VALERIE.

Et j'en suis cause.

TITUS.

Vous ?

# TRAGÉDIE.

503

## VALÉRIE.

Je ne puis plus cacher

Un secret que mes maux ont droit de mar-  
cher.

Apprenez qui vous perd, Seigneur, c'est Va-  
lerie ,

Sa folle passion , sa lâche jalousie.

Scachez que je vous aime ; aussi-bien la pu-  
deur

N'est plus intéressé à chasser mon malheur.

Mon amour désormais n'a plus rien qui le flatte.

Et c'est pour vous venger que je veux qu'il  
éclate.

Vous m'étiez destiné, mais une autre eut pour  
vous

Le charme trop fatal dont mon cœur fut ja-  
loux ;

De tout votre secret je me voulus instruire.

Je croyois que vos soins me tendoient qu'à me-  
nuire.

Je vous fais épier. , Vindicius me sert ,

Va chez Aquilius , & tout est découvert.

Jugez du desespoir où mon ame est plongée ,

Je ne sens plus l'aigreur d'une Amante outragée ,

Des chagrins plus cruels viennent me déchirer ,

Par moi ce que j'adore est tout prêt d'expirer .

Je prépare le fer qui doit trancher sa vie ,

J'excite les Bourreaux , détestable furie ,

J'allume le bucher qui le doit consumer;  
 Malheureuse, voilà comme tu sçais aimer.  
 Déteste-moi, déteste une ame furieuse.  
 Venge toi du forfait d'une Amante odieuse.  
 Et me donnant la mort que j'ai sçû mériter,  
 Préviens le coup fatal que je t'allois porter.

TITUS.

Ne vous repentez point, par vous Rome est  
 sauvée.

VALERIE.

Hé j'en aurois perdu pour l'avoir conservée ?  
 Mais non, tant de vertus vont gagner le Sénat,  
 Ta mort, & nont ta grace, est contraire à l'Etat.  
 Je vais à te servir encourager mon Frere.  
 Puissè, puissè ma flamme une fois salutaire,  
 Servir ce que j'adore au gré de mes souhaits,  
 Où je me punirai des maux qu'elle t'a faits.

*Elle sort.*

TITUS *seul.*

Madame . . . . Elle me fuit. Mais que pense  
 Aquilie ?

Du moins je n'aurai point à craindre pour sa  
 vie,

Avec Aquilius elle a fuit de ces lieux.

Ne me trompai-je pas ? Je la vois, justes Dieux !



SCENE

## SCÈNE VIII.

TITUS, AQUILIE.

TITUS.

**E**N quel lieu venez-vous ? Fuyez , fuyez ,  
Madame.

Venez-vous augmenter le trouble de mon ame ?  
Hélas ! ai-je besoin dans l'état où je suis ,  
De voir par vos perils redoubler mes ennuis ?

AQUILIE.

Que je fuie ! & Titus croit m'en donner l'en-  
vie ?

Et c'est quand je conçois qu'il veut perdre la  
vie ?

J'ai vû votre douleur dans vos yeux éclater ,  
J'ai vû dans quels perils vous pouviez vous  
jetter..

Je me suis éloignée un moment de mon Pere ;  
Son trouble l'a permis , je viens me satisfaire.  
Titus, connoissez-moi, je vais chercher Brutus,  
L'instruire des combats que vous avez rendus,  
Etaler d'un Amant la longue résistance ,  
Assurer que mes pleurs vous ont fait violence,

*Tome V.*

V v

Qu'il fallut mon amour , mes plaintes , mon  
courroux ,

Pour forcer le devoir d'un Heros tel que vous,

TITUS.

D'un soin si généreux cessez de rien prétendre.

Qu'allez-vous faire ? ô Ciel !

AQUILIE.

Mourir pour vous deffendre :

Je vais livrer un sang aux Romains odieux ,

Qui peut les appaiser & satisfaire aux Dieux ,

TITUS.

Ciel ! peut-on n'épargner ni le sexe ni l'âge ?

AQUILIE.

Non , non , être Romaine est mon seul avan-  
tage.

A ce nom glorieux si j'ai mal satisfait ,

Il me rend digne au moins d'expier mon for-  
fait.

Adieu.

TITUS.

Ciel ! demeurez, Madame. Il faut la suivre,  
Arrêter son dessein , & la forcer de vivre.

*Fin du quatrième Acte,*



## ACTE V.

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÉRIE, PLAUTINE,

VALÉRIE.



U EL trouble ! quelle horreur ? &  
quels affreux tourmens !

Pour un cœur plein d'amour , re-  
doutables momens !

Helas , Plautine , hélas ! que faut-il que j'ef-  
pere ?

Le Sénat assemblé , maintenant délibere ;  
C'est lui qui de Titus règle aujourd'hui le sort,  
Et c'est lui dont j'attends ou la vie ou la mort.  
Dans cette incertitude , hélas ! je vis à peine ;  
Mais quelle illusion peut me rendre incertaine ?  
Puis-je donc du Sénat ignorer la rigueur ,

V v ij



Et dois-je un seul moment douter de mon  
malheur ?

PLAUTINE.

Pourquoi sentir les maux ayant leur certitude ?  
L'Arrêt que vous craignez pourroit être moins  
rude.

VALERIE.

Je n'ai plus qu'un moment, hélas ! pour en douter,

Marcellus du Sénat va me le rapporter.

Mais de Titus les Dieux ont résolu la perte ;  
Puisqu'ils souffroient sa faute , & qu'ils l'ont  
découverte ;

Le traître Aquilius , en fûant arrêté ,

A fait voir de Titus le funeste traité.

Titus par ce témoin devient plus punissable,  
Quand lui seul s'accusoit, il étoit moins coupable :

Rien ne peut maintenant lui prêter du secours,

J'ai causé le peril qui menace ses jours ;

Et le Ciel irrité me doit pour mon supplice

La mortelle douleur de voir qu'il y perisse,



## SCENE II.

VALERIE, PLAUTINE,  
MARCELLUS.

MARCELLUS.

**M** Adame , le Sénat vient de se séparer.

VALERIE.

Hé bien , dis-moi ? je tremble.

MARCELLUS.

Il faut tout espérer.

Aux deux Fils de Brutus le Sénat favorable ,  
Les a seul excepté d'une troupe coupable ;  
Il met leur Pere seul en droit de les juger ,  
Ainsi par ce détour il veut les protéger.  
Leur Pere à leur trépas ne pourra se résoudre ;  
Et s'en remettre à lui , n'est-ce pas les absou-  
dre ?

VALERIE.

Que de vives frayeurs ton récit fait-cesser !  
Marcellus , quel bonheur tu me viens annon-  
cer !

Mais Brutus vient.

---

---

**SCENE III.**

**BRUTUS, VALERIE,  
PLAUTINE.**

**VALERIE.**

**S**aigneur, on passe votre attente.  
La rigueur du Sénat devant Brutus tremblante,  
N'ose lui donner lieu de répandre des pleurs ;  
Et les severes loix respectent ses douleurs.

**BRUTUS**

Oui , du sort de mes Fils le Sénat me rend  
maître ,  
Si cet honneur est grand , je dois le reconnoître.

**VALERIE.**

Je vous laisse y penser. Vous êtes en état  
De payer dignement les bontés du Sénat.  
Cependant s'il fait voir une juste indulgence ,  
Titus , qu'il se conserve , en est la récompense.



## SCENE IV.

BRUTUS, *Gardes.*

BRUTUS.

**O** Pere infortuné, sens-tu ce coup affreux ?  
Entens-tu du Sénat le détour dangereux ?  
Il connoît pour tes Fils combien tu t'intéresses,  
Il veut te reprocher tes indignes foiblesses :  
Leur grace qu'il t'a vû prêt à lui demander ,  
Toi-même de leur sort il te fait décider ,  
Il veut que tu sois Juge , & par ce caractère  
Il prétend te guérir des foiblesses de pere.  
Reprends donc d'un Consul toute la dignité ;  
De la mort de tes Fils vois la nécessité.  
**A** ce funeste Arrêt si tu ne peux survivre ,  
Ton austere devoir n'en est pas moins à suivre.  
Donne d'un noble effort l'exemple glorieux ,  
Satisfais le Sénat , Rome , & meurs à leurs  
yeux.

Ah ! si de la justice on ne me vois capable  
Que quand hors d'intérêt je puis être équitable,  
Si je ne puis des loix me voyant le soutien ,  
Verser le mauvais sang , quand ce sang est le  
mien ,

Si je détruis ces loix que j'ai faites moi-même,  
Au superbe Tarquin rendons le Diadème.

Hé de quel front m'afféoir pour juger des Romains,

Lorsque deux criminels sont sauvés par mes mains ?

De quel front dérober à de justes supplices  
Les deux Fils du Consul d'entre tous les complices ?

Ils sont tous condamnés , je le sçai , je l'ai vu.  
Faut-il un tel secours à ma foible vertu ?

Ah ! Titus, ton remords satisfaisoit ton Pere,  
Rome, ni le Sénat n'ont pù s'en satisfaire.

Ils ont trop fait sentir à l'amour paternel ,  
Qu'un criminel d'Etat est toujours criminel.  
Et ne puis-je prévoir la suite dangereuse  
Qu'auroit pour les forfaits ma clemence honteuse ?

Si je sauve mes Fils , cent traittes chaque jour  
Vont naître autorisés par mon timide amour.

Prononçons , il le faut , en vain je délibere ;

Où la loi doit parler c'est au sang à se taire.

Quels troubles sent mon cœur ! Frappons le  
coup fatal ,

Evitons mille maux en hâtant un grand mal.

Hola , Gardes , à moi. Surmontons ma tendresse ;

Je me fais des efforts avec trop de foiblesse.

Seigneur. . . .

BRUTUS.

Que vais-je dire ? Ah ! mon trouble renaît.

Ma bouche se refuse à ce funeste Arrêt :

Prononçons cependant. Hélas ! plus je retarde ,

Et plus dans ce combat ma gloire se hazarde.

Allez dire à mes Fils. Ciel ! quelle est ma fureur !

Non , non , dispensons-nous d'un devoir plein d'horreur ,

Il ne m'est point honteux de manquer de courage ,

Quand il faut pour punir aller jusqu'à la rage.

Tu te flattes, Brutus ; parle, il faut prononcer.

De punir un forfait , qui peut te dispenser !

C'en est fait, vainement mon cœur s'en épouvante.



## SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS.

BRUTUS.

**A** H! Seigneur, soutenez ma vertu chancelante,

Je sacrifie aux loix mon plus cher intérêt;  
Je condamne mes Fils : j'en prononce l'Arrêt.  
Instruisez le Sénat de ce qu'un Pere ordonne,  
Instruisez-en un Fils que le trepas étonne :  
Tiberinus n'a point assez de fermeté  
Pour entendre un Arrêt par son Pere dicté;  
De grace, s'il se peut, adoucissez sa peine.  
Titus est plus Romain ; faites qu'on me l'amene,

Qu'il reçoive mon ordre & mes derniers adieux.

VALERIUS.

J'ai prévu de Brutus cet effort glorieux ;  
L'attente du Sénat par vous n'est point trompée,  
Du sort de vos deux Fils Rome entiere occupée,

A ne vous rien cacher, murmuroit hautement  
Qu'on se remit sur vous d'un pareil jugement ;

## TRAGÉDIE. 515

Je venois vous le dire ; & sûr de votre zele ,  
De la hante vertu qui vous est naturelle. . . .

BRUTUS.

Seigneur, n'achevez pas. Dans l'état où je suis,  
Ces éloges cruels augmentent mes ennuis ;  
Un soin trop violent m'agite & me dévore ,  
Et même je pourrois me repentir encore ,  
Pour remplir votre attente , & mon devoir  
affreux ,

Il faut un cœur barbare , autant que généreux.  
Allez. J'ai prononcé. Dans un moment peut-  
être ,

De l'amour paternel je ne serai plus maître.

VALERIUS.

Mais, Seigneur, votre Fils pourra vous ébranler ?

BRUTUS.

Non, non, il entendra son Arrêt sans trembler.  
Voudroit-on m'empêcher de voir un Fils que  
j'aime ,

Lorsqu'il est à la mort condamné par moi-  
même ?

Faites tout préparer.





## SCENE VI.

BRUTUS *seul.*

**V**A, Ministre cruel ,  
Par mon ordre à mes Fils porter le coup mortel.  
Hé bien ! es-tu content , Sénat impitoyable ?  
Va repaitre tes yeux d'un spectacle effroyable.  
Va te souler du sang que je verse pour toi.  
Vante l'Arrêt cruel que Rome obtient de moi.  
Nomme pour honorer l'excès de ma furie ,  
Le boudreau de son sang, pere de la Patrie.  
Accable-moi d'honneurs ; & moi qui désormais  
Ne pourrois soutenir l'horreur que je me fais ,  
Je vais loin de ces murs pleins de mon infortune ,  
Je vais quitter le soin de la cause commune.  
Exerce qui voudra tes rigoureuses loix ,  
Il m'en a trop couté pour maintenir leurs droits  
Rome ; tu vois Brutus qui tremble , qui se-  
tonne :  
Pardonne la foiblesse où mon cœur s'aban-  
donne ,

TRAGÉDIE. 517

Quand malgré ma douleur & mes gémissens,  
J'affermis par mon sang tes heureux fondemens.

Mais j'aperçois Titus. Ciel ! pourrai-je lui  
dire ,

Qu'il faut que dans ce jour par mon ordre il  
expire ?

---

SCÈNE VII.

BRUTUS, TITUS.

BRUTUS.

**V**ous sentez-vous , mon Fils , toujours le  
même cœur ?

TITUS.

J'ai demandé la mort, & l'attends sans frayeur.

BRUTUS.

Reçois donc mes adieux pour prix de ta constance ,

Porte sur l'échafaut cette mâle assurance.

Ton Père infortuné tremble à te condamner :

Va , ne l'imité pas , & meurs sans t'étonner.

TITUS.

Mon trépas vous fera plus d'honneur que ma  
vie ;

Vous le devez aux Dieux , à vous , à la Patrie.

BRUTUS.

Je t'ai dû condamner , je ne m'en repens pas ;  
Mais je sens que ma mort va suivre ton trépas.

TITUS.

Seigneur , par mon forfait ma mort est légitime ,

Mais la vôtre pour moi seroit un nouveau crime.

Vos nobles sentimens sont trop tôt abattus ,  
Je ne merite point d'affoiblir vos vertus.

BRUTUS.

Cache-moi ta constance , elle augmente ma peine ;

Hai-moi , j'aurois besoin du secours de ta haine.

Je vois tout ce qu'en toi je pouvois désirer ,  
Mais tes vertus ne font que me desesperer ;  
Merite maintenant ta mort & ma colere ,  
Ne montre plus un Fils à qui n'est plus ton Pere.

A Rome en te perdant quand je marque ma foi,  
Peut-être je deviens plus criminel que toi.

TITUS.

Ne vous reprochez point un Arrêt équitable ,  
Seigneur , mon crime a dû vous rendre impitoyable.

Nous sommes dans ce jour trop justement punis.

Adoptez la Patrie au lieu de vos deux Fils.  
 Si je puis en mourant vous faire une priere ,  
 Qu'Aquilie innocente , & votre Prifonnriere ,  
 Qui fe charge d'un crime afin de me fauver ,  
 N'éprouve point le fort que je vais éprouver.  
 Dépendante d'un Pere injufte ; impitoyable ;  
 Elle a pleuré , gémi de fon deffein coupable ;  
 Et lui feul m'a furpris dans un moment d'effroi ,  
 Où j'ai craint qu'un Rival ne l'emportât fur  
 moi.

Je ferai trop heureux, Seigneur, fi quand j'ex-  
 pire ,  
 Pour laver mon forfait mon fang feul peut fuf-  
 fire.

Confolez-vous , mon Pere , & fongez que Ti-  
 tus ,  
 S'il n'eût point eu d'amour, eût eu quelques  
 vertus.

Je n'ofe demander un fouvernir plus tendre,  
 Pour un Fils criminel, ce feroit trop prétendre,

B R U T U S.

Tu peux efperer tout, hors de me confoler.  
 Adieu , mon Fils , adieu , je ne puis te parler,



---

---

## SCENE VIII.

TITUS, MARCELLUS.

TITUS.

**J**E touche, Marcellus, à mon heure dernière,  
Titus dans un instant va perdre la lumière.  
Quel nom va-t'il laisser, hélas! quel souvenir!  
Conserveront de lui les siècles à venir!

MARCELLUS.

Votre remords mérite une éternelle estime.

TITUS.

Ah! le juste avenir ne verra que mon crime.  
Va porter mes adieux à l'objet que j'aimai,  
Elle sait si mon cœur étoit bien enflammé:  
Si le nom de Titus dans Rome est exécration,  
Qu'au moins pour Aquilie il soit encore aimable.

Allons, c'est trop tarder. Mon supplice est-il  
prêt?

Faisons executer nous-même notre Arrêt.  
Rome, pardonne-moi mon funeste caprice;  
Mon juste repentir, ma mort t'en font justice.  
Si l'amour me séduit en un fatal moment,

Le

TRAGÉDIE. 521

Le Romain a bientôt desavoué l'Amant.  
J'entends du bruit , sortons.

---

SCENE IX.

VALERIE, VALERIUS.

VALERIE,

Où , je prétends le suivre ,  
Coupable de sa mort je ne puis lui survivre ;  
Je vais du même fer qui tranchera ses jours ,  
Des miens & de mes maux finir le triste cours.  
On m'arrête , grands Dieux !

*On l'arrête derrière le Théâtre.*

VALERIUS.

• Non , il n'est pas possible ,  
Ma Sœur, que vous voyez ce spectacle terrible ;  
Dans ces funestes lieux vous n'aurez point  
d'accès.  
Mon cœur de vos douleurs ne blâme pas l'ex-  
cès,  
Du plus grand des Romains j'ai vu l'ame hé-  
roïque  
S'abattre sous le poids d'un devoir tyrannique,  
De son funeste Arrêt Brutus épouventé ,

*Tom. V.*

*X x*

A laissé du Heros la noble dureté.  
 Il perd le souvenir de sa gloire passée ;  
 De l'effort qu'il a fait sa vertu s'est lassée ,  
 L'homme reprend ses droits pour sentir son  
 malheur ,

Brutus par son silence exprime sa douleur.  
 De ce Pere tremblant. . . .

• VALERIE.

Ah ! que sa triste vie . . .  
 Des plus cruels remords soit toujours pour sui-  
 vie.

Puisse-t'il par son sang que lui-même a versé ,  
 D'un parricide affreux voir le Ciel courroucé.

Puisse-t'il par ce crime inouï sur la terre ,  
 Des Dieux sur ces remparts attirer le tonnerre.  
 Que l'ombre de Titus excite des fureurs.  
 De l'horreur de sa mort qu'il naisse mille hor-  
 reurs ;

Et que de son bucher Rome longtems fumante ,  
 Soulage , s'il se peut, la douleur d'une Amante.

O Ciel ! il est donc vrai que Titus va mourir,  
 Helas ! à son secours que ne puis-je courir ?

Barbares, arrêtez: quel crime allez-vous faire ?  
 Grands Dieux, permettez-vous que le Soleil  
 l'éclaire ?

Ah ! Titus va périr de ce coup inhumain !

Je vois le bras levé qui lui perce le sein.

Que ne peut Valerie en punissant ce crime

# TRAGÉDIE 523

Prendre tout l'Univers aujourd'hui pour vic-  
time ,  
Et voir privés d'encens & sans Autels, ces  
Dieux  
Qui souffrent qu'on repande un sang si pré-  
cieux.

---

## SCENE DERNIERE.

VALERIUS. VALERIE,  
PLAUTINE.

PLAUTINE.

**L**Es deux Fils de Brutus. . . .

VALERIE.

N'acheve pas le reste.

VALERIUS.

Ils sont morts.

PLAUTINE.

Aquilie, en ce moment funeste ,  
Soit d'un poison secret, ou soit de sa douleur,  
Expirante comme eux, . . .

X x ij



Prenez soin de ma Sœur.

O tyrannique amour ! O funeste journée !

A quel prix , liberté , nous êtes-vous donnée ?

FIN.

L E  
B A R O N  
D E  
LA CRASSE,  
COMÉDIE.

Par M. RAYMONT POISSON.

*Représentée pour la première fois, par les  
Comédiens François ordinaires du Roi,  
en 1662.*

---

---

## **A C T E U R S.**

**LE BARON DE LA CRASSE.**

**LE MARQUIS.**

**LE CHEVALIER.**

**LE COMÉDIEN.**

**MARIN , Valet du Baron de la Crasse.**

*La Scene est dans le Château du Baron de  
la Crasse , en Languedoc.*



L E  
B A R O N  
D E  
L A C R A S S E ,  
C O M É D I E .

---

SCENE PREMIERE.  
LE MARQUIS , LE CHEVALIER.  
LE CHEVALIER.



O I C I donc le Château du Baron de  
la Craffe ?  
On disoit que c'étoit un si beau lieu  
de Chasse.

LE MARQUIS.  
C'est que l'on se railloit : mais, pour ton reconfort,  
A ij

**4 LE BARON DE LA CRASSE,**  
Crois que ce Campagnard nous divertira fort.

**LE CHEVALIER.**

Mais, enfin, ce Baron, quelque fat qu'il puisse être,  
Voyant que je n'ai pas l'honneur de le connoître,  
Croira bien, s'il lui reste un peu de jugement,  
Que l'on m'en veut donner le divertissement.

**LE MARQUIS.**

Et quand il le croira, qu'est-ce que l'on hazarde!  
C'est un Baron, te dis-je, à souffrir la nazarde.  
Il n'a, depuis dix ans, sorti de son Château,  
Que l'autre jour, qu'il fut jusqu'à Fontainebleau,  
Où son malheur le fit berner d'une manière  
Fort plaisante, dit-on, & fort particuliere.  
C'est tout ce que j'en sçais; mais, je veux, au-  
jourd'hui,

Tâcher adroitement à l'apprendre de lui.

**LE CHEVALIER.**

Mais, si l'affront est grand, voudroit-il nous le  
dire?

**LE MARQUIS.**

Lui parlant de la Cour, & de Fontainebleau,  
Lui-même donnera d'abord dans le panneau.



## SCENE II.

LE BARON, LE CHEVALIER,  
LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

**A**H! Monsieur le Baron.

LE CHEVALIER.

Ah! Monsieur.

LE BARON.

Je vous jure,

Qu'en me faisant honneur, vous me faites injure:  
Car, de me venir voir, & n'en avertir pas,  
C'est se jouer à faire un fort mauvais repas.

LE MARQUIS.

Vous vous moquez de nous; mangeant votre  
ordinaire,

Je suis fort assuré que nous ferons grand'chère.

LE CHEVALIER.

Le desir de vous voir me pressoit tellement,  
Qu'enfin, il a fallu.....

LE BARON.

Monsieur, sans compliment;

Voyez-moi tout le saoul; contentez votre envie:  
L'on est à même ici.

LE CHEVALIER.

Mon ame en est ravie.

A iij

**6 LE BARON DE LA CRASSE,**

**LE BARON.**

La mienne l'est aussi.

**LE MARQUIS.**

Monfieur , brûloit d'avoir  
L'honneur de vous connoître , & moi de vous  
revoir.

**LE BARON.**

Pour vous bien divertir , çà , que pourrons-nous  
faire ?

**LE MARQUIS.**

Nous aurons bien tantôt dequoi nous *satisfaire* ;  
Car , des Comédiens viennent ici vous voir.

**LE BARON.**

Ne vous moquez-vous point ?

**LE MARQUIS.**

Ils arrivent ce soir.

**LE BARON.**

Ma foi , je le voudrois.

**LE CHEVALIER.**

Ce n'est point raillerie ;  
Nous avons dîné tous en même Hôtellerie :  
Ils viennent à Béziers.

**LE BARON.**

Ils quittent leur chemin.

**LE MARQUIS.**

Et ne pourront-ils pas le reprendre demain ?

**LE BARON.**

Ouidà , facilement : J'admire ce rencontre.

COMÉDIE.

7

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'où l'on nous voit, que le plaisir se  
montre.

LE MARQUIS.

En effet, nous vivons comme des demi-Dieux :  
Les divertissemens nous suivent en tous lieux.

LE CHEVALIER.

Je les ai vu jouer : leur Troupe est raisonnable.

LE MARQUIS.

Monsieur leur fit sa cour, comme ils étoient à table.

LE CHEVALIER.

J'en connois quelques-uns.

LE MARQUIS.

Mais, le premier Acteur  
Se croit fort habile homme, & fort grand Orateur :  
Les premiers de son art, les plus inimitables,  
Il ne les trouve pas seulement supportables.

LE BARON.

S'il vient, nous le verrons.

LE MARQUIS.

Enfin, toujours constant  
Dedans votre Château ?

LE BARON.

Monsieur, j'y vis content ;  
Tout m'y rit, tout m'y plaît, tout m'y paroît ai-  
mable ;

Le plus affreux Hyver, je l'y trouve agréable.

LE MARQUIS.

Le beau Regne où l'on est, la douceur de la Paix,



**LE BARON DE LA CRASSE,**

Et la Cour, à présent , plus belle que jamais ,  
Avec tous ses appas , ne vous fait nulle envie &

**LE BARON.**

Non.

**LE MARQUIS.**

Non ?

**LE BARON.**

Que voulez-vous ? mon Château , c'est ma vie.

**LE MARQUIS.**

Depuis plus de cent ans , on n'a rien vu de beau,  
Comme de voir la Cour dedans Fontainebleau :  
Sept ou huit mois durant , elle fut sans égale ;  
Les Seigneurs se portoient dans la Cour de l'O-  
vale :

Et, le plus souvent, ceux qui venoient les derniers,  
Étoient heureux d'avoir leurs lits dans les gre-  
niers :

Dans les Chambres du Roi , dedans celles des  
Reines ,

On n'y pouvoit entrer : elles étoient si pleines ,  
Que fort souvent, j'ai vu commander aux Huißiers,  
Qu'ils fissent tout sortir , jusques aux Officiers.

**LE CHEVALIER.**

Il est vrai que jamais la Cour ne fut plus belle.

**LE BARON.**

Je n'ai point encore eu de passion pour elle ;  
Et , si je n'avois eu celle de voir le Roi ,  
Je serois demeuré clos & couvert chez moi.

**LE MARQUIS.**

Ah ! vous y fûtes donc ? J'en suis ravi , je jure.

**C O M É D I E.**

9

**L E B A R O N.**

Moi, j'en suis bien fâché, Monsieur, je vous assure.

**L E C H E V A L I E R.**

Bien fâché ! Pourquoi donc ? c'est le lieu le plus beau.

**L E B A R O N.**

Je voudrois n'être point sorti de mon Château :

Si je refais jamais de ces rudes corvées. . . .

**L E M A R Q U I S.**

Les grottes du Canal n'étoient pas achevées.

**L E B A R O N.**

Monsieur , je n'ai rien vu dont je sois satisfait.

**L E M A R Q U I S.**

Le Parterre du Tybre est encor imparfait.

**L E B A R O N.**

Pour bienvoir ce Canal, ces Grottes, & ce Tybre,

Falloit-il pas avoir le corps & l'esprit libre ?

**L E M A R Q U I S.**

Ne les aviez-vous pas ?

**L E B A R O N.**

Non, j'étois arrêté,

Aussi-bien que jamais criminel l'ait été.

**L E M A R Q U I S.**

Je ne vous entends point.

**L E B A R O N.**

C'est un affront sensible

Qu'on m'a fait chez le Roi.

**L E C H E V A L I E R.**

Seroit-il bien possible ?

A v

10 LE BARON DE LA CRASSE ;

LE BARON.

Mais je m'en vengerai ; car , après un tel tour ,  
On ne me reverra de ma vie à la Cour.

LE MARQUIS.

C'est assez s'en venger , elle y perdra sans doute.

LE BARON.

Enfin , quoiqu'il en soit , je lui fais banqueroute.  
J'allois pour voir le Roi , quand insensiblement  
Je connois que j'étois dans son appartement.  
J'étois pour lors , je crois , le plus propre de France ,  
Et je puis dire aussi , que j'avois fait dépense ;  
Car , ma Terre en sauta : j'étois sur le bon bout ;  
Mais , le maudit rabat me coûta plus que tout.  
J'en voulus avoir un de ces points de Venise :  
La peste , la méchante & chere marchandise !  
En mettant ce rabat , je mis , ( c'est être fou )  
Trente-deux bons arpens de Vignoble à mon cou ;  
Mais , baste , où j'étois donc , on faisoit fort la presse :  
Une porte s'ouvroit & se fermoit sans cesse :  
Beaucoup de gens entroient assez facilement ,  
J'en vis qu'on repouffoit aussi fort rudement :  
Des hommes fort bienfaits , assez haut se nomme-  
rent ,

Et , quelque-tems après , on ouvrit , ils entrèrent.  
Je crus donc que mon nom me feroit estimer ,  
Et , pour entrer comme eux , qu'il me falloit nom-  
mer.

Aussi-tôt que j'eus dit , le Baron de la Crasse ,  
Tous ceux de devant moi font d'abord volte face ,

L'un à droit , l'autre à gauche , & tous si preste-  
ment ,

Qu'il sembla que mon nom fût un commande-  
ment.

Un Baron, dit l'Huissier, un Baron! place, place ,  
A Monsieur le Baron, que l'on s'ouvre, de grace :  
L'on croyoit à la Cour les Barons trépassés ;

Mais , pour la rareté du fait , dit-il, passez.

Je passe , & cet Huissier crie encor , place, place,  
Messieurs, de main en main, au Baron de la Craffe:

J'enrageois, quand je vis cent hommes me gauffer,  
Et que j'avois encore une porte à passer ;

Car chacun m'entouroit pour me couvrir de honte:  
Comme l'on fait un Ours , quand un enfant le  
monte.

Mais, comme je me vis près la Chambre du Roi,  
(Car l'on m'avoit fait jour en se moquant de moi,)

Ennuyé de me voir baffoué de la sorte ,

Je cherchai le marteau pour frapper à la porte ;

Mais je fus obligé ( car je n'en trouvai point )

De donner seulement deux ou trois coups de  
poing.

L'Huissier ouvre aussi-tôt, criant d'une voix forte:

Qui diable est l'insolent qui frappe de la sorte ?

Je n'ai pas frappé fort , lui dis-je , excusez-moi ,

C'est le desir ardent qu'on a de voir le Roi.

Mais d'où diable êtes-vous, pour être si Novice,

Dit-il ? De Pezenas , dis-je , à votre service.

Eh bien ! apprenez donc, Monsieur de Pézenas ,

12 LE BARON DE LA CRASSE,

Qu'on gratte à cette porte, & qu'on n'y heurte pas.  
Vous voulez voir le Roi ? vous attendrez qu'il  
forte ,

Dit-il , & repoussa fort rudement sa porte.  
Comme j'étois fort près je fus si malheureux ,  
Qu'en fermant , il m'enferme un côté de cheveux.  
Je ne le cele point , ma peur fut sans pareille ,  
Car la porte les prit rasibus de l'oreille :  
J'eus beau pour les r'avoir me rendre ingénieux,  
Jamais pour mon malheur porte ne joignit mieux :  
Mais comme je fus pris , la tête un peu penchée,  
Mon oreille à la porte étoit comme attachée :  
Ainsi donc , malgré moi , je feignois d'écouter ,  
Et ma feinte empêchoit que l'on s'en pût douter.  
La porte par hazard , où l'Huissier par malice ,  
Etoient les instrumens de ce nouveau supplice.

---

S C E N E. I I I.

MARIN, LE BARON, LE MARQUIS,  
LE CHEVALIER.

MARIN.

**M** On sieur , Jean dit combien ou tuera de  
poulets ?

LE BARON.

Veux-tu parler bas , deux. Peste soit les Valets !

LE CHEVALIER.

A-t-on jamais parlé d'un rencontre semblable ?

# COMÉDIE.

23

LE BARON.

Le mal que je souffrois étoit inconcevable :  
Encor si ç'eût été des cheveux de la Cour ,  
J'aurois fort bien quitté la Perruque , ou le Tour ,  
Sans être ainsi gêné , j'aurois levé la crête ;  
Mais, par malheur, c'étoit des cheveux de matête ,  
Fort épais & fort longs & que, pour mes péchés ,  
Madame la Nature avoit trop attachés :  
Mais, comme ma douleur nuisoit fort à ma feinte ,  
Et que mon action paroïssoit fort contrainte ,  
Tous ceux qui m'observoient jugerent bien , je  
croi ,

Qu'étant ainsi gêné , j'étois là malgré moi :  
Aussi vis-je d'un œil , ( car j'étois pris de sorte ,  
Que l'autre ne pouvoit regarder que la Porte )  
Qu'un certain Fanfaron rioit dans son mouchoir ,  
Et me marquoit du doigt pour mieux me faire  
voir.

LE MARQUIS.

Mais que faites-vous donc ? L'aventure bizarre !

LE BARON.

Il arrive un vieux Duc , qui crioit gare , gare :  
Retirez-vous , dit-il , en s'adressant à moi ,  
L'on n'écoute jamais à la porte du Roi.  
Faites-la donc ouvrir , pour finir mon martyre ,  
Et pour plus de vingt ans, Monsieur, je me retire ,  
Lui dis-je : Regardez si je suis malheureux ,  
Depuis plus d'un quart-d'heure on me tient aux  
cheveux ;.

**14 LE BARON DE LA CRASSE ;**

C'est le diable d'Huissier, car je sens qu'il les  
tire ,

Le Duc me regardant , se prit si fort à rire ,  
Que ce fut le plus grand de mes étonnemens ,  
De voir que ce Vieillard pût rire si long-temps.  
Chacun se relayoit pour me voir à son aise.

Douze hommes reculoient , il s'en rapprochoit  
seize ;

Bref , on me venoit voir comme on fait un En-  
can ,

Ou comme un malheureux qu'on a mis au Carcan.

**LE CHEVALIER.**

J'aurois , pour faire ouvrir , refrappé de plus  
belle.

**LE BARON.**

Je le fis aussi ; mais , oui , point de nouvelle.

**LE MARQUIS.**

Le Duc ne fit-il pas ouvrir pour lui ?

**LE BARON.**

Ma foi ,

L'Huissier fut pour le Duc aussi sourd que pour  
moi :

Enfin , dans les transports de ma plus forte rage ,  
Je ne pus me résoudre à souffrir davantage ,  
Et pour me retirer d'un état malheureux ;  
Je me coupai tout net ce côté de cheveux.  
Mais si-tôt qu'on me vit tondu de cette sorte ,  
Et mes cheveux , sans moi , demeurer à la Porte ,

Le ris se redoubla : j'enfonçai mon chapeau ,  
Et sortis en fuyant , le nez dans mon manteau.

LE MARQUIS.

Il y falloit crever , l'affront est trop sensible.

LE BARON.

Et comment y crever ? il étoit impossible.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'il falloit sur l'heure vous venger.

LE BARON.

Avez-vous entrepris de me faire enrager ?

LE MARQUIS.

Je vous y veux servir , & de la bonne sorte.

LE BARON.

Contre qui me servir , Monsieur ? contre une  
Porte ?

LE MARQUIS.

L'ardeur de vous venger nous ôte la raison.

LE BARON.

Peut-être que l'Huissier a fait la trahison ,  
Mais , qui l'en convaincra ?





SCENE IV.

LE BARON, LE CHEVALIER,  
LE MARQUIS, MARIN.

MARIN.

**M**onsieur, on vous demande,  
C'est un Comédien.

LE BARON.

Parbleu ! voici la Bande.

LE MARQUIS.

Dites Troupes ? l'on dit Bande d'Egyptiens ;  
Et Bande offenseroit tous les Comédiens.

LE BARON.

Il vient fort à propos, ce récit me chagrine.

LE MARQUIS.

Voici ce grand Acteur.



SCÈNE V.

LE COMÉDIEN, LE BARON,  
LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE BARON.

**I** La mauvaise mine.

LE COMÉDIEN, *au Marquis.*  
La Comédie étant un divertissement,  
Qu'un homme comme vous prend ordinairement.

LE MARQUIS.

C'est à vous qu'on en veut.

LE COMÉDIEN, *au Marquis.*

Je vous demande excuse.

LE MARQUIS.

Va, je t'excuse aussi.

LE COMÉDIEN,

Le plus juste s'abuse.

*au Chevalier.*

La Comédie étant un divertissement,  
Qu'un homme comme vous prend ordinaire-  
ment....

LE CHEVALIER,

Tu te méprends, mon cher.

LE COMÉDIEN.

Et qui donc est le Maître ?

18 *LE BARON DE LA CRASSE,*

*LE BARON.*

C'est moi.

*LE COMÉDIEN.*

Je n'avois pas l'honneur de vous connoître :  
La Comédie étant un divertissement ,  
Qu'un homme comme vous prend ordinairement ,  
Je viens pour vous l'offrir dedans son plus beau  
lustre.

*LE MARQUIS.*

Remarquez cet abord : c'est un Acteur illustre :  
Ce compliment là seul doit le mettre en crédit.

*LE BARON.*

Il est étudié , mais il est fort bien dit.

*LE COMÉDIEN.*

Étudié , Monsieur ! je serois bien stérile :  
Pour haranguer , ma foi , l'étude est inutile :  
Je harangue & je prose assez facilement ;  
Je n'ai jamais rêvé pour faire un compliment ,  
Et si j'ai harangué tous les plus grands de France.

*LE BARON.*

Il faut donc que cela te vienne de naissance.

*LE MARQUIS.*

C'est un Original.

*LE CHEVALIER.*

Il est , ma foi , fort bon.

*LE BARON.*

Avez-vous pour la Farce un excellent Bouffon ?

*LE COMÉDIEN.*

Oui , très-certainement , il l'est , & je puis dire ,

Qu'il vaut bien de l'argent.

LE BARON.

Il nous fera bien rire.

LE COMÉDIEN.

Oui, vous le trouverez à votre goût, je croi,  
Mais je dois en parler modestement.

LE MARQUIS.

C'est toi ?

LE COMÉDIEN.

Vous l'avez dit, Monsieur ; vous me verrez paroître :

Et je vous plairai fort.

LE CHEVALIER.

Le sot !

LE BARON.

Es-tu le Maître ?

LE COMÉDIEN.

Maître ? c'est une erreur ; car enfin, parmi nous,  
Nous n'avons point de maître, & nous le sommes tous.

Je fais les amoureux, les affiches, j'annonce ;  
Mais, pour le nom de Maître, il faut que j'y renonce.

Nous sommes tous égaux ; nous ne nous cédon rien.

LE MARQUIS.

Quoi ! tu n'es pas le Chef ?

LE COMÉDIEN

Non.

20 **LE BARON DE LA CRASSE,**

**LE MARQUIS.**

Cela n'est pas bien.

**LE COMÉDIEN.**

Pastrop; car, tous les jours je fais assez connoître,  
Si je ne le suis pas, que je devrois bien l'être.  
Je ferois bien jouer autrement qu'on ne fait,  
Et toujours l'Auditeur sortiroit satisfait.

**LE BARON.**

Des femmes, il en faut : en avez-vous de belles ?

**LE COMÉDIEN.**

Monsieur, je suis suspect, je ne puis parler d'elles :  
Quand j'en dirois du bien, on ne m'en croiroit pas,  
Mais, vous verrez ce soir qu'elles ont des appas,  
Qui les feront toujours passer pour assez belles.

**LE BARON.**

Avez-vous quantité de ces Pièces nouvelles ?

**LE COMÉDIEN.**

Quelles ?

**LE BARON.**

L'Angéfilan de Colchos, l'avez-vous ?

**LE COMÉDIEN.**

Non ; nous n'avons qu'Euxode, l'Hôpital des  
Fous,

Messieurs, le Dom Quichot, l'Illusion Comique,  
Argenis, Ibrahim, & l'Amour Tyrannique,  
La Belle Esclave, Orphée, Esther, Alcimedon.  
Gustaphe, Sanche-Panse, Erigone, Didon,  
Alcionée, Osman, les Captifs, Zénobie,

Le Prince déguisé, Clorise, la Silvie,  
 Sophonisbe, Andromire, Agis, Coriolan,  
 Cléopatre, Quixaire, Eurimedon, Séjan,  
 L'Inconstance d'Hylas, Clarymonde, Penthée,  
 Téléphonte, Arbiran, Laure persécutée,  
 L'Aveugle clairvoyant, Mirame, Darius,  
 Le Prince fugitif, Roxane, Arminius,  
 Roland le furieux, Palene, Mithridate,  
 Don Sanche d'Aragon, Melite, Tiridate....

LE MARQUIS.

En voilà quantité.

LE BARON.

Messieurs, il les faut voir :  
 Les pouvez-vous pas bien jouer toutes ce soir ?  
 J'entends, l'un après l'autre, & non pas pêle-mêle.

LE COMÉDIEN.

Ouidà, cela se peut, si le Diable s'en mêle.

LE BARON.

Mais, tu n'as point nommé celle...où...foin...la...

LE COMÉDIEN.

La Soeur ?

LE BARON.

Non ; c'est une où l'on dit, Rodrigue as-tu du  
 cœur ?

Tout autre que mon Pere.... Ah! morbleu! qu'elle  
 est belle !

LE COMÉDIEN.

C'est le Cid, nous l'avons, elle n'est pas nouvelle:

22 LE BARON DE LA CRASSE,

Laquelle voulez-vous ?

LE BARON.

Celle que tu voudras.

LE COMÉDIEN.

Vous n'avez qu'à choisir , il ne m'importe pas.  
Je vous en ai nommé quantité de fort belles.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Choisissez-là , Monsieur.

LE BARON.

Prenons des plus nouvelles.

LE MARQUIS.

De toutes celles-là , si vous le trouviez bon ,  
Ils représenteroient Dom Sanche d'Arragon ;  
Je la trouve fort belle & fort divertissante.

LE BARON.

Il ne m'importe pas : Elle est fort plaisante ?

LE COMÉDIEN.

Non , Monsieur ; le sujet en est fort sérieux ,  
Et les Vers sont fort beaux.

LE BARON.

J'en suis ravi , tant mieux :

Mais, après, donne-nous quelque chose pour rire.

LE COMÉDIEN.

Nous n'y manquerons pas , cela s'en va sans dire.

LE BARON.

Ne nous fais pas languir ; car , nous sommes  
pressés.

Eres-vous tous ici ?

**COMÉDIE.**  
**LE COMÉDIEN.**

23

Oui , Monsieur.

**LE BARON.**

C'est assez.

Dépêchez.

**LE COMÉDIEN.**

Nous allons commencer tout-à-l'heure :  
Je m'habille fort vite.

**LE MARQUIS.**

Il est drôle , je meure.

**LE CHEVALIER.**

Pour moi , je crois qu'il a l'esprit un peu gâté.

**LE BARON.**

Oui , l'on l'a mal bouché , je le trouve éventé.

**LE MARQUIS.**

Et moi , je crois qu'il l'a fort bon , quoique l'on  
die.

Le bel emploi qu'il a dedans la Comédie ,  
Se donne rarement à des Esprits malfaits ;  
Et nous serons de lui , je crois , fort satisfaits.

**LE CHEVALIER.**

Vous fera-t-il Harangue ? il le doit.

**LE BARON.**

Prenons place :

Car, puisqu'il me la doit , j'entends qu'il me la  
fasse.

**LE MARQUIS.**

Vraiment , il vous la doit.



34 LE BARON DE LA CRASSE,  
LE BARON.

Il y pourroit manquer.

Holà , Comédien ? il me faut haranguer.

LE COMÉDIEN.

J'espere bien avoir cet honneur.

LE BARON.

Bon ; commence.

LE COMÉDIEN.

Messieurs les Violons , jouez donc en cadence ,

---

## H A R A N G U E.

LE COMÉDIEN.

*M*ONSEIGNEUR,

*Comme il est très-difficile de faire une Salade , sans que quelqu'un y trouve trop , ou trop peu de quelque chose ; de même la Harangue est un mets , dont l'assaisonnement n'est pas toujours heureux. Le Potage trop mitonné devient bouillie , & la louange trop exagérée , fait mal au cœur. Il faut des Homeres pour des Achilles , & des Plines pour des Trajans : mais , tout ce que ces sçavans Hommes*

*Hommes ont dit de ces Héros , ils l'auroient dit de Vous. Si bien , MONSEIGNEUR , que pour n'être point prolix , on peut , dire à votre gloire , de leur vie & de la vôtre , que c'est jus - vert & vert - jus. Dispensez - moi donc , MONSEIGNEUR , de profaner votre haut mérite par la bassesse de mes idées. Le nom du Baron de la Craffe s'est assez fait connoître à la Cour , & je ne pourrois en faire le Portrait , sans le tirer aux cheveux. Il n'appartient pas à tous les Vinaigriers de faire de bonne Moutarde ; c'est-à-dire , MONSEIGNEUR , que quelque douce que soit la Seringue , si le Lavement est donné trop chaud , il rejaillit d'ordinaire sur celui qui l'a poussé. Je vous laisse sur la bonne bouche ; aussi est - il tems de finir , & de vous dire que nous sommes , de Votre Grandeur , les très - humbles , très - obéissans , & très - obligés Serviteurs.*

L E B A R O N.

Nous nous étions trompés , sa harangue est fort belle ,

Il a beaucoup d'esprit.

L E M A R Q U I S.

Elle est assez nouvelle.

B

26 LE BARON DE LA CRASSE,

LE BARON.

Les cheveux m'ont choqué, je le dis franchement ;

Mais, les comparaisons m'ont plu certainement.

LE MARQUIS.

e la trouve, ma foi, bien faite & bien pensée ;  
Elle est nette, & n'est point du tout embarrassée.

LE CHEVALIER.

Il a du jugement plus qu'on ne peut penser.

---

UN AUTRE COMÉDIEN, LE BARON,  
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE COMÉDIEN.

**M**onsieur, de plus d'une heure on ne peut commencer ;

Car, un de nos Acteurs est demeuré derrière :  
S'il vous plaît, on jouera la Farce la première :  
Il n'en est pas.

LE BARON.

Oùdà, comment l'appellez-vous,  
Cette Farce ?

LE COMÉDIEN.

Zig-Zag ?

LE MARQUIS.

Zig-Zag ? Tu te moques de nous.

**COMÉDIE.**

27

**LE COMÉDIEN.**

Oui, c'est son nom.

**LE MARQUIS.**

C'est une raillerie.

**LE BARON.**

Zig-Zag, soit ; voyons donc ce Zig-Zag , je vous prie.

**LE COMÉDIEN.**

Tout à l'heure , Monsieur.

**LE BARON.**

Zig-Zag nous suffira ?

**LE COMÉDIEN.**

Soyez-vous donc, Messieurs, & l'on commencera.

**F I N.**

---

## *A C T E U R S.*

**ISABELLE**, Amoureuse d'Octave.

**LÉONOR**, Mere d'Isabelle.

**C A T I N**, Servante de Léonor,  
Amoureuse de Crispin.

**O C T A V E**, Amant d'Isabelle.

**CRISPIN**, Valet d'Octave, Amou-  
reux d'Isabelle.



L E

# ZIG-ZAG,

## COMÉDIE.

---

SCENE PREMIERE.

C A T I N.

**Y** Alon , y alon , Godeluriau ;  
 Jour de Dieu ! je le trouvon biau ,  
 Ce Crispin , il a de quoi frire ,  
 Et si je l'aurois , c'est tout dire.  
 Qui m'a donné ce sot bastié ?  
 Dieble soit le gallefretié :  
 Y croyet , par son biau langage ,  
 M'avoir peut être en mariage :  
 J'aime trop mon pauvre Crispin.

B iij

## L E Z I G - Z A G ,

Un jour y me difet , Catin ,  
Ma mignonne , que je te baïse :  
Ce pauvre garçon fut plus aïse ,  
Car , je le laiffy faire un peu :  
J'estiens plus rouge que du feu.  
Y difet , découvre ta gorge :  
Non ferai , dis-je ; par Saint George ,  
Je ne la découvrirai pas.  
Y se pâmoïfit dans mes bras ;  
Dès que je lâchy la parole ,  
Je pleury , j'étois pis que folle :  
Y tombit tout plat contre moi ,  
Auffi froid que je ne fçais quoi.  
Que fis-je ? je pris ma jambette ,  
Et lui coupy fon éguillette :  
Il eût crevé dans fes panneaux :  
J'ofty , de fes doigts , fes anneaux ,  
Et lui fy boire du vinaigre :  
Par bonheur , c'étoit un jour maigre ,  
J'en faïfien cuire du poiffon.  
D'abord , ce malheureux garçon ,  
Se relevit plus droit qu'un Cierge ,  
Et plus blanc que la Cire Vierge :  
Enfin , tout comme un trépassé.  
S'il avoit été mon Fiancé ,  
Comme il le fera , Dieble emporte ,  
On eût murmuré , mais n'importe :  
On eût dit ce qu'on en eût dit ,  
Je l'aurois bouté dans mon lit.

Y vient , y me cherche , je gage ;  
J'ai seulement vu son visage ,  
Le sang me tribouille par-tout :  
Je l'aime tout de bout en bout ;  
C'est folie à moi de le taire.

---

## S C E N E   I I.

C R I S P I N ,   C A T I N .

C R I S P I N .

**M**Oi ! j'aime Isabelle , & j'espere  
Qu'elle me donnera son cœur ?  
Il m'en arrivera malheur.

C A T I N .

Ce pauvre cœur , qu'il est aimable !  
Mais , voyez qu'il est agréable !  
Mon fanfan , je songeois à toi.

C R I S P I N .

Veux-tu m'obliger ? laisse-moi ,  
J'ai des affaires dans la tête.

C A T I N .

Tredame ! Crispin , es-tu bête ?  
C'est ta Catin qui parle à toi.

C R I S P I N .

Mais , encor un coup , laisse-moi.

C A T I N .

Mais , qu'as tu donc , chien de voirie ?

B iv



**LE ZIG-ZAG,**

**C R I S P I N.**

Mais, rentre chez toi, je te prie.

**C A T I N.**

C'est tout de bon qu'il est fâché :  
Sur quelle herbe as-tu donc marché ?  
Apprends-le moi, ne te déplaîse.

**C R I S P I N.**

C'est sur la bonne ou la mauvaîse ;  
Mais ne t'enquête pas sur quoi,  
Et cherche qui voudra de toi.

**C A T I N.**

Veux-tu rire ? Que veux-tu dire ?

**C R I S P I N.**

Non, ma foi, je ne veux pas rire,  
Car, j'en aime une autre que toi.

**C A T I N.**

Tu me tiens ce discours à moi ?  
Qui grondois tout-à-l'heure encore  
Un Gentil-homme qui m'adore ;  
Qui me disoit : je te ferois.  
Damoiselle, si tu voulois.  
N'aimer plus Crispin. Ce langage  
M'a mise dans une telle rage  
Contre lui, qu'il est assuré  
Que je l'aurois défiguré.

**C R I S P I N.**

Qu'il te cajole, qu'il te baise,  
Qu'il t'épouse, j'en suis fort aise.

C A T I N.

Mercy-Dieu , tu n'es qu'un maraut  
Je suis ta femme , ou peu s'en faut :  
Tu me prends donc pour une Idole ?  
M'as-tu pas donné ta parole ?

C R I S P I N.

Oui , je te la donnai jadis ,  
Mais à présent je me dédis.

C A T I N.

Quoi ! c'est Lundi nos Accordailles ,  
Et Dimanche nos Epousailles :  
Jour de Dieu , tu te dédiras !  
Non feras , ma foi , non feras ;  
Car avant que le jour s'écoule ,  
Nous en ferons peter la goule  
Peut-être à Monsieur l'Avocat.  
Cent Diebles qu'il est délicat !

*( Elle pleure. )*

Pourquoi suis-je si malheureuse  
De l'aimer ?

C R I S P I N.

*La laide pleureuse !*

Que tu pleures vilainement !

*I S A B E L L E , à la fenêtre.**Catin.*

C A T I N.

J'y vais dans un moment.

*C R I S P I N , à Catin.*

Va-t'en , j'attends ici mon Maître.

B v

*LE ZIG-ZAG,*  
*ISABELLE, à la fenêtre.*

Catin.

*CRISPIN, à Catin.*

Va, je le vois paroître.

Isabelle a mon cœur.

### SCENE III.

OCTAVE, CRISPIN.

OCTAVE.

**S**Ers moi,  
 Cher Crispin, j'ai besoin de toi :  
 Tu connois assez Isabelle ?

CRISPIN.

Que trop, hélas !

OCTAVE.

Je meurs pour elle.

CRISPIN.

Et pour moi, Monsieur, je suis mort.

OCTAVE.

Qu'est-ce qui te surprend si fort ?

CRISPIN.

Une très-fâcheuse nouvelle :

C'est que vous aimez Isabelle ;

Et ce qui fait mon plus grand mal ,

Monsieur , vous avez un rival.

O C T A V E.

Oui , je sçais qu'un certain Valere',  
Inconnu d'elle & de sa Mere ,  
Arrive ce soir , & demain  
Qu'elle lui doit donner la main ;  
Mais si ce Rival ne succombe. . . .

C R I S P I N.

Monsieur , soutenez-moi , je tombe.

O C T A V E.

Ce changement est inoui.

C R I S P I N.

Monsieur , je suis évanoui.  
Ne me quittez pas , je vous prie.

O C T A V E.

Ce Coquin , cômme diable il crie !

C R I S P I N.

Ah ! je suis mort , soutenez-moi.

O C T A V E.

Je te lâcherai , par ma foi.

C R I S P I N.

Diable , ne foyez pas si bête ,  
Vous me feriez casser la tête :  
Attendez , je vais revenir.

O C T A V E.

Je ne te puis plus soutenir.

Tiens-toi , tu peses comme un diable.

C R I S P I N.

Que vous êtes impitoyable !

B vj.

# LE ZIG-ZAG,

Avoir un Maître pour rival !

OCTAVE.

D'où Diable peut venir ton mal ?

CRISPIN.

Monsieur, c'est que je m'intéresse

Pour vous près de votre Maîtresse :

Ce Rival m'a fort affligé.

OCTAVE.

Ah ! je te suis trop obligé ;

Mais sçachant qu'Isabelle m'aime

Plus qu'elle ne s'aime elle-même ,

Tu peux aisément aujourd'hui

Me servir & passer pour lui.

CRISPIN.

Pour qui ? pour lui ?

OCTAVE.

Pour ce Valere.

CRISPIN *bas*...

Ah ! morbleu ! l'admirable affaire !

Feignons.... Mais , Monsieur, le moyen ?

Ai-je fa mine ? Ai-je son bien ?

Pourquoi ? moi , passer pour Valere ?

OCTAVE.

Afin de déguster la Mere :

On sera fort mal-satisfait ,

Voyant un homme si mal fait ;

Car ta mine sera fort bonne....

CRISPIN.

Eh ! Monsieur, n'offensons personne ;

Sans votre Perruque , ma foi ,  
Vous seriez aussi laid que moi.

O C T A V E.

Ne te mets donc point en colere ,  
Et va passer pour ce Valere :  
Habille-toi bizarrement ,  
Et fais quelque sot compliment.  
Tu diras qu'Horace ton Pere. . . .  
Mais je t'instruirai de l'affaire ,  
Autre part ; songe seulement  
A déplaire effroyablement.

C R I S P I N , *bas.*

Quelque sot.

O C T A V E.

Tu ris que je pense ?

C R I S P I N.

Non ; j'étudie une insolence ,  
Afin de me faire haïr.  
Ouidà , je m'en vais t'obéir. *bas.*  
Mais comment passer pour Valere ,  
Si je n'ai des lettres du Pere ?

O C T A V E.

Tu diras qu'auprès de Paris.  
On t'a volé , on t'a tout pris :  
La fourbe est bien imaginée.

C R I S P I N.

Mais elle sera bien menée.  
Puis-je souhaiter plus de jour , *bas.*  
Pour réussir dans mon amour !

Comme je doute que la Mere ,  
 Sans force argent me considère ,  
 Je te veux encore choisir  
 Pour me faire un petit plaisir ;  
 Car ce n'est qu'une bagatelle :  
 Il ne te faut rien qu'une échelle ,  
 Une bonne hache , & je croi  
 Que tu feras parler de toi.  
 Nous sommes mal avec mon Pere ,  
 Mais pour mériter sa colere ,  
 Et pour mieux nous en consoler ,  
 C'est , Crispin , qu'il le faut voler :  
 Tu feras le coup de la sorte :  
 La hache enfoncera la porte ,  
 Et puis après le Cabinet ,  
 Qu'il faudra que tu rendes net ;  
 Mais prends au moins sur toute chose ,  
 Un sac où son trésor repose.

Monsieur , qu'on me casse les os ,  
 Si je vais troubler son repos :  
 C'est donc là cette bagatelle ?  
*Il ne te faut rien qu'une échelle ,  
 Une bonne hache , & je croi  
 Que tu feras parler de toi.*  
 Voilà justement la peinture  
 D'une potence en mignature ,  
 Ou pour en parler tout de bon ,

Le grand chemin de Montfaucon.  
 Quelque sot s'iroit faire pendre :  
 Monsieur , pour vous le faire entendre ,  
 Si vous ne l'avez pas entendu ,  
 Je n'ai jamais été pendu ,  
 Ni n'ai d'empressement pour l'être :  
 Je sçais que vous êtes mon Maître ;  
 Mais quand il y va du gibet ,  
 Monsieur , je suis votre valet.

O C T A V E.

Eh ! quoi ! pour me rendre un service ,  
 Qui seroit tout plein de justice :  
 Car , dis-moi , n'est-ce pas mon bien.

C R I S P I N.

Ma foi , je n'y demande rien.

O C T A V E.

Viens , Crispin , pour te satisfaire ,  
 Nous ferons ensemble l'affaire.

C R I S P I N.

Ah ! non ; vous le ferez sans moi.

O C T A V E.

Tu n'y viendras pas ?

C R I S P I N.

Non , ma foi ;

Je serois homme à l'entreprendre ;  
 Mais je n'ose me faire pendre ,  
 Ce n'est que cela qui me tient..

O C T A V E.

Que cela ! si le Diable y vient ,



## LE Z'IG-Z'AG,

Quand tu serois à la potence . . . ?

C R I S P I N.

Je n'irai pas si haut , je pense.

O C T A V E.

Je t'en tirerois mort ou vif.

C R I S P I N.

Parbieu ! je vous trouve naïf ;

Voyez-vous l'offre d'importance ,

De me tirer de la potence ,

Après qu'on m'auroit étranglé !

Quel service !

O C T A V E.

Pauvre aveuglé !

Combien sçais-je de Valets , traître ,

Qui viendroient mourir pour leur maître ,

Dessus la roue ou dans le feu !

C R I S P I N.

Par ma foi , j'en connois fort peu.

O C T A V E.

Quoi ! Crispin est si peu sensible ?

Je le prie , il est inflexible !

Ah ! pourquoi m'y suis-je attendu ?

C R I S P I N.

Je ne puis pas être pendu.

O C T A V E.

Mais au moins fais ici paroître

L'amour que tu dois à ton Maître :

*Il s'agenouille.*

Reus-tu me voir à tes genoux ?

C R I S P I N.

Monfieur , Monfieur , que faites-vous ?  
Me voilà par mon chien de tendre  
Réfolu de me faire pendre.

O C T A V E.

Viens donc , je marche devant toi.

C R I S P I N.

Je vous fuis. Priez Dieu pour moi.

O C T A V E.

Quelqu'un fort , que faisois-tu ? rentre.

C R I S P I N.

Je me mettois du cœur au ventre.

---

## SCENE IV.

L É O N O R , I S A B E L L E , C A T I N.

L É O N O R.

**I**L m'évite , il a bien raifon :  
Je lui défendis ma maifon ,  
Et tu dis qu'il y vient encore.

I S A B E L L E.

Oui , pour me dire qu'il m'adore ;  
Qu'il fe donne à moi.

L É O N O R.

Le beau don ?

I S A B E L L E.

Mais , maman , confidérez don....

L É O N O R.

Mais j'ai confidéré , ma fille :

# LE ZIZ-ZAG,

Je veux enrichir ma famille ,  
 Car , sans le bien , tous les appas ;  
 Je ne les considère pas.  
 Comme tu le vois jeune & brave ,  
 Tu l'estimes fort , cet Octave :  
 Moi , comme je le vois sans bien ,  
 Je l'estime encor moins que rien.  
 Valere est fort riche , & j'espère ,  
 S'il vient aujourd'hui....

I S A B E L L E.

Mais ma Mere....

L É O N O R.

Mais , ma Fille , ne dites mot :  
 Ce Valere n'est pas un sot,  
 Et je sçais ce que je dois faire.

C A T I N.

A-t-il bonne mine , Valere ?

L É O N O R.

Que t'importe comme il soit fait ?  
 Puisqu'il a du bien , c'est son fait.  
 Voyez la plaisante Coquine :  
 Il te faut de la bonne mine !  
 Un magot , un monstre , à présent ,  
 Est fort beau s'il a de l'argent :  
 Quelle mine avoit ton Yvrogne ,  
 Ton chien de Mari , dis , Carogne ?  
 Il étoit laid , & n'avoit rien :  
 T'a-t-il pas laissé force bien ?

C A T I N.

Quoi ! je n'estiens pas à notre aise ?

J'aviesme le faudeuil , la chaise ,  
Le lit tout garny , les rideaux ,  
La paire de chenets fort biaux ,  
Et le tapy vard sur la table.

L É O N O R.

Qui ? toi ?

C A T I N.

Rien n'est plus véritable ;  
Le chaudron , le gril , le réchaud ;  
J'estiesme meublés comme il faut ,  
J'aviesme toujours les Dimanches  
Que Dieu fit , l'épaule , ou l'éclanche  
A souper.

L É O N O R.

Le moindre discours  
La va faire parler deux jours.

C A T I N.

Je n'engendrins point de tristesse ,  
Vêtue comme une Princesse ;  
Car , j'aviesme toujours sur nous  
Cotte dessus , cotte dessous ,  
Et la robe de florandaine :  
L'Hyver la jupe de rataine ,  
L'éguille d'or , la perle au bout.  
Bref , j'estiesme honorés par-tout ;  
Et le seriens , sans une somme  
Que prêtait défunt mon pauvre homme ;  
Ce malheureux prêtait vingt francs ,  
Comme s'il eût prêté trois blancs.

## L E Z I Z - Z A G ,

L'Emprunteux nous fit banqueroute :  
 Dieu sçait si tout fut en déroute :  
 Depuis, notre ménage & nous ,  
 Tout allit sans-dessus dessous :  
 J'aviesme emprunté, fallit rendre ,  
 J'aviesme acheté, fallit vendre :  
 Bref, enfin finaf, tout sautit ;  
 Dieu sçait si cela nous coutit.

L É O N O R.

Te tairas-tu ?

C A T I N.

Mais une fille ,  
 Comme elle est , & jeune & gentille ,  
 Vous croyez qu'elle épousera  
 Un Bastié qui lui déplaira ,  
 Qui viendra d'une sale lippe  
 Lui baiser . . . .

L É O N O R.

Taisez-vous , guenipe.

C A T I N.

Mais, aussi, n'ai-je pas raison ?

L É O N O R.

Mais, taisez-vous , Dame Alizon.

C A T I N.

Voyez les beaux noms qu'on nous donne ?

L É O N O R.

Voyez , la petite mignonne !

C A T I N.

Tredame ! mignonne &amp; mignem....

L É O N O R , à *Isabelle.*

Ma foi , si je prends ton tignon ,  
Crois que je te ferai bien taire.  
Songe à bien recevoir Valere ,  
Non pas en batteur de pavé :  
Je vais voir s'il est arrivé :  
Poudre-toi , mets-toi quelque mouche ,  
Et loin de faire la farouche ,  
Tâche à lui plaire ; car demain ,  
Il faudra lui donner la main.

---

## SCENE V.

I S A B E L L E , C A T I N .

C A T I N .

**M**ais , il faut donc que ce Valere  
Ait enforcélé votre Mere ?  
Quoi ! ce soir il arrivera ?

I S A B E L L E .

Et demain il m'épousera.

C A T I N .

Oui , c'est pour lui ; l'on lui fricasse ;  
Je lui ferois laide grimace.  
Quoi ! sans sçavoir si l'inconnu  
Est laid ou beau , gros ou menu ,

## L E Z I G - Z A G ,

Si sa mine est bonne ou mauvaise ,  
 Qu'il vous plaise , ou qu'il vous déplaie ,  
 S'il arrivoit dès aujourd'hui ,  
 Vous coucheriez avecque lui ?

I S A B E L L E .

Hélas ! il le faudroit bien faire ,  
 Ou désobéir à ma mere.

C A T I N .

Désobéissez hardiment ,  
 Si vous avez un autre Amant  
 Que vous aimiez.

I S A B E L L E .

J'adore Octave ,  
 Il est jeune , galant & brave.

C A T I N .

Ah ! Madame , il cherche à vous voir ,  
 Il a passé dix fois ce soir ,  
 Coup sur coup , sous notre fenêtre ;  
 Il vouloit vous parler , peut-être.

I S A B E L L E .

Ah ! Catin , je perds tout espoir ,  
 Il ne peut plus me venir voir ,  
 Ni ne peut , en mes mains , remettre  
 Le moindre petit mot de Lettre ;  
 Car , l'on m'espionne en tous lieux ;  
 L'on observe jusqu'à mes yeux :  
 Il a cent choses à m'écrire ,  
 Et j'en ai cent mille à lui dire :  
 Il a beaucoup d'amour pour moi :

## COMÉDIE.

47

Il a mon cœur , il a ma foi ;  
Mais , hélas ! s'il n'a de l'adresse ,  
Il n'a rien , & perd sa Maîtresse :  
Et demain nous sommes tous deux ,  
Les Amans les plus malheureux. ....

C A T I N.

Madame , je le vois paroître.

I S A B E L L E.

Allons le voir de la fenêtre.

C A T I N.

Votre mere lui parle aussi ;

Ils approchent , sortons d'ici.

---

## S C E N E V I.

L É O N O R , O C T A V E.

L É O N O R.

**Q**uoi ! Monsieur , ma fille vous aime ?  
Pour vous son amour est extrême ?

O C T A V E.

Oui , Madame , elle m'aime bien.

L É O N O R.

Vous le dites , je n'en crois rien ,  
Ni même je n'en veux rien croire :  
Vraiment , j'aurois bien de la gloire  
De défaire ce que j'ai fait !



## LE ZIG-ZAG,

Regardez tous ces Jacobus.

Vite, ce moment est propice, *bas.*

Mon Zig-Zag fera son office ;

Ce mot de Lettre, mis au bout,

(*Isabelle, à la fenêtre, reçoit la Lettre.*)

Instruit Isabelle de tout.

L É O N O R, *bas.*

Qu'ai-je fait ?

O C T A V E.

Que voulez-vous dire ?

- N'est-ce pas-là le mot pour rire ?

Mais, quoi ! vous m'avez en horreur !

L É O N O R.

Moi ! j'ai pour vous toute l'ardeur...

O C T A V E.

Valere n'a point cette somme.

L É O N O R.

Vous êtes un fort honnête-Homme,

Vous êtes bien noble, bien fait.

O C T A V E, *à part.*

Les Jacobus font leur effet.

L É O N O R.

Mais, quoi ? j'ai promis à Valere ;

S'il vient, je ne m'en puis défaire :

Allons consulter entre nous,

Ce qui se peut faire pour vous.

## SCÈNE VII.

ISABELLE, seule.

**J**E n'avois osé me promettre ,  
De recevoir ce mot de Lettre ;  
Ouvrons-le , son invention  
Est digne d'admiration.

## LETTRE.

ISABELLE, lit.

*Tu peux obéir à ta Mere ,  
Et fort bien recevoir Valere ,  
Sans craindre que j'en sois jaloux ;  
Mon Valet fera ce Valere ,  
Réjouïs-t-en , c'est un mystere ,  
Qui me va faire ton Epoux.*

*Il fera des extravagances  
Pour se faire haïr de toi ;  
Mais , c'est l'ordre qu'il a de moi.  
Que toutes ses impertinences  
Fassent ton divertissement.*  
OCTAVE, ton fidele Amant.

## S C E N E V I I I.

C A T I N , I S A B E L L E .

C A T I N .

**M** Adame , voici ce Valere :  
Il a sélué votre Mere.

Jour de Dieu ! c'est un laid matin ;  
Dieble soit le fils de Putain.

J'épouserois plutôt un monstre ,  
Que ce visage à cracher contre :  
Octave , sans droit ni pouvoir ,  
Vouloit m'empêcher de le voir.

I S A B E L L E , *bas*.

Je ne puis me tenir de rire,

C A T I N .

Il ne pouvoit pas être pire.

I S A B E L L E .

Parle-t-il ? A-t-il de l'esprit ?

C A T I N .

Ouidà , l'on ne sçait ce qu'il dit :  
Il bredouille avec tant de peine ;  
Mais , votre Mere vous l'amene ;  
Voyez-le un peu , qu'en dites-vous ?



## SCÈNE VII.

ISABELLE, seule.

**J**E n'avois osé me promettre,  
De recevoir ce mot de Lettre ;  
Ouvrons-le , son invention  
Est digne d'admiration.

## LETTRE.

ISABELLE, lit.

Tu peux obéir à ta Mere ,  
Et fort bien recevoir Valere ,  
Sans craindre que j'en sois jaloux ;  
Mon Valet fera ce Valere ,  
Régoutis-t-en , c'est un mystere ,  
Qui me va faire ton Epoux.

Il fera des extravagances  
Pour se faire haïr de toi ;  
Mais , c'est l'ordre qu'il a de moi.  
Que toutes ses impertinences  
Fassent ton divertissement.  
OCTAVE, ton fidele Amant.

## SCÈNE VII.

CATIN, ISABELLE.

CATIN.

**M**adame, voici ce Valere :  
Il a sélué votre Mere.

Jour de Dieu ! c'est un laid matin ;  
Dieble soit le fils de Putain.

J'épouserois plutôt un monstre ,  
Que ce visage à cracher contre :  
Octave , sans droit ni pouvoir ,  
Vouloit m'empêcher de le voir.

ISABELLE, *bas*.

Je ne puis me tenir de rire,

CATIN.

Il ne pouvoit pas être pire.

ISABELLE.

Parle-t-il ? A-t-il de l'esprit ?

CATIN.

Ouidà , l'on ne sçait ce qu'il dit :  
Il bredouille avec tant de peine ;  
Mais , votre Mere vous l'amene :  
Voyez-le un peu , qu'en dites-vous ?



## SCENE IX.

LÉONOR, CRISPIN, CATIN,  
ISABELLE.

LÉONOR., à Isabelle.

**V**Ois-tu cet effroyable Epoux ?  
Que t'en semble ? c'est ce Valere.

ISABELLE.

J'en suis satisfaite , ma Mere.

LÉONOR.

En peut-on voir un plus mal fait ?

CRISPIN.

Véritablement.... en effet....

Il faut avouer... tant de charmes...

Sur mon honneur... je rends les armes ;

Et mon Pere... effectivement....

Certes....

LÉONOR.

Moniteur , sans compliments.

CRISPIN.

Et , pourquoi , puisque j'en sçais faire ?

De grace , ma future Mere ,

Nous avons appris à la Cour ,

Le bel air de faire l'amour.

CATIN.

Mais , où diable avez-vous pu prendre

84

**E B Z I G - Z A G ,**

Ce sot homme pour votre Gendre ,  
Avec ses erotiques appas ?

**L É O N O R .**

Il ne le fera ma foi pas ;

Tu n'auras pas un si sot Maître.

Tu vas voir.

( Elle rentre. )

**I S A B E L L E , à Crispin.**

Vous voyant paroître ,

J'ai senti de l'émotion :

( Crispin , tandis qu'Isabelle le cajole , fait de profondes révérences , & fait semblant de lui répondre en parlant entre ses dents , par un bourdonnement ridicule , sans articuler aucune parole. )

**I S A B E L L E , continue.**

Je suis dans l'admiration ,

A votre aspect , & tant de charmes

Me font presque rendre les armes :

Je crains que vous ne m'aimiez pas ,

Et que de si foibles appas ,

Ne me puissent gagner votre ame.

**C R I S P I N .**

Vous vous moquez de moi , Madame.

**I S A B E L L E .**

Je souffre de rudes accès ,

Car, je vous aime avec excès.

( Crispin continue ses grimaces , son bourdonnement & ses révérences. )

J'adorois un certain Octave ,

Fort bien fait , fort jeune , & fort brave ;

Mais , Valere , pour son malheur ,

## COMÉDIE

56

Vous l'avez chassé de mon cœur..  
Oui ; vous avez toute ma flamme ,  
Vous êtes maître de mon ame ;  
Si vous me trouvez des appas ,  
Pourquoi ne me parlez-vous pas ?

C A T I N.

Je crois qu'il s'est mis dans la tête ,  
Qu'un Galant doit être une bête.

I S A B E L L E.

Pourrai-je gagner votre cœur ?

C R I S P I N.

Ah ! je suis votre serviteur.

I S A B E L L E.

Vous avez, je le dis encore ,  
Un je ne sçais quoi que jadore.

C A T I N, *le contrefaisant.*

Ne diriez-vous pas d'un pourceau

Qui mange du foin dans de l'eau ?

Dieble soit l'amoureux, j'enrage ;

Mais, j'ai vu ce chien de visage

Quelque part, je ne puis dire où ;

Il a de l'air d'un certain fou...

Mais, non, c'est Crispin, c'est lui-même.

I S A B E L L E.

Enfin, mon amour est extrême.

C R I S P I N, *lui voulant toucher le sein.*

Et le mien est fort violent.

Pour m'assurer donc...

I S A B E L L E, *lui donnant un soufflet.*

*Insolent !*



## L E Z I G - Z A G ,

Pour vous assurer ma personne ,  
Voilà des arrhes que je donne. *(Elle rentre.)*

C A T I N.

Cent diebles ! quel moule de gant !  
Jour de Dieu ! le plaisant Galant !  
Il croyet l'épouser , le traître !  
Feignons de ne le pas cor nôtre.  
Monsieur , vous perdez ses appas.  
*(Carin, se mocquant de lui, imitte le bourdonnement & les grimaces qu'il a faites devant Isabelle.)*

C R I S P I N.

Je n'en pleurerai , ma foi , pas .  
D'abord , tu m'as paru plus belle ,  
Plus jeune , & plus aimable qu'elle :  
Mais , dis-moi , m'aimerois-tu bien ?  
Mon cœur , tu ne me répons rien ?  
De t'aime de la bonne sorte ,  
Ma chere , ou le diable m'emporte.  
Mais , réponds-moi donc , mon cher cœur ?

C A T I N.

Vous vous moquez de moi , Monsieur.

C R I S P I N.

C'est tout de bon que je soupire  
Pour toi.

C A T I N.

Cela vous plaît à dire.

C R I S P I N.

Né te mocques donc pas de moi :  
Tu me contrefais ; mais , ma foi ,  
Pour toi , ma flamme est violente.

COMÉDIE.

17

CATIN.

Ah ! je suis fort votre servante.

CRISPIN.

Que diable ! Parle franchement :

Suis-je pas ton fidele Amant ?

Ta Maîtresse est allée aux peautres.

Je m'en ris , j'en ai bien vu d'autres..

CATIN, chante.

J'en avons bien vu d'autres ,

Colin & mé , Colin & mé ,

J'en avons bien vu d'autres ,

Mé & Colin..

CRISPIN.

Ton diable de chant m'étourdit :

Mais , écoute donc ce qu'on dit.

CATIN, chante.

On dit que la grosse Marthe ,

En revenant de Montmartre ,

En allant à Clignancourt ,

Elle est châte à la renverse ;

Qu'en dis-tu , Jean de Nivelle ,

C'est qu'elle a les talons courts..

CRISPIN.

Je dois être eneor ton intime ,

Car , j'ai pour toi toute l'estime ....

CATIN, chante.

Et vous ne nous zeste , zeste , & zeste..

Et vous ne nous estimez pas tant.

CRISPIN.

Si tu m'aimois , j'aurois sujet.

## LE ZIG-ZAG,

De charmer , hors toi , nul objet....

CATIN, chante.

Nul objet ne me retient ;

Je prends le tems comme il vient.

CRISPIN.

Je vois qu'à présent tu me railles ;

Mais hier , venant de Versailles....

CATIN, chante.

Venant de Versailles ,

Je vis un *Bergé*

Qui tenoit une *Caille* ,

Et la faisoit chanter. ( *Catin danse.* )

Baise-moi *Juliane* , *Jean Julian* je ne puis ;

L'amour de *Juliane* me fera mourir.

CRISPIN.

Chante donc tout ton chien de fou ;

Je m'en vais ; je serois bien fou ,

De voir.....

CATIN, se jette sur *Crispin*.

Je ne chante plus , traître !

## SCENE DERNIERE.

OCTAVE, LÉONOR, ISABELLE,

CRISPIN, CATIN.

OCTAVE.

**L**E Coquin a trahi son maître,  
 Affomme , affomme-le , Catin.

COMÉDIE.

59

CRISPIN, à genoux.

Pardonnez au pauvre Crispin.

OCTAVE.

Non, coquin ; je te ferai pendre.

LÉONOR.

Tu voulois donc être mon gendre ?

ISABELLE.

Ah ! pardonnez-lui tout , sans lui  
Je ne serois pas aujourd'hui  
La femme d'un homme que j'aime.

OCTAVE, à Crispin.

Leve-toi , ma joie est extrême :  
Madame , obtiendrai-je en ce jour ,  
( à Leonor. )

L'unique objet de mon amour ?

LÉONOR.

Le vol que vous venez de faire ,  
Vous a rendu l'amour d'un Pere ;  
Et je veux paroître aujourd'hui  
Aussi raisonnable que lui :  
Puisque maintenant il vous donne  
Tout son bien , & qu'il vous pardonne ,  
Ma fille est à vous cette fois :  
Valere ne l'aura jamais ;  
Et ce sera la pénitence ,  
Que mérite sa négligence.

OCTAVE.

Quel plaisir d'être votre Epoux !

60 LE ZIZ-ZAG, COMÉDIE.

ISABELLE.

Le Ciel me destinoit pour vous.

CATIN.

Et moi, jour de Dieu! que ferai-je?

Conseillez-moi, me marierai-je?

LEONOR.

Je l'entends bien ainsi, Catin.

CATIN, à Crispin.

M'aimes-tu, traître de Crispin?

CRISPIN.

Oui, Catin, de toute mon ame.

CATIN.

Touche donc là, je suis sa femme.

CRISPIN.

Et je suis ton Mari, Catin.

LE BARON, se levant.

Et moi je paye le festin :

Mais sur tout, que je sois auprès de cette Belle.

Lorsque nous mangerons : j'ai du tendre pour  
elle ;

Elle aura cet habit, n'en foyez point jaloux :

Allons, deux jours entiers je vous régale tous.

FIN.

Dancourt, Florest Carton, sieur  
d'Ancourt, called.

LES  
**BOURGEOISES**  
A LA MODE,  
COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE;

*Représentée pour la première fois le 15  
Novembre 1692.*

Par Monsieur D'ANCOURT.

A

---

## *ACTEURS.*

**M. SIMON**, Notaire.

**ANGÉLIQUE**, Femme de M. Simon.

**M. GRIFFARD**, Commissaire.

**ARAMINTE**, Femme de M. Griffard.

**MARIANE**, Fille de M. Simon.

**LISETTE**, Fille de chambre d'An-  
gélisque.

**Madame AMELIN**, Marchande.

**LE CHEVALIER**, Amoureux de  
Mariane.

**FRONTIN**, Intrigant.

**M. JOSSE**, Orfèvre.

**JASMIN**, Laquais d'Angélisque.

*La Scène est à Paris, dans le Logis de  
Monsieur Simon.*



**LES BOURGEOISES**  
**A LA MODE,**  
**COMÉDIE.**



**ACTE PREMIER.**

**SCENE PREMIERE.**

**LE CHEVALIER, FRONTIN.**

**LE CHEVALIER.**



H bien ! Frontin, as-tu donné mon  
billet à Lisette ?

**FRONTIN.**

J'arrive comme vous ; je n'ai en-  
core vu personne : mais j'ai appris  
en ville une très-fâcheuse nouvelle.

**LE CHEVALIER.**

Quelle nouvelle ? De quoi s'agit-il ?

**FRONTIN.**

Il faut quitter ce pays-ci.

A ij



4 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
LE CHEVALIER.

Et la raison ?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la Justice.

LE CHEVALIER.

A la Justice ! Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie.....

LE CHEVALIER.

Eh bien ?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle ! Eh ! qui en doute ?

FRONTIN.

Ce n'est pas tout ; il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous , car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarrasse point ; je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Écoutez. Vous menez une vie diablement libertine , franchement.

COMÉDIE.

5

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avoue.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriés dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit : attrapons encore ces gens-ci, & faisons grace au reste de la Nature.

LE CHEVALIER.

La petite Fille de Monsieur le Notaire chez qui nous sommes, l'aimable & jeune Mariane est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa Belle-Mère, Madame la Notaire, une des plus grandes dépenfieres qu'il y ait au monde : il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie ; & depuis deux jours, je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé : mais Monsieur le Notaire, que dira-t-il à cela ?

A ñj

6 LES BOURGEOISES A LA MODE,

LE CHEVALIER.

Lui ? C'est un bon-homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant , il n'a pas le goût mauvais ; il est amoureux d'Araminte , comme vous sçavez.

LE CHEVALIER.

De la femme du Commissaire ?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le Confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voilà pas mal adressé : Araminte & sa femme sont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien ; au contraire , si elles ont de l'esprit , elles profiteront de l'aventure ; & pour vous , si vous en usez bien avec moi : car enfin , nous nous connoissons , comme vous sçavez ; il faut être bon Prince : nous tâcherons de vous faire épouser Mariane. Voici déjà votre billet que je vais donner à Lifette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus : dans l'affaire où vous allez vous embarquer , une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.

---

SCENE II.

FRONTIN, *seul.*

**L'**Heureuse chose que d'être né avec de l'esprit ! Oh ! pour cela , Monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde.

Le jeu , les femmes ; tout ce qui sert à ruiner les autres , est ce qui lui fait faire figure , & tout son revenu n'est qu'en fonds d'esprit. Patience , je ne dis mot ; mais , ma foi , s'il ne fait ma fortune avec la sienne , je gâterai bien ses affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

**A** H ! ah ! c'est toi ? Bon jour , Frontin.

FRONTIN.

Bon jour , Lisette. Ta Maîtresse est-elle habillée ?

LISETTE.

Oui ; mais c'est une grande merveille , & nous n'avons pas coutume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Et sçais-tu bien qu'il est près de midi ?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin , nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit ?

LISETTE.

Oh ! cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici avec Araminte , de petites parties de plaisir & de jeu. Nous ne forirons plus si souvent ; & , dans le fond , il y a quelque raison. Il vaut mieux recevoir chez soi compagnie , que de l'aller chercher en ville.

## 8 LES BOURGEOISES A LA MODE.

FRONTIN.

Et le Mari sçait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non , pas encore. Mais quand cela fera , ne le verra-t-il pas bien sans qu'on le lui dise ? C'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le Maître , comme tu sçais.

FRONTIN.

Bon ! pour faire la femme de qualité. On dit que ta Maitresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaire.

LISETTE.

Le grand malheur ! Est-ici la seule maison de ta connoissance où les Maris ne font que les premiers domestiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeoises dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh diable ! pour bien dresser un Mari , tu es la premiere Fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'amene ici ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monsieur le Chevalier , & de la mienne.

LISETTE.

Comment ! de la tienne ?

FRONTIN.

Oui , mon enfant ; j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

COMÉDIE.

9

L I S E T T E.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

F R O N T I N.

Oui vraiment ; comme Laquais d'Araminte ; j'ai un Billet à lui rendre.

L I S E T T E.

Eh ! bien , viens , tu n'as qu'à me suivre.

F R O N T I N.

Et attends , attends. Comme Valet de chambre de Monsieur le Chevalier , j'ai des affaires sérieuses à te communiquer.

L I S E T T E.

Comment donc ! Tu te mêles de bien des métiers , à ce qui me semble ?

F R O N T I N.

Il est vrai : je suis le garçon de France le plus employé. Valet de chambre de l'un , Laquais de l'autre ; Grison de celle-ci , Espion de celle-là ; je fais tout avec une discrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle , je suis presque toujours pour & contre ; je conduis quelquefois les affaires de la Femme & celles du Mari tout ensemble. Je sçais toujours tout , & ne dis jamais rien , & je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

L I S E T T E.

Voilà un fort joli caractère. Mais , dis-moi vite , qu'as-tu à me faire sçavoir de la part du Chevalier ?

F R O N T I N.

Qu'il est amoureux de Mariane.

L I S E T T E.

De Mariane !

F R O N T I N.

Oui , d'elle-même , & il m'a chargé de te la demander en mariage.

A v

10 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

En mariage ! à moi ?

F R O N T I N.

Est-ce que tu ne sçais pas que pour épouser des Filles de Bourgeois , ce n'est point aux Peres que de jeunes gens de condition s'adressent à présent.

L I S E T T E.

Non.

F R O N T I N.

Non vraiment ; cela étoit bon autrefois ; mais aujourd'hui , les manieres sont bien différentes : on prend seulement l'aveu de la petite Fille ; on tâche d'avoir l'agrément de la Fille de chambre ; & quand on ne peut plus cacher la chose , on en informe la famille.

L I S E T T E.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t-il expliqué son amour ?

F R O N T I N.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

L I S E T T E.

Eh bien ?

F R O N T I N.

Ceux de Mariane n'ont rien compris. Mais pour rendre la chose plus intelligible , voilà un petit Billet que tu es priée de lui faire lire.

L I S E T T E.

Très-volontiers.

F R O N T I N.

Nous en aurons bien-tôt réponse ?

L I S E T T E.

C'est ce que je ne sçais point. Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere. Monsieur le Notaire,

## COMÉDIE.

11

qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête ,  
ne veut pas que sa Fille prenne les manieres de  
sa Femme , & nous n'avons point avec elle tout le  
commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta Maîtresse.

---

### SCENE IV.

ANGÉLIQUE , FRONTIN , LISETTE.

ANGÉLIQUE.

**I**L n'est encore venu personne ? Ah ! te voilà ,  
que veux-tu, Frontin ?

FRONTIN.

Vous rendre un Billet d'Araminte , Madame.  
*à Lisette.*

Songez à celui de Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGÉLIQUE , *après avoir lu.*

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir, il n'y  
a point de réponse ; je la lui ferai moi-même.

---

### SCENE V.

ANGÉLIQUE , LISETTE.

ANGÉLIQUE.

**L**isette !

LISETTE.

Madame ?

ANGÉLIQUE.

Mon Mari est amoureux d'Araminte.

A vj



## 12 LES BOURGEOISES A LA MODE.

L I S E T T E.

Lui , Madame ! seroit-il possible ?

A N G É L I Q U E.

Elle me l'écrit.

L I S E T T E.

Et vous n'êtes pas plus intriguée ?

A N G É L I Q U E.

Intriguée ! Par quelle raison ? Cette femme est  
des mes amies , & tu sçais que je ne suis pas jalouse.

L I S E T T E.

Vous avez raison : la jalousie est une passion  
Bourgeoise , qu'on ne connoit presque plus chez  
les personnes de qualité.

A N G É L I Q U E.

Fi ! cela ne mérite pas seulement que l'on y  
fasse attention : parlons d'autre chose. Sçais - tu  
bien que je commence à me repentir de m'être  
laissé persuader de donner à jouer chez moi ?

L I S E T T E.

Eh ! comment donc ? Quoi ! vous ne sçavez jamais  
ce que vous voulez. Mort de ma vie ! vous êtes  
bien plus femme qu'une autre.

A N G É L I Q U E.

Oh ! ne me querelle donc point , je te prie : tu  
me mettrois de mauvaise humeur.

L I S E T T E.

Eh ! comment ne vous pas quereller ? Il ne tient  
qu'à vous d'être parfaitement heureuse. Belle ,  
jeune , bien faite , spirituelle ; vous êtes aimée  
de tous ceux qui vous voyent , & vous avez le  
bonheur de n'aimer personne que votre Mari ,  
que vous n'aimez guere ; vous êtes sans aucune  
passion dominante , que celle de vos plaisirs ; vous  
avez en moi une Fille dévouée à tous vos senti-

mens , quelque déraisonnables qu'ils puissent être , & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie, par des inégalités perpétuelles.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu que je te dise ? Je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous ?

ANGÉLIQUE.

De quoi je me plains ? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un Notaire ?

LISETTE.

Oui , & d'un Notaire qui s'appelle Monsieur Simon , encore ! cela est chagrinant , je vous l'avoue , & vous n'avez ni l'air ni les manières d'une Madame Simon.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquise , Lisette ?

LISETTE.

Affurément. Mais aussi , Madame , ne faites-vous pas comme si vous l'étiez ?

ANGÉLIQUE.

Non , vraiment , ma pauvre Lisette ; je n'ose médire de personne , je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des Femmes qui me déplaisent. Je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules. Enfin , Lisette , quand on a de l'esprit , il est bien fâcheux , faute de rang & de naissance , de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Eh ! pourquoi vous contraindre ? Qui vous retient ? Abandonnez-vous toute à votre génie ; com-

## 14. LES BOURGEOISES A LA MODE;

monde par donner à jouer ; recevez grand monde chez mille Bourgeoises des plus roturières, qui n'ont pas d'autres titres pour faire les femmes de conséquence.

ANGÉLIQUE.

Eh! bien, n'en parlons plus, Lisette; ç'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déjà dans nos intérêts un Commissaire, Madame, le Mari d'Araminte; & ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joueuses de profession, que la faveur d'un Commissaire.

ANGÉLIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus : le Mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaisir à sa Femme.

LISETTE.

Il n'importe; je veux vous ménager sa protection, moi : laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et que je ne sçais quel tour faire à mon Mari pour en attraper ; l'affaire de mon diamant l'a déjà mis dans une colere épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, & il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

ANGÉLIQUE.

Point du tout ; il a fait courir des billets chez les Orfèvres.

LISETTE.

Eh! bien, mettons-le en gage, Madame; c'est de l'or en barre.

COMÉDIE.

15

ANGÉLIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-tems affaire.

---

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

**M** Adame Amelin, votre Marchande de modes.....

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire ?

ANGÉLIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette : elle est fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter ! vous n'y songez pas.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ? c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, Madame ?

ANGÉLIQUE.

A toi-même. Voilà ce diamant que mon Mari croit perdu ; tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit ; mais Madame Amelin, . . .

16 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
ANGÉLIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

L I S E T T E.

La voici.

---

S C E N E V I I.

ANGÉLIQUE, MADAME AMELIN,  
L I S E T T E.

A N G É L I Q U E.

**E**H ! Bon jour, Madame Amelin : il y a mille ans que je ne vous ai vue , & cependant je suis sur vos parties.

Madame A M E L I N.

Oh ! Madame , ce n'est pas là ce qui m'amene ici.

L I S E T T E

Bon jour , Madame Amelin.

A N G É L I Q U E.

Combien vous dois-je, Madame Amelin ?

Madame A M E L I N.

J'ai là vos parties, Madame : si vous vouliez bien prendre la peine.....

A N G É L I Q U E.

Volontiers : je n'aime point à devoir.

( Elle lit. )

*Premierement , pour avoir garni l'épaule gauche de Madame..... Vous vous moquez , Madame Amelin ; ce n'est pas là mon Mémoire.*

Madame A M E L I N.

Je vous demande pardon, Madame ; c'est celui d'une Comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je

COMÉDIE.

17

J'ai , depuis six mois , fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en sois payée.

L I S E T T E.

Ce sont pour-tant là des choses qu'on devoit payer comptant pour ne pas faire crier les Marchands.

Madame A M E L I N.

Voilà votre Mémoire , Madame.

A N G É L I Q U E.

Voyons. *Pour l'idée d'une Coëffure extraordinaire.* Ah ! je me reconnois à la Coëffure ; mais votre Mémoire est furieusement long : vous croyez que je lirai tout cela , Madame Amelin ? Je suis trop paresseuse.

Madame A M E L I N.

Voyez seulement le total , Madame , s'il vous plaît.

A N G É L I Q U E.

*Somme totale , trois cent dix livres.*

L I S E T T E.

Il n'y a que trois cent dix livres. En vérité, Madame , il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

A N G É L I Q U E.

Lisette , allez dire à mon homme d'affaire qu'il vous donne trois cent dix livres ; dépêchez : n'entendez-vous pas ? Trois cent dix livres, cela est-il si difficile à comprendre ?

L I S E T T E.

Non Madame ; je comprends fort bien trois cent dix livres.

A N G É L I Q U E.

Eh bien ! puisque vous comprenez , cela suffit ; allez vite.

L I S E T T E.

Voilà de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, Madame AMELIN.

ANGÉLIQUE.

**L**E commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin.

Madame A M E L I N.

Oui , Madame, & l'on ne gagne pas grand' chose , comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous faites quelquefois des pertes considérables.

Madame A M E L I N.

Il m'est dû plus de dix mille livres , dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous avez beaucoup d'enfans , Madame Amelin ?

Madame A M E L I N.

Je n'ai qu'un grand garçon , qui me fera mourir de chagrin , je pense.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ?

Madame A M E L I N.

Je ne sçais où il prend de l'argent ; mais il est toujours avec de belles Dames ; il joue avec de grands Seigneurs , & il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGÉLIQUE.

En vérité , voilà un mauvais petit caractère !

Madame A M E L I N.

Hélas ! Madame ; c'est comme tout le monde

## COMÉDIE.

19

est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est pas, & c'est ce qui perd bien de la Jeunesse.

ANGÉLIQUE.

Elle a raison.

Madame AMELIN.

A cela près, Jeannot est bon garçon, & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu, Madame Amelin : une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lifette va vous apporter votre argent.

Madame AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

---

## SCENE IX.

Madame AMELIN, *seule.*

**A**H ! que voilà une brave Dame ! Ne se pas donner seulement la peine de lire des papiers. Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bien-tôt de quoi faire rouler un bon carosse.

---

## SCENE X.

LE CHEVALIER, Madame AMELIN.

LE CHEVALIER.

**J**E ne sçais si Lifette aura déjà donné à Mariane le billet.....

Madame AMELIN.

Miséricorde ! Que vois-je ?

LE CHEVALIER.

Ah ! Ciel !



20 LES BOURGEOISES A LA MODE,

Madame A M E L I N.

Je ne me trompe point; c'est Jeannot. Eh! mon cher enfant! que viens-tu faire ici?

L E C H E V A L I E R.

Quelle rencontre!

Madame A M E L I N.

Comme le voilà brave! Tu as beau faire Jeannot, je suis ta mere, & quoique tu sois un méchant enfant, bon sang ne peut mentir, je t'aime toujours, Jeannot, mon pauvre Jeannot.

L E C H E V A L I E R.

Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

Madame A M E L I N.

Qu'il a bonne mine! Mais est-il possible que j'aye fait ce garçon-là?

L E C H E V A L I E R.

Vous perdez toutes mes affaires.

Madame A M E L I N.

Comment! quelles affaires, Jeannot?

L E C H E V A L I E R.

Eh! ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

Madame A M E L I N.

Quoi! qu'est-ce à dire? N'es-tu pas mon enfant? Ne voudrais-tu point que je t'appellasse Monsieur? Ecoute, je sçais les contes que tu fais; tu as honte de m'appeller ta mere.

L E C H E V A L I E R.

Non; je vous aime, je vous respecte; mais si vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles espérances du monde.

Madame A M E L I N.

Quelles espérances?

LE CHEVALIER.

Un mariage considérable.... Nous ne sommes point en lieu de nous expliquer.

Madame AMELIN.

Mon cher enfant !.....

LE CHEVALIER.

Eh ! de grace !....

Madame AMELIN.

Mais, dis-moi donc...

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Madame AMELIN.

Ah ! qu'il y aura de gens fâchez dans le quartier, si c'est tout de bon que Jeannot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahissez point, je vous prie.

---

## SCENE XI.

LE CHEVALIER, Madame AMELIN,  
LISETTE.

LE CHEVALIER.  
**E**H ! bon jour, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc, vous êtes seul, Monsieur le Chevalier ?

Madame AMELIN.

Monsieur le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Ne sçachant à qui m'adresser, en l'attendant, j'allois faire connoissance avec Madame.

## 22 LES BOURGEOISES A LA MODE,

Madame A M E L I N.

Le joli garçon ! il est effronté comme un Page.

L E C H E V A L I E R.

Qui est cette femme , Lifette ?

L I S E T T E.

C'est une espece de Marchande qui fournit des modes à Madame.

L E C H E V A L I E R.

Frontin t'a-t-il donné un Billet ?

L I S E T T E.

Oui ; mais je n'ai point vu Mariane.

L E C H E V A L I E R.

Ah ! juste Ciel !

Madame A M E L I N.

Qu'il entend bien cela !

L I S E T T E.

Ne voulez-vous pas voir Madame ?

L E C H E V A L I E R.

Ma vie & ma fortune sont en tes mains , ma chere Lifette.

L I S E T T E.

Entrez , entrez ; je vous en rendrai bon compte.

Madame A M E L I N.

Comme il les attrape !

L E C H E V A L I E R.

Adieu , Madame.

Madame A M E L I N.

Monfieur , votre très-humble servante.



## SCÈNE XII.

Madame AMELIN, LISETTE.

**V** Madame AMELIN.  
Oilà un aimable petit Gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient assez, à ce qu'il me semble.

Madame AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible ;  
ils ont toujours de petites manières qui les distin-  
guent, & l'on fait bien son compte avec eux,  
n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Le bon tems est passé, Madame Amelin : les  
gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent  
de reste. Voilà, Madame, par exemple.....

Madame AMELIN.

Eh ! bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cents dix livres.

Madame AMELIN.

Eh ! bien ?

LISETTE.

Eh ! bien ? il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

Madame AMELIN.

Qu'est-ce à dire ? Il n'y a pas de fonds pour  
trois cents dix livres ?

LISETTE.

C'est une malice de notre homme d'affaires,  
qui n'aime point à donner de l'argent.

Madame AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires !

24 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
L I S E T T E.

Vous êtes bien-heureuse que ce ne soit pas un Intendant ; vous attendriez bien davantage.

Madame A M E L I N.

Mais , Madame joue quelquefois , & quand elle gagne.....

L I S E T T E.

Oh ! quand elle gagneroit mille pistoles , elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette ; c'est une chose sacrée que l'argent du jeu. Diantre ! ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le nécessaire.

Madame A M E L I N.

Comment ferons-nous donc ?

L I S E T T E.

Si vous étiez femme d'accommodement , Madame Amelin.

Madame A M E L I N.

Eh ! bien ?

L I S E T T E.

Madame a besoin de cent louis ; elle vous en doit trente , faites-lui prêter six cents écus ; elle vous payera vos trois cents dix livres.

Madame A M E L I N.

L'accommodement est admirable ! Vous vous moquez de moi , je pense ?

L I S E T T E.

Non ; je ne me moque point. Voilà un Diamant de trois cents pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement ; voyez si le parti vous accommode.

Madame A M E L I N.

Un Diamant ! Ah ! c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent ?

L I S E T T E.

# COMÉDIE.

25

## L I S E T T E.

Dans le moment même, si cela se peut.

Madame A M E L I N.

Passiez chez moi dans un quart d'heure, & apportez la bague, vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, Mademoiselle Lisette.

## S C E N E X I I.

L I S E T T E, *seule.*

**A** Dieu Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier, l'humeur de ma Maitresse, qui ne songe qu'à ruiner son Mari : elle achete cher, vend à bon marché, met tout en gage : je suis son Intendante. Voilà comme les Maitresses deviennent soubrettes, & comme les soubrettes deviennent quelquefois Maitresses à leur tour.

*Fin du premier Acte.*



B



## A C T E I I.

### SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

**M** Ais quelle distraction, Chevalier? vous paroissez embarrassé! vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites!

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de Monsieur votre Mari pour Amarinte, Madame.

ANGÉLIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Amarinte eût l'esprit....

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre, & malgré l'avarice de votre Epoux, si vous n'étiez point un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire....

ANGÉLIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? qu'on le ruine, Chevalier, pourvu que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame, vous êtes une Femme de bon esprit.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mettroit en fond pour l'établissement de jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Que vous veut Frontin?

---

## SCENE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER,  
FRONTIN.

**A** LE CHEVALIER.  
S-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, Monsieur, on décrete.

ANGÉLIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sçais, Madame. Veux-tu parler haut?

FRONTIN.

Monfieur. ....

LE CHEVALIER.

Eh bien! Monfieur.

FRONTIN.

Je vous dis, Monfieur, que. ....

LE CHEVALIER.

L'impertinent! Quelqu'un m'attend au logis, n'est-ce pas?



28 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
F R O N T I N.

Oui, Monsieur, justement ; deux Marquises, une Comtesse, un Partisan, trois Abbés, autant de fainéants ; ce Commis de la Douane, & ce petit Epicier sont au logis qui vous attendent.

L E C H E V A L I E R.

Ce maraud-là fait toujours mystère de rien. Ce sont des gens qui me persécutent, Madame, pour sçavoir quand on commencera à jouer chez vous.

A N G É L I Q U E.

Allez vite leur dire que nous ouvrirons demain, sans faute, Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Mais, Madame. . . .

A N G É L I Q U E.

Ne faites point de façon de me laisser seule, je ne serai pas long-tems sans compagnie.

---

S C E N E I I I.

A N G É L I Q U E, J A S M I N.

**H** A N G É L I Q U E.  
Olà ! Jasmin.

J A S M I N.

Que vous plaît-il, Madame ?

A N G É L I Q U E.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

J A S M I N.

Son Maître de Claveffin est avec elle.

A N G É L I Q U E.

Lisette ne revient point de chez Madame Ame-  
lin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La  
fatigante chose que le moindre moment d'inquié-  
tude !

## SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.  
**A**H ! te voilà ? tu as bien tardé.

LISETTE.  
C'est l'impatience d'avoir de l'argent, qui vous a fait trouver le tems si long.

ANGÉLIQUE.  
M'en apportes-tu ?

LISETTE.  
Madame Amelin a pris ses trois cens dix livres : voilà ce qui vous reste des six cens écus.

ANGÉLIQUE.  
Prenons bien garde que mon Mari ne soupçonne rien de tout ceci, Lisette.

LISETTE.  
Que vous êtes bonne, Madame.

ANGÉLIQUE.  
Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible.

LISETTE.  
Et cependant il se plaint encore.

ANGÉLIQUE.  
Tous les hommes en sont logés là ; ce sont des animaux grondans que les Maris.

LISETTE.  
Que vous les définissez-bien.

ANGÉLIQUE.  
Je les connois ; le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourrue, & je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui pour me desfennuyer.

30 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir ; & je me charge de cela , moi.

A N G É L I Q U E.

Des coëffes , Lisette , une écharpe.

L I S E T T E.

Où allez-vous donc ?

A N G É L I Q U E.

Je vais dépenser de l'argent , puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses : des tables , des cornets , des dez & des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

L I S E T T E.

Nous allons donc bien nous réjouir ?

A N G É L I Q U E.

Le mieux du monde. J'attends Araminte ; je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

L I S E T T E.

Vous n'attendrez pas long-tems : la voici.

---

S C E N E V.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE,

L I S E T T E.

**E** H ! bon jour , mon aimable petite.

A N G É L I Q U E.

Ma chere bonne , comment te portes-tu ?

A R A M I N T E.

Comme une femme qui n'a pas dormi de vingt-quatre heures.

L I S E T T E.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

A N G É L I Q U E.

Qui a donc troublé ton repos ?

A R A M I N T E.

Ne t'allarmes point ; ce n'est pas ton Mari, je ne l'aime pas, au moins.

A N G É L I Q U E.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en félicite.

A R A M I N T E.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner, tout son bien est à mon service.

L I S E T T E.

Eh ! mort de ma vie ! prenez toujours à bon compte ; il n'y a point de mal à ruiner un Mari, quand sa femme partage les revenans-bon de l'aventure.

A R A M I N T E.

Qu'il ne sçache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

A N G É L I Q U E.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit ?

A R A M I N T E.

A chercher, dans ma tête, tous les moyens imaginables de faire enrager mon Mari.

L I S E T T E.

Voilà un amusement fort agréable.

A N G É L I Q U E.

Ah ! ces idées t'ont fait plaisir ; je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

A R A M I N T E.

C'est un homme qui perd l'esprit, & qui se le fait perdre. Il veut & ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaisant jusques à l'excès, puis aussitôt brutal à la fureur : quelquefois content d'une chose qui lui déplaît un quart d'heure après. Il querelle toujours sans sujet,

32 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
& , pour vivre en repos avec lui , on ne sçait ja-  
mais quel parti prendre.

A N G É L I Q U E.

Voilà des inégalités impardonnables.

A R A M I N T E.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raison-  
nable , & à me venger de ses caprices.

L I S E T T E.

Que ce soit donc en tout bien & en tout hon-  
neur : pour mettre un Mari à la raison , on s'en  
écarte quelquefois , & ces biais-là ne valent ja-  
mais rien , quoi qu'ils soient les plus à la mode.

A R A M I N T E.

Pour moi , je ne sçaurois mieux faire enrager  
mon bourru , qu'en lui attrapant de l'argent.

L I S E T T E.

En ce cas , nous sommes de la partie. Un Mari  
fâcheux & avare , est un ennemi public , contre  
qui toutes les Femmes ont intérêt de se déclai-  
rer : çà , voyons ; comment faut-il s'y prendre ?

A N G É L I Q U E.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un ca-  
rosse ?

A R A M I N T E.

Oui , vraiment : où veux-tu aller ?

A N G É L I Q U E.

Je te le dirai ; sortons ensemble.

A R A M I N T E.

Que Lifette vienne donc avec nous , tout en  
roulant , nous parlerons de nos affaires.

L I S E T T E.

Non pas , s'il vous plaît ; j'ai ici les miennes ,  
& vous vous passerez bien de moi.

A N G É L I Q U E.

Tu n'as qu'à me dire tes projets , je te ferai

# COMÉDIE.

33

confidente des miens, & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

L I S E T T E. .

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin.

A R A M I N T E.

Adieu, Lisette.

## SCENE VI.

L I S E T T E, *seule.*

**L** Es aimables petites personnes! Elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs Maris, & sans cela, que feroient-elles! Grace à l'avarice & à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'ayent les Femmes. Mais voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu le Biller du Chevalier, non. Sçachons un peu ce qu'elle a dans l'ame, avant que de lui parler de cette affaire.

## SCENE VII.

L I S E T T E, M A R I A N E.

M A R I A N E.

**Q**ue me veut ma belle - mere, Lisette? On m'a dit qu'elle me demande?

L I S E T T E.

Elle vient de sortir, & apparemment elle ne vous vouloit rien de fort pressé.

M A R I A N E.

Je venois lui donner le bon jour, & je retourne dans ma chambre.

B v

34 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

Eh ! non , non ; je vous veux quelque chose , moi , & Madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

M A R I A N E.

Dépêche - toi donc ; tu sçais bien que mon Pere ne veut pas que je te parle , & qu'il dit que tu me gâtes.

L I S E T T E.

Moi ! je vous gâte ? Il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

M A R I A N E.

Oh ! ne te fâches point , je ne le crois pas ; mais ses remontrances perpetuelles me chagrinent terriblement.

L I S E T T E.

Eh ! quelles remontrances peut-il faire ?

M A R I A N E.

Je ne sçais ; comme je ne les mérite point , je ne les écoute pas le plus souvent , & quand il a bien long-tems parlé , il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

L I S E T T E.

Ah ! puisque vous prenez si bien les choses , vous n'êtes pas si fort à plaindre.

M A R I A N E.

Je ne suis pas à plaindre ! Est-il agréable , à mon âge , de vivre éternellement dans la solitude ? Je n'ai , pour toute compagnie , que des Maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles ; la Musique , la Fable , l'Histoire , la Géographie : cela n'est-il pas bien divertissant ?

L I S E T T E.

Cela vous donne de l'esprit.

M A R I A N E.

N'en ai-je pas assez ? Ma belle-mère ne sçait point toutes ces choses , & elle vit heureuse.

L I S E T T E.

Sa destinée vous fait donc envie ?

M A R I A N E.

Oui , je te l'avoue ; & si elle vouloit , au hasard d'être tous les jours grondée de mon Père , je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

L I S E T T E.

Quoi ! pas même pour être mariée ?

M A R I A N E.

Oh ! c'est autre chose ; quand je serai mariée , ne serai-je pas la Maitresse , & ne fera-je pas comme elle , tout ce que je voudrai.

L I S E T T E.

Selon le Mari que vous prendrez.

M A R I A N E.

Comment ! selon : oh ! je veux un bon Mari ; ou je n'en veux point.

L I S E T T E.

Mais , si votre Père vous en veut donner un à sa fantaisie ?

M A R I A N E.

Je ne le prendrai point s'il n'est à la mienne.

L I S E T T E.

Fort bien. Et votre belle-mère , si elle vous proposoit. . . .

M A R I A N E.

Mais , Lifette ; un Mari de sa main me conviendrait assez , je pense.

L I S E T T E.

Et de la mienne , craindriez-vous d'être trompée ?

M A R I A N E.

De la tienne !



36 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

Oui ; parlez.

M A R I A N E.

Hom ! je devine ce que tu me veux , Lisette.

L I S E T T E.

Vous le devinez ?

M A R I A N E.

Oh ! que oui ; cela n'est pas bien difficile.

L I S E T T E.

Et que devinez-vous encore ?

M A R I A N E.

Que quelqu'un est amoureux de moi , & qu'on t'a priée de me le dire.

L I S E T T E.

Cela est admirable !

M A R I A N E.

Et c'est pour sçavoir ce que je pense , que tu me parles de mariage.

L I S E T T E.

Quelle vivacité !

M A R I A N E.

Oh ! je ne suis plus une petite fille , & quoi-que je ne voye pas le monde , quand je suis seule , je rêve à bien des choses : mais dis vite ; qu'as-tu à me faire sçavoir ?

L I S E T T E.

Eh ! puisque vous êtes si habile , ne pouyez-vous pas deviner le reste ?

M A R I A N E.

J'aurois trop à rougir , Lisette , si mes conjectures n'étoient pas justes.

L I S E T T E.

Oh ! pour le coup , je devine à mon tour ; & je ne suis pas moins pénétrante que vous.

M A R I A N E.

Et que pénétrés-tu ?

L I S E T T E.

Que vous êtes amoureuse.

M A R I A N E.

Paix , Lifette.

L I S E T T E.

Ne craignez rien ; personne ne peut nous entendre.

M A R I A N E.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure.  
Sérieusement , que me veux-tu ?

L I S E T T E.

Vous rendre un petit billet.

M A R I A N E.

Un billet !

L I S E T T E.

Oui. Voyez si cela vous accommode.

M A R I A N E.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier , je ne le veux point voir , Lifette.

L I S E T T E.

Eh ! voyez-le, il est de lui-même ; l'heureuse chose que la sympathie ! Eh bien ! comment le trouvez-vous ? Son stile ?

M A R I A N E.

Il écrit comme ses yeux parlent : ils m'avoient déjà dit tout ce qui est dans sa lettre.

L I S E T T E.

Mais, les vôtres n'ont point fait de réponse, &amp; c'est une réponse dont il est question.

M A R I A N E.

Mais, Lifette. ....

L I S E T T E.

Quoi ! mais ; c'est un Mari de ma main , qu'avez-vous à dire ? Allez vite récrire seulement.

M A R I A N E.

Sera-t-il de la bienfiance. ....

38 LES BOURGEOISES A LA MODE ;

L I S E T T E.

Comment ! de la bienséance ? On vous aime , vous aimez ; on vous écrit , vous faites réponse ; y a-t-il rien là qui ne soit dans les formes.

M A R I A N E.

Ecrire à un homme !

L I S E T T E.

Le grand malheur ! Ah ! que de façons pour une petite personne qui devine si juste ! Ne vous en fiez-vous pas bien à moi ? je sçais les règles comme celui qui les a faites.

M A R I A N E.

J'entends quelqu'un.

L I S E T T E.

C'est, Montieur le Commissaire.

M A R I A N E.

Le Mari d'Araminte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Ne perdez point de tems ; allez faire réponse.

---

S C E N E V I I I.

M. G R I F F A R D , L I S E T T E.

M. G R I F F A R D.  
**B** On jour , ma chere enfant.

L I S E T T E.

Monfieur , je fuis votre très-humble fervant.

M. G R I F F A R D.

Ta belle Maitresse est-elle vifible ? &c. Monfieur le Notaire est-il au logis ?

L I S E T T E.

Il n'y a perfonne, Monfieur, depuis le matin;

COMÉDIE.

39

Monsieur est en ville, & Madame vient de sortir avec Madame votre Epouse.

M. GRIFFARD.

Le hasard m'est bien favorable. Je suis ravi de te trouver seule, Lisette, & j'ai mille choses à te dire.

L I S E T T E.

(à part.)

Me voilà prête à vous écouter. Voilà un bourru bien radouci, à ce qu'il me semble.

M. GRIFFARD.

Comment ton Maître & ta Maîtresse vivent-ils ensemble, dis?

L I S E T T E.

Comme un Mari & une Femme. Ils sont toujours fâchés, se querellent souvent, se raccommodent peu, boudent sans cesse, se plaignent fort l'un de l'autre, &, peut-être, ont tous deux raison. C'est tout comme chez vous, enfin; & n'est-ce pas par-tout de même?

M. GRIFFARD.

Mais, quel parti prends-tu dans leurs différens, toi?

L I S E T T E.

Quel parti, moi? Je suis pour Madame, &, si vous voulez que je vous parle net, je ne crois pas qu'un Mari puisse avoir raison.

M. GRIFFARD.

J'en conviens; il y a des gens insupportables.

L I S E T T E.

De petits bourrus éternels, par exemple.

M. GRIFFARD.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

40 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. G R I F F A R D.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

L I S E T T E.

Toujours grondans, de mauvaise humeur.

M. G R I F F A R D.

C'est une chose horrible !

L I S E T T E.

Si j'avois un Mari comme cela, je lui ferois voir bien du pays, sur ma parole.

M. G R I F F A R D.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta Maitresse, Lisette ?

L I S E T T E.

Et si votre femme, qui ne la quitte point, les prenoit pour elle ?

M. G R I F F A R D.

Tu me crois donc de ces insupportables ?

L I S E T T E.

Eh ! vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

M. G R I F F A R D.

Si tu sçavois la cause de mes caprices, tu ferois la première à les excuser.

L I S E T T E.

Cela se pourroit ; je suis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

M. G R I F F A R D.

Non ; tu n'es pas de mes amies.

L I S E T T E.

Où ce petit reproche nous menera-t-il ?

M. G R I F F A R D.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta Maitresse.

L I S E T T E.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre, comme elle, dans tous les chagrins  
qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

M. GRIFFARD.

Et si elle sçavoit combien je m'y intéresse,  
elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'Hébreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu veux l'en instruire, Lisette, je ne  
ferois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourse que je te  
prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me  
dites; un Commissaire qui donne sa bourse, est  
terriblement amoureux.

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveilles, vous  
dis-je; vous n'aimez point votre femme?

M. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît davantage?

42 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. G R I F F A R D.

N'est-elle pas la plus charmante personne du monde ?

L I S E T T E.

Affurément, c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femme ; qu'il y auroit de troqueurs au monde ! Mais comme cela n'est pas tout-à-fait permis, prenez garde à vous, Monsieur le Commissaire.

M. G R I F F A R D.

Ah ! pour moi, je ne demande que l'estime de ta Maîtresse.

L I S E T T E.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. G R I F F A R D.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

L I S E T T E.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

M. G R I F F A R D.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

L I S E T T E.

Vous m'attendrissez trop, Monsieur.

M. G R I F F A R D.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

L I S E T T E.

Je vais pleurer.

M. G R I F F A R D.

Qu'elle sçache tout cela, Lisette.

L I S E T T E.

Elle le sçaura, je vous en réponds. J'entends son mari ; remettez-vous un peu ; vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je suis trop ému ; je ne veux point qu'il me voye : cache-moi dans le cabinet de ta Maitresse.

L I S E T T E.

Dans son cabinet ! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais.....

L I S E T T E.

Mais ! Descendez par ce petit escalier , & allez prendre l'air ; vous en avez besoin, sur ma parole. Ma foi , l'aventure est trop drôle , & voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

---

## SCENE IX.

M. SIMON, L I S E T T E.

M. SIMON.

**A** H ! te voilà , coquine ! Que fait ma femme ?

L I S E T T E.

Le beau début ! Elle est sortie.

M. SIMON.

Déjà sortie ! à l'heure qu'il est ? elle n'est pas éveillée , le plus souvent.

L I S E T T E.

Il faut apparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires pressantes ! Oh ! si elle ne change ses manieres ! ....

L I S E T T E.

Et pourquoi les changer , puisqu'elle s'en trouve bien ? Elle n'en fera rien , Monsieur , je vous assure.



**44 LES BOURGEOISES A LA MODE,**

**M. S I M O N.**

Elle s'en trouve bien ? mais je n'en suis pas content, moi.

**L I S E T T E.**

C'est que vous êtes furieusement difficile ; car , enfin , qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite ?

**M. S I M O N.**

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

**L I S E T T E.**

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

**M. S I M O N.**

Elle n'y vient que pour dormir.

**L I S E T T E.**

L'entendez-vous jamais quereller ?

**M. S I M O N.**

Comment l'entendrais-je ? Je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

**L I S E T T E.**

La grande merveille ! Vous dormez quand elle revient , vous voulez la voir quand elle dort , ou vous êtes sorti quand elle s'éveille ; le moyen de vous rencontrer !

**M. S I M O N.**

Et c'est cela dont je me plains ; au lieu de prendre le soin de son ménage....

**L I S E T T E.**

De son ménage, Monsieur ! Est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles ? Et est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

**M. S I M O N.**

*Affurément.*

COMÉDIE.

43

L I S E T T E.

Bon !

M. S I M O N.

Comment, bon !

L I S E T T E.

Eh ! fi , Monsieur , vous êtes Notaire , & vous ne sçavez pas la coutume de Paris.

M. S I M O N.

Mais , qu'elle demeure au moins dans sa maison , qu'elle y reçoive compagnie , qu'elle voye... Araminte , par exemple , c'est une femme raisonnable que celle-là.

L I S E T T E.

Affurément.

M. S I M O N.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

L I S E T T E.

Mais , vraiment ; il n'y a rien de plus raisonnable ; il faudra bien qu'elle le fasse : allons , tâchez de la persuader.

M. S I M O N.

Je n'enviendrai point à bout , si je ne querelle.

L I S E T T E.

Eh bien ! il y a long-tems que vous n'avez querellé , à ce qu'il me semble.

M. S I M O N.

Depuis l'affaire du diamant.....

L I S E T T E.

Depuis le diamant ! Il y a un siècle.

**44 LES BOURGEOISES A LA MODE ,**

**M. S I M O N.**

Elle s'en trouve bien ? mais je n'en suis pas content, moi.

**L I S E T T E.**

C'est que vous êtes furieusement difficile ; car , enfin , qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite ?

**M. S I M O N.**

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

**L I S E T T E.**

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison.

**M. S I M O N.**

Elle n'y vient que pour dormir.

**L I S E T T E.**

L'entendez-vous jamais quereller ?

**M. S I M O N.**

Comment l'entendrais-je ? Je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

**L I S E T T E.**

La grande merveille ! Vous dormez quand elle revient , vous voulez la voir quand elle dort , ou vous êtes sorti quand elle s'éveille ; le moyen de vous rencontrer !

**M. S I M O N.**

Et c'est cela dont je me plains ; au lieu de prendre le soin de son ménage....

**L I S E T T E.**

De son ménage, Monsieur ! Est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles ? Et est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes ?

**M. S I M O N.**

**Affurément.**

COMÉDIE.

43

L I S E T T E.

Bon !

M. S I M O N.

Comment, bon !

L I S E T T E.

Eh ! fi, Monsieur, vous êtes Notaire, & vous ne sçavez pas la coutume de Paris.

M. S I M O N.

Mais, qu'elle demeure au moins dans sa maison, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voye... Araminte, par exemple, c'est une femme raisonnable que celle-là.

L I S E T T E.

Affurément.

M. S I M O N.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

L I S E T T E.

Mais, vraiment ; il n'y a rien de plus raisonnable ; il faudra bien qu'elle le fasse : allons, tâchez de la persuader.

M. S I M O N.

Je n'en viendrai point à bout, si je ne querelle.

L I S E T T E.

Eh bien ! il y a long-tems que vous n'avez querellé, à ce qu'il me semble.

M. S I M O N.

Depuis l'affaire du diamant.....

L I S E T T E.

Depuis le diamant ! Il y a un siècle.

46 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. S I M O N.

Aussi je creve, & l'on ne sçait pas tout ce que je souffre.

L I S E T T E.

Oh ! querellez, Monsieur, querellez , cela vous soulagera ; dès qu'elle sera venue , j'aurai soin de vous faire avertir.

M. S I M O N.

N'y manque pas au moins.

L I S E T T E.

Ne vous mettez pas en peine ; je veux vous aider aussi à la quereller , moi , & je vous réponds quasi de la réduire.

M. S I M O N.

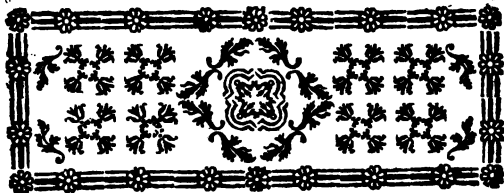
Que je t'aurois d'obligation !

L I S E T T E.

Allez vous préparer , Monsieur , allez. Ah ! que les pauvres Maris sont bien nés pour être dupes ! Il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite , & dont il aura peut-être plus à enrager , que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

*Fin du second Acte.*





## ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

**S**i tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mère.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

48 LES BOURGEOISES A LA MODE;

M A R I A N E.

Au moins, comme c'est toi qui me fait faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrais.

L I S E T T E.

Je me charge de tout.

M A R I A N E.

Je suis toute jeune, & tu as de l'expérience ; c'est à toi de m'en bien conduire.

L I S E T T E.

Mort de ma vie ! quelle innocente !

M A R I A N E.

Mais, tout de bon , est-il vrai qu'il m'aime , dis, Lisette ?

L I S E T T E.

C'est moi qui vous le dis , & vous en doutez ?

M A R I A N E.

Je voudrais bien qu'il me le dît lui-même.

L I S E T T E.

On ménagera des momens pour cela.

---

S C E N E I I.

M A R I A N E , L I S E T T E , J A S M I N.

J A S M I N.

Votre Maître de Géographie vous attend ,  
Mademoiselle.

M A R I A N E.

Ah ! que je suis lasse de tous ces Maîtres-là ,  
Lisette.

L I S E T T E.

COMÉDIE.

L I S E T T E.

On vous en débarassera.

M A R I A N E.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

L I S E T T E.

Allez vite, voici quelqu'un; il ne faut pas qu'on nous voye ensemble.

---

S C E N E   I I I.

L I S E T T E, Madame A M E L I N.

L I S E T T E.

**E** H ! comment ! c'est Madame Amelin ! Eh ! qui vous ramene ici, Madame Amelin ?

Madame A M E L I N.

Ma pauvre Mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée !

L I S E T T E.

Qu'y a-t-il donc ?

Madame A M E L I N.

Je ne sçais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi ; me l'avez-vous laissé, ma chere enfant ?

L I S E T T E.

Si je vous l'ai laissé, Madame Amelin ! la question est admirable ! si je vous l'ai laissé !

Madame A M E L I N.

Ne faites point de bruit, ma chere, & n'en parlez point à Madame, il se retrouvera ; en tout cas, il n'y aura que moi qui perdrai ; c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

C



50 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

Comment donc ! votre fils ? Vous avez des enfans qui se portent au bien comme cela , Madame Amelin ?

Madame A M E L I N.

Que voulez-vous ? c'est un enfant gâté que Jeannot , qui fait quelquefois de petites mièvres , & dans le fond , pourvu qu'il le mette à bien , je ne m'en soucie pas.

L I S E T T E.

Oh ! à ce compte , vous avez raison , & Monsieur Jeannot aussi , Madame Amelin.

Madame A M E L I N.

Vous ne sçavez pas tout ce qu'il sçait faire ; c'est un petit drôle qui en sçait bien long.

L I S E T T E.

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fût folle.

Madame A M E L I N.

Dites-moi un peu seulement : il y a ici une grande fille à marier ?

L I S E T T E.

Oui ; pourquoi demandez-vous cela , Madame Amelin ?

Madame A M E L I N.

Par conversation seulement ; je n'y prends aucun intérêt , je vous assure ; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la noce , c'est moi qui vous le dis , qui ne suis que Madame Amelin.

L I S E T T E.

Vous ferez de la noce ! vous , vous ?

Madame A M E L I N.

Moi , moi. Ne parlez point à Madame de son diamant , il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Lisette.

## SCENE IV.

L I S E T T E, *seule.*

**L**A bonne femme a perdu l'esprit ; quel galimatias me vient-elle faire ? Notre diamant perdu , son fils Jeannot , une fille à marier , elle fera de la nôce : je crois , Dieu me pardonne , qu'elle veut demander Mariane à son Pere , pour ce petit mièvre de Jeannot. La vieille folle !

## SCENE V.

L I S E T T E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

**E**H bien ! où en sommes nous , Mariane ? A-t-elle fait réponse ? Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouvantable.

L I S E T T E.

Eh ! que diantre ne vient-il lui-même.

F R O N T I N.

Il est avec de jeunes gens de ses amis , qui veulent l'obliger , malgré qu'il en ait , à remonter une Compagnie de Cavalerie.

L I S E T T E.

A remonter une Compagnie !

F R O N T I N.

Oui , mon enfant ; une Compagnie que les trois dez , & le lansquenet ont démontée Ces Messieurs prétendent que ce soit Monsieur le Chevalier qui la remonte ; il est diablement affairé.

L I S E T T E.

Il n'y a qu'un moment que Mariane &amp; moi ,

C ij

52 LES BOURGEOISES A LA MODE ,

nous étions ici seules , & , peut-être , n'aura-t-il de long-tems , une si belle occasion de l'entretenir.

F R O N T I N .

Tant.pis pour lui de l'avoir manquée , ce sont ses affaires ; parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins , & si tu veux. . .

L I S E T T E .

Tu prends toujours mal ton tems pour parler d'amour ; j'ai à présent bien autre chose en tête.

F R O N T I N .

Ah ! ah ! Eh ! quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée ?

L I S E T T E .

Ce sont des affaires , où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

F R O N T I N .

Parbleu ! je suis ton fait ; de quoi s'agit-il ? je ne te demande que la préférence.

L I S E T T E .

Avant toutes choses , dis-moi : te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme.

F R O N T I N .

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse , mon enfant , & à l'heure que je te parle , j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

L I S E T T E .

Eh bien ! vas donc vite porter à Monsieur le Chevalier , ce Billet de Mariane , & reviens ici , je te dirai la chose.

F R O N T I N .

Non pas , s'il te plaît ; je veux la sçavoir avant que de te quitter.

L I S E T T E .

Monsieur le Chevalier s'impacientera.

F R O N T I N.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi ; dis vite.

L I S E T T E.

Le Mari d'Araminte est amoureux de ma Maîtresse.

F R O N T I N.

Le Mari d'Araminte ! Monsieur le Commissaire ?

L I S E T T E.

Oui, te dis-je.

F R O N T I N.

Oh bien ! mon enfant, à bon chat bon rat ; le Mari de ta Maîtresse est amoureux d'Araminte ?

L I S E T T E.

Qui t'a déjà dit cela ?

F R O N T I N.

C'est une négociation dont je suis chargé ; ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde ? Il y a dix ans que je fais les affaires de Monsieur le Notaire.

L I S E T T E.

Ces deux Messieurs sont de fort bons sujets, au moins.

F R O N T I N.

Affurément, & , pour peu que les Femmes soient d'intelligence. ....

L I S E T T E.

Elles aiment la dépense, & n'ont point d'argent : laisse-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.



S C E N E V I.

ANGÉLIQUE, ARAMINTE,  
FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

**P**Ortez tout cela dans mon cabinet. Ah ! te voilà ; que fais-tu ici Frontin ?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, Madame, & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette, m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment ! quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Madame, & de fort particulier même.

ANGÉLIQUE.

Dis-nous donc vite ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi ! mon Mari, Lisette ?

LISETTE.

Oui, votre Mari, Madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fiere, & si vous nous débâchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

ANGÉLIQUE.

Tu plaisantes, peut-être, Lisette ?

COMÉDIE.

55

L I S E T T E.

Non , Madame ; je ne plaisante point.

F R O N T I N.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites , & c'est là-dessus que j'attends vos ordres.

A N G É L I Q U E.

Ma chere !

A R A M I N T E.

Ma mignonne !

A N G É L I Q U E.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

A R A M I N T E.

Cela est trop plaisant.

L I S E T T E.

N'est-il pas vrai que cela est fort drôle ?

F R O N T I N.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

A N G É L I Q U E.

Mais , c'est une gageure je pense.

F R O N T I N.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, si l'on m'en veut croire.

A R A M I N T E.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous venger de l'avarice de ces Messieurs-là.

A N G É L I Q U E.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hasard nous presente.

A R A M I N T E.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignone.

F R O N T I N.

Il est tout à votre service , Madame.

C iv

96 LES BOURGEOISES A LA MODE,

ANGÉLIQUE.

Lisette ne nous fera pas inutile, ma bonne.

L I S E T T E.

Vous n'avez qu'à me commander.

A R A M I N T E.

Pour moi, je te recommande Monsieur mon Mari; je ne veux pas que tu lui laisses une pistole.

L I S E T T E.

Je tâcherai de vous obéir.

F R O N T I N.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monsieur le Notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous assure.

A N G É L I Q U E.

Oh ! si tu épargnes sa bourse, je ne te le pardonnerai de ma vie.

F R O N T I N.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

L I S E T T E.

Mais de quelle manière traiterons-nous les choses ?

A N G É L I Q U E.

De quelle manière ?

F R O N T I N.

Oui, Madame ; brusquons-nous la bourse de ces Messieurs, ou si nous la vuidérons tout doucement.

A R A M I N T E.

Non ; brusquer, brusquer, c'est le plus sûr. J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

A N G É L I Q U E.

Et moi aussi, le plutôt vaut le mieux, assurément.

F R O N T I N.

C'est mon avis : & le tien, Lisette ?

L I S E T T E.

J'opine du bonnet ; il faut les expédier dans la règle des vingt-quatre heures.

F R O N T I N.

Pour vous , mes Dames , il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs , s'il vous plaît.

A R A M I N T E.

Des faveurs , Frontin.

F R O N T I N.

Oui , Madame ; mais sans conséquence.

A N G É L I Q U E.

Voilà un article qui m'effarouche.

L I S E T T E.

Eh ! de quoi vous embarrassez - vous ? puisque vous êtes toutes deux d'accord , n'êtes-vous pas les parties intéressées ?

A N G É L I Q U E.

Vous êtes une extravagante , Lisette.

L I S E T T E.

Eh ! mort de ma vie ! qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible ?

F R O N T I N.

Un regard favorable seulement.

A R A M I N T E.

Cela n'est pas fort criminel.

L I S E T T E.

Quelques paroles obligeantes.

A N G É L I Q U E.

Cela ne coûte pas grand chose.

F R O N T I N.

Un doux sourire fait à propos.

A R A M I N T E.

C'est un air qu'on se donne.

Cv



58 LES BOURGEOISES A LA MODE;

L I S E T T E.

Un petit Billet rendre peut-être ?

A N G É L I Q U E.

Nous en ferons quittes pour du papier.

F R O N T I N.

Se laisser prendre les mains.

L I S E T T E.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

F R O N T I N.

N'en pas témoigner de colere.

L I S E T T E.

Ce seroit manquer de politesse.

F R O N T I N.

Souffrir par aventure. . . .

A N G É L I Q U E.

Oh ! demeurons-en là , Frontin , je te prie.

A R A M I N T E.

Ils nous mettent-là dans un chemin qui mene loin quelquefois, ma mignone.

F R O N T I N.

Comment donc ! vous n'y songez pas ; les plus fages Coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soupirans , & tout le secret ne consiste qu'à les faire payer si cher , qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

A N G É L I Q U E.

Mais , vraiment , Frontin sçait le monde , & il a de l'esprit , ma bonne.

A R A M I N T E.

Nous ne hasarderons donc rien de nous remettre à sa conduite.

L I S E T T E.

Non , assurément.

F R O N T I N.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez ;

& vous en viendrez aux éclaircissemens quand il vous plaira.

L I S E T T E.

Mais n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoissante l'une que l'autre ; dans ces sortes de traités , il faut de la bonne foi sur-tout.

A N G É L I Q U E.

Vous devenez insolente , Lisette.

L I S E T T E.

Ma foi, Madame, je dis ce que je pense. Oh! ça ; quand commencerons-nous à travailler , Monsieur Frontin ?

F R O N T I N.

. Le plutôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier , & je reviens dans le moment même.

A N G É L I Q U E.

Nelui parle point de tout ceci , Frontin.

F R O N T I N.

.Non , non , Madame.

S C E N E V I I.

ANGÉLIQUE , ARAMINTE , LISETTE.

A N G É L I Q U E.

**J**E veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

A R A M I N T E.

Il en sera ravi , ma mignone ; c'est le meilleur enfant du monde , que le Chevalier.

A N G É L I Q U E.

Il nous amenera demain bonne compagnie , des Comtesses , des Abbés , des Marquises ; nous ne

## 60 LES BOURGEOISES A LA MODE

manquerons pas de joueurs, sur ma parole, & ton Mari nous sauvera les amendes.

L I S E T T E.

Je crois que le voici, Madame; laissez-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

---

### S C E N E V I I I.

L I S E T T E , *seule.*

**O** H ! par ma foi , Monsieur le Commissaire , nous vous pillerons , vous qui pillez les autres.

---

### S C E N E I X.

MONSIEUR GRIFFARD , LISETTE.

M. G R I F F A R D.

**E** H bien ! Lisette, ta Maîtresse est - elle revenue ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, & elle est ressortie, même.

M. G R I F F A R D.

Lui as-tu parlé de moi , ma chere enfant ?

L I S E T T E.

Ah ! vraiment , Monsieur , je me suis fait de belles affaires.

M. G R I F F A R D.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Je ne sçais pas quel gré vous m'en sçauvez , mais j'ai été furieusement querollée.

M. GRIFFARD.

Est-ce que....

L I S E T T E.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elles qu'une passion desintéressée.

M. GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colere ?

L I S E T T E.

Oui vraiment; elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente; mais cependant je ne la crois pas si hétéroclite que d'être fâchée qu'on l'aime, & je crois que j'ai mal pris mon tems, je vous l'avoue.

M. GRIFFARD.

Oui.

L I S E T T E.

Oui, Monsieur; quand on a de certains chagrins, & qu'on ne sçait à qui s'en prendre.

M. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lifette ?

L I S E T T E.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela ?

M. GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore ?

L I S E T T E.

D'une nature..... d'une nature bien chagrinante, Monsieur.

M. GRIFFARD.

En sçais-tu la cause ?

L I S E T T E.

Je la soupçonne; car avec elle, Monsieur, on ne sçait jamais rien certainement, elle n'ouvre son cœur à personne.

M. GRIFFARD.

Mais, enfin que soupçonnez-tu ?

## 62 LES BOURGEOISES A LA MODE

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur , que deviendrois-je si elle sçavoit que je vous fisse des confidences de la sorte ? elle ne me pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au desespoir qu'on sçût les mauvaises situations où la mettent, presque tous les jours, ses extravagances.

M. G R I F F A R D.

Je t'entends , elle a besoin d'argent.

L I S E T T E.

Je ne vous parle pas de cela , Dieu m'engarde : n'interprétez point mal ce que je vous dis , s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, Monsieur.

M. G R I F F A R D.

Eh bien ! n'en parlons plus ; voilà qui est fini.

L I S E T T E.

Madame est une Femme qui n'a jamais besoin de rien.

M. G R I F F A R D.

J'en suis persuadé.

L I S E T T E.

Il est bien vrai que son Mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose , & que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.

M. G R I F F A R D.

Auroit-elle fait quelque perte considérable ?

L I S E T T E.

Ne me faites point trop parler , Monsieur , je vous prie ; je devine fort bien vos desseins : vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant , & d'étaler votre humeur libérale ; mais gardez-vous en bien , je vous en avertis , vous perdriez toutes vos affaires.

COMÉDIE.

61

M. G R I F F A R D.

Mais vraiment, cela est extraordinaire.

L I S E T T E.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses !

M. G R I F F A R D.

Elles sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une, moi.

L I S E T T E.

Attendez, Monsieur ; tâchons de l'attraper : il me vient une idée. ....

M. G R I F F A R D.

Eh ! quelle ?

L I S E T T E.

Elle donnera là-dedans assurément , quelque fine qu'elle puisse être.

M. G R I F F A R D.

Eh ! bien dis vite.

L I S E T T E.

Supposons qu'elle ait perdu deux cens pistoles.

M. G R I F F A R D.

Deux cens pistoles ?

L I S E T T E.

Oui ; cela va bien là tout au moins.

M. G R I F F A R D.

Je les ai fort à son service.

L I S E T T E.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter , c'est-là le difficile. De vous les emprunter , c'est ce qu'elle ne fera pas ; de les prendre à titre de présent , il n'y a pas d'apparence , & pour moi je ne vois qu'une façon de restitution dont on pût se servir utilement.

M. G R I F F A R D.

Comment ! une façon de restitution.

## 64 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

Oui, Monsieur ; les joueurs sont un peu sujets à caution , comme vous sçavez , & Madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes personnes du monde : voulez-vous lui faire plaisir sans effaroucher sa pudeur.

M. G R I F F A R D.

Si je le veux !

L I S E T T E.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus sûre & plus galante que celle-là.

M. G R I F F A R D.

Mais je serois bien-aïse , Lisette , qu'elle sçût que c'est à moi qu'elle aura l'obligation.

L I S E T T E.

Eh ! allez, allez, Monsieur ; elle le sçaura de reste dans la suite , je me charge de lui dire , moi.

M. G R I F F A R D.

Mais , scrupuleuse comme elle est , elle fera peut-être fâchée qu'on la trompe.

L I S E T T E.

Eh ! mort de ma vie ! trompez-là toujours de même : Il y a des affaires où les Femmes sont ravies d'être trompées.

M. G R I F F A R D.

Et par qui lui faire tenir cet argent.

L I S E T T E.

C'est encore une difficulté. De votre part , cela seroit suspect , & le métier d'un Commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse , j'ajusterai tout cela.

M. G R I F F A R D.

N'est-ce pas deux cens pistoles que tu dis ?

L I S E T T E.

Mettez , mettez deux cens Louis neufs , la restitution en fera plus honnête.

M. G R I F F A R D.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

L I S E T T E.

Et vous viendrez quelques momens après , pour parler vous-même à Madame.

M. G R I F F A R D.

C'est fort bien dit : adieu , Lisette.

L I S E T T E.

Adieu, Monsieur. Ah ! que les jolies Femmes font heureuses ; il semble aux hommes , qu'en les ruinant , elles leur font grace ; & de pauvres diables , bien amoureux , ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

---

---

## S C E N E X.

L I S E T T E , F R O N T I N.

F R O N T I N.

**J'**Attendois qu'il fût sorti : comment vont les affaires ? As-tu déjà travaillé pour la bourse commune.

L I S E T T E.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une restitution de deux cens pistoles.

F R O N T I N.

Tu nommes cela une restitution ?



66 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
L I S E T T E.

Oui, c'est une nouvelle maniere de faire des présens sans conséquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienséance que dans toutes les autres.

F R O N T I N.

Tu as raison ; celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donneur est pris pour dupe. Où est Monsieur le Notaire, il faut què je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

L I S E T T E.

Ne précipitons rien ; donnez - toi patience : il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à Madame, pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

F R O N T I N.

Comment donc ?

L I S E T T E.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

F R O N T I N.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

L I S E T T E.

Non, vraiment ; mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses, & quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire, ce fera lui qui l'aura voulu.

F R O N T I N.

Tu as raison. Voici Monsieur le Chevalier.

## SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE,  
FRONTIN.

LE CHEVALIER.

**Q**ue j'ai de graces à te rendre , ma chere  
Lisette.

LISETTE.

Etes-vous content de la réponse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qui ne me donne lieu d'espérer ;  
je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Oui ; mais je crois que vous avez un Rival ,  
je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un Rival ! Lisette ?

LISETTE.

Oui , vraiment , &amp; des plus dangereux même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce Rival , dis ?

LISETTE.

Un petit mièvre de par le monde , qu'on ap-  
pelle Jeannot , le fils de cette femme à qui vous  
avez tantôt parlé... Cela vous allarme ; vous vous  
effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon ! si nous n'avons point d'autre Rival à  
craindre , nous sommes bien , sur ma parole.

68 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane ?

L I S E T T E.

Je ne sçais ; car elle a toujours quelqu'un de  
ses Maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule,  
& je viendrai vous en avertir.

---

S C E N E XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

**M**A bonne femme de mere aura dit quelque  
chose mal-à-propos, Frontin ?

F R O N T I N.

Il n'y a rien de gâté encore ; mais il faut se  
hâter de conclure le mariage : le billet s'expli-  
que-t-il en bons termes.

LE CHEVALIER..

Si j'en juge par le billet , mes affaires iront le  
mieux du monde.

F R O N T I N.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

F R O N T I N.

Puisqu'il est ainsi sans façon , Monsieur le  
Chevalier ; (*Frontin se couvre.*) commençons  
par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Eh ! Que fais-tu , Frontin ? Veux-tu me  
perdre ?

## FRONTIN.

Non ; ce n'est pas mon intention ; mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous & moi.

## LE CHEVALIER.

Eh ! quel tems choisis-tu ?

## FRONTIN.

Parlons net , ou je vous trahirai. On a déjà oui parler de Monsieur Jeannot , comme vous voyez.

## LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle.

## FRONTIN.

Ne vous fâchez point , & soyez bon Prince ; je suis votre serviteur , votre valet même , dont quelquefois j'enrage ; car , enfin , nous avons été camarades d'école , nous étions Clercs chez le même Procureur. On vous mit dehors pour la Maitresse , on me chassa , moi , pour la Servante , & j'en conviens ; vous avez eu de tout tems les inclinations plus nobles que les miennes ; mais , cependant , il me déplairoit fort de vous voir Monsieur pour toujours , & d'être pour toujours Frontin , moi.

## LE CHEVALIER.

Ah ! je te jure qu'aussi-tôt l'affaire terminée...

## FRONTIN.

Quand une affaire est terminée , elle est finie pour tout le monde ; il n'est rien tel que de faire marché ; composons d'avance ; assurez-moi ma petite fortune , & je vous permets d'achever la vôtre.

70 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
LE CHEVALIER.

Dépêche-toi, seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce Commis de la Douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles, voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, Monsieur ; il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, point de contestations, s'il vous plaît ; je n'aime pas qu'on me contredise, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage ! Eh bien ! le diamant te demeurera ; seras-tu content ?

FRONTIN.

Il me faudra du linge & quelque justaucorps un peu propre, pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habirudes, & tout ira bien. J'ai de l'esprit,

vous ferez pourvu ; je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied-là , reprenons la cérémonie ; j'oublie l'égalité de nos naissances , & je vous regarde comme le Gentilhomme de France le moins routurier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réussit point ?

FRONTIN.

En ce cas , j'ai la conscience bonne ; je vous rends tout ; il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi , Frontin , voici Lifette.



S C E N E X I I I.

LE CHEVALIER, LISETTE,  
FRONTIN.

L I S E T T E.

**J**E vous ai fait attendre, mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Géographie fût parti ; ne perdez point de tems, montez par ce petit escalier ; Frontin sçait les êtres, qu'il vous conduise.

F R O N T I N.

Eh ! qu'ai-je affaire-là, moi, s'il te plaît ?

L I S E T T E.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

L E C H E V A L I E R.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette ?

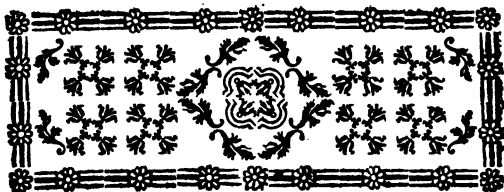
L I S E T T E.

Non vraiment ; j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons sçavoir de ma Maitresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

*Fin du troisieme Acte.*



ACTE IV.



## ACTE IV.

## SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER,  
FRONTIN.

MARIANE.

**E**Ntrons ici, Monsieur le Chevalier, je ne suis point-tranquille dans ma chambre ; on pourroit nous y surprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penser que le hasard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité ; que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! charmante Mariane, qu'elle fera ma destinée ?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

D



74 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
LE CHEVALIER.

Eh ! Ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur ? Je vous adore . Si vous étiez un peu sensible à ma tendresse . . . .

M A R I A N E.

Tenez , Monsieur le Chevalier ; je ne sçais ce que c'est que de l'amour ; je ne puis dire que je vous aime ; mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous , sans répugnance , que je devienne votre époux.

M A R I A N E.

Voilà encore une chose que je ne sçaurois vous dire : il me semble qu'on ne s'aime plus , quand on est mariés.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus ! qui vous a dit cela ?

M A R I A N E.

Araminte , & ma belle-mere ne disent tous les jours autre chose ; elles chagrinent leurs maris , leurs maris les haïssent ; moi , je voudrois vous aimer toujours , & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse ? Ah ! je vous jure . . .

F R O N T I N.

Changez de conversation , Monsieur , j'entends quelqu'un.

COMÉDIE. 79

MARIANE.

Séparons-nous , Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non ; rapprochez-vous , c'est Lisette.

---

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE,  
FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

**Q**Uoi ! vous voilà. Je vous croyois là-haut ;  
que faites-vous donc ici ? Votre père va  
venir , je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu , Monsieur le Chevalier.

---

SCENE III.

ANGÉLIQUE, MARIANE,  
LE CHEVALIER, FRONTIN,  
LISETTE.

ANGÉLIQUE.

**D**Emeurez , Marianne. Où alliez-vous ?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée , Ma-  
dame ; j'ai sçu que vous étiez revenue , j'allois  
me rendre auprès de vous.

D ij

76 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
A N G É L I Q U E.

Eh bien ! Chevalier ; la compagnie qui vous attendoit , est-elle avertie pour demain ?

L E C H E V A L I E R.

Je venois vous en rendre compte , Madame , & tout Paris viendra chez vous , si-tôt qu'on sçaura qu'on y joue.

L I S E T T E.

Cela divertira bien votre Mari , Madame ?

A N G É L I Q U E.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons ; je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue ?

L I S E T T E.

Oui , Madame ; & , en remontant , on m'a donné ces deux cens pistoles que vous sçavez.

A N G É L I Q U E.

Porte-les à Araminte ; elles viennent de son Mari , c'est à elle d'en disposer ; & vous , Mariane , allez lui tenir compagnie , pendant que je ferai obligée d'essuyer la fatigante conversation de votre Pere. Vous , ne sortez pas , Monsieur le Chevalier ?

L E C H E V A L I E R.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira , Madame.

A N G É L I Q U E.

Entrez aussi dans mon cabinet ; je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertissante.



## SCENE IV.

ANGÉLIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

**E**T moi, Madame, que deviendrai-je ?  
Quand vous aurez fait de Monsieur le Notaire, vous me le livrez, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Va faire un tour, &amp; reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, Madame ; je suis honteux que Lifette soit plus expéditive que moi ; mais je réparerai cela par la somme.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon Mari : fors vite.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

## SCENE V.

M. SIMON, ANGÉLIQUE,

M. SIMON.

**A**H ! vous voilà donc au logis, Madame ?  
C'est une grande merveille ; oui.

ANGÉLIQUE.

Bon jour, mon cher petit Mari. Lifette dit que vous êtes de mauvaise humeur, & que vous

78 LES BOURGEOISES A LA MODE ,  
voulez gronder , est-il vrai ? J'ai un mal de tête  
épouvantable ; au moins , je vous en avertis.

M. S I M O N.

Eh ! le moyen de vous bien porter ; vous devriez être morte , depuis le tems que vous vivez comme vous faites : ne rougissez-vous point de ...

A N G É L I Q U E.

Ah ! mon fils ; vous m'ébranlez tout le cerveau ! Adoucissez l'aigreur de votre ton , je vous prie , ou je renonce à vous écouter.

M. S I M O N.

Comment ! Madame, vous croyez....

A N G É L I Q U E.

Oh ! querellez donc de sang froid , je vous prie ; je vous promets de vous écouter de même.

M. S I M O N.

Il faut que j'aye une belle patience.

A N G É L I Q U E.

Serez-vous long-tems dans vos remontrances, mon fils ?

M. S I M O N.

Oui , Madame , & très-long....

A N G É L I Q U E.

Si vous vouliez quereller en abrégé , mon petit mari , je vous aurois bien de l'obligation.

M. S I M O N.

En abrégé , Madame ; & le moyen de renfermer , en peu de paroles , tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

A N G É L I Q U E.

Moi , je vous donne des sujets de plaintes , mon fils ?

M. SIMON.

Oh ! que diantre , mon fils , mon petit mari :  
supprimons tous ces termes-là , s'il vous plaît ;  
trêve de douceurs , je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Comment donc , Monsieur ? qu'elles manieres  
sont les vôtres ? Plus j'ai d'honnêteté pour vous ,  
plus vous avez d'aigreur pour moi : en vérité ,  
je n'y comprends rien , & je suis fort scandalisée  
de votre procédé.

M. SIMON.

Eh ! morbleu ! je suis outré du vôtre , moi.

ANGÉLIQUE.

Ah ! que les Maris sont incommodés avec leurs  
bizarreries perpétuelles. Je voudrais bien sça-  
voir qui peut causer vos emportemens.

M. SIMON.

Comment donc ! mes emportemens ? Je n'ai  
que trop de douceur , de par tous les Diables.

ANGÉLIQUE.

Ah ! juste Ciel ! toujours dans la bouche des  
mots à effaroucher les personnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu !

ANGÉLIQUE.

Vous jurez , Monsieur , vous jurez : vous me  
faites trembler : Lifette ? hola ! quelqu'un.

M. SIMON.

Vous perdez l'esprit , Madame !

ANGÉLIQUE.

Lifette ?

S C E N E V I.

M. SIMON, ANGÉLIQUE,  
L I S E T T E.

L I S E T T E.

**E**H ! à qui diantre en avez-vous donc ?

A N G É L I Q U E.

Demeurez auprès de moi, Lisette ; Monsieur  
est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

L I S E T T E.

Seroit-il possible ?

M. S I M O N.

Ah ! la méchante femme, Lisette, la mé-  
chante femme !

A N G É L I Q U E.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeu-  
rer chez moi ? Ce sont vos violences , & vos  
caprices qui m'en écartent.

M. S I M O N.

Mes violences !

L I S E T T E.

Eh bien ! modérez-vous un peu , on verra ce  
que cela produira.

M. S I M O N.

Tu crois ce qu'elle dit ; c'est un prétexte pour  
avoir raison d'être toujours dehors.

A N G É L I Q U E.

Oui ; fort bien ! un prétexte. En vérité , Mon-  
sieur , vous vous servez de termes bien offensans,  
& si ma famille sçavoit les duretés que vous avez  
pour moi. . . .

COMÉDIE.

81

M. SIMON.

Oh ! pour le coup , je perds patience.

L I S E T T E.

Eh ! doucement , Monsieur : n'y auroit-il pas moyen de vous accommoder ? Vous êtes tous deux si raisonnables. . . .

A N G É L I Q U E.

Eh bien ! je te fais juge de nos différens , Lifette.

L I S E T T E.

C'est bien de l'honneur que vous me faites , Madame.

M. SIMON.

Oui , tu as de l'esprit , & je te permets de me condamner si j'ai tort.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela , je le ferai , je vous assure. Voyons ; dequoi vous plaignez-vous premièrement ?

M. SIMON.

Ne le sçais-tu pas ?

L I S E T T E.

Que répondez-vous à cela ?

A N G É L I Q U E.

Ignorez-tu toutes mes raisons ?

L I S E T T E.

Eh ! mort de ma vie ! que ne parlez-vous ? Vous voilà d'accord , Monsieur n'a qu'à vouloir.

M. SIMON.

Moi ?

L I S E T T E.

Vous même. Tenez Monsieur , Madame est la femme de France la plus complaisante ; laissez-là vivre à sa fantaisie , vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

D v



32. LES BOURGEOISES A LA MODE ;

M. S I M O N.

Eh bien ! qu'elle fasse, pourvu qu'elle demeure chez elle.

L I S E T T E.

Mais, vraiment ; cela est trop juste, Madame : Monsieur est le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

A N G É L I Q U E.

Hélas ! de tout mon cœur, mon enfant ; je ne cherche point à le chagriner ; qu'il soit toujours de bonne humeur, je ferai toujours au logis.

L I S E T T E.

Vous l'entendez, Monsieur, je ne lui fais pas dire.

M. S I M O N.

Eh bien ! qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

A N G É L I Q U E.

Cela me fera de la peine, assurément ; mais, puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

L I S E T T E.

La pauvre petite femme, sa prison ! vous devez être bien content, Monsieur.

M. S I M O N.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoue.

L I S E T T E.

Oh ! Monsieur, tôt ou tard, il vient de bons momens aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

## ANGÉLIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de jouer,  
& de recevoir compagnie.

L I S E T T E.

Comme elle se borne.

M. S I M O N.

Eh! va, va; tu n'auras pas le tems de t'en-  
nuyer, il faudra faire en sorte qu'Araminte soit  
presque toujours avec toi, premierement.

A N G É L I Q U E.

Ah! mon cher petit mari, que j'en serai con-  
tente; tâchons de l'engager à cela, je vous prie,  
c'est la plus aimable personne du monde qu'Ara-  
minte.

M. S I M O N.

N'est-il pas vrai?

L I S E T T E.

Le vieux satyre.

M. S I M O N.

Nous aurons son mari quelquefois, nous ver-  
rons ma nièce la Greffiere qui fait des vers; ma  
cousine l'Avocate; son beau-frere, qui est plai-  
sant; sa sœur la Conseillere; mon oncle le Mé-  
decin; sa femme & ses enfans; nous nous diver-  
tirons à merveilles.

L I S E T T E.

Voilà dequoi bien passer son tems, Madame.

A N G É L I Q U E.

Oh! pour cela, non, mon fils, je vous prie;  
hors Araminte, qui a les manieres de condition,  
je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il  
vous plaît.

M. S I M O N.

Eh bien! oui; des femmes de robe.

D vj

## 84 LES BOURGEOISES A LA MODE ;

A N G É L I Q U E.

Non, Monsieur ; des femmes d'épée. C'est mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoue.

L I S E T T E.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. S I M O N.

Eh bien ! soit des femmes d'épée ; tout comme tu voudras.

A N G É L I Q U E.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

M. S I M O N.

Des concerts ici ! dans ma maison ?

A N G É L I Q U E.

Oui, mon fils ; comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y diverte.

L I S E T T E.

Elle a tant de complaisance pour vous, que vous ne sçauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. S I M O N.

Mais...

A N G É L I Q U E.

Mais, Monsieur ; il me faut de la Musique trois jours de la semaine seulement ; trois autres après dinées, on jouera quelques reprises d'ombre & de lansquenets, qui seront suivies d'un grand souper ; de manière que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation ; nous lirons des ouvrages d'esprit ; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes ; nous méditerons de nos amis ; enfin, nous employerons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

L I S E T T E.

Quel ordre, Monsieur, elle veut vivre régulièrement, comme vous voyez.

M. S I M O N.

Quelle chienne de régularité.

A N G É L I Q U E.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de visites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

M. S I M O N.

Miséricorde ! un Portier chez moi ? chez un Notaire ? un Portier, Madame ?

A N G É L I Q U E.

Oui, Monsieur : un Portier chez un Notaire, la grande merveille !

M. S I M O N.

Lifette.

L I S E T T E.

Ne l'obstinez point, Monsieur ; elle prendroit un Suisse.

M. S I M O N.

Mais, Madame....

A N G É L I Q U E.

Mais, Monsieur ; je veux un Portier ; sans cela marché nul, je sortirai, & tout-à-l'heure.

L I S E T T E.

Eh ! passez lui cette bagatelle ; faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier.

M. S I M O N.

Je me ferai moquer de moi ; &, d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense ?

A N G É L I Q U E.

Eh ! Monsieur : qui vous demande rien ? De quoi vous effarouchez-vous ?

## 26 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. S I M O N.

De quoi je m'effarouche, Madame.

L I S E T T E.

Allez, Monsieur; qu'il vous suffise que Madame joue. Les joueuses ont des ressources inépuisables, & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toujours celles qui en dépenfent le moins.

M. S I M O N.

Pour moi, je n'en fçaurois donner; car je n'en ai point.

L I S E T T E.

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

A N G É L I Q U E.

Allez, Monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la fatisfaction de demeurer au logis fans m'y ennuyer.

---

### S C E N E V I I.

M. SIMON, ANGÉLIQUE, LISETTE.

L I S E T T E.

**Q**Uelle complaisance! Vous êtes bienheureux d'avoir une femme si bonne & si judicieuse.

M. S I M O N.

Je payerai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

L I S E T T E.

Oh! point du tout; elle est bien revenue de la bagatelle.

## COMÉDIE.

27

M. SIMON.

Il faut en essayer, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela, Monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde.

ANGÉLIQUE, *derrière le Théâtre.*

Lisette ?

LISETTE.

Madame m'appelle ; adieu, Monsieur : tenez-vous en joye, vous avez bien sujet d'y être.

---

## SCÈNE VIII.

M. SIMON, *seul.*

**H**Om ! je ne sçais comment tout cela tournera ; mais un honnête homme est bien embarrassé quand il est amoureux, & qu'il a des mesures à prendre avec la femme.

---

## SCÈNE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

**A**H ! Monsieur, que je vous trouve à propos.

M. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a ?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter ?

M. SIMON.

Non, non ; parle, cette salle est grande.

88 LES BOURGEOISES A LA MODE,

F R O N T I N.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier Billet que je lui ai rendu de votre part ?

M. S I M O N.

Non, vraiment. Je ne précipite rien, moi, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

F R O N T I N.

Mais, sérieusement, Monsieur ; en êtes-vous bien amoureux ?

M. S I M O N.

Plus que je ne sçaurois te le dire.

F R O N T I N.

Et s'il falloit renoncer à la voir ; cela vous feroit-il bien de la peine ?

M. S I M O N.

Comment ! renoncer à la voir ? Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-il arrivé ?

F R O N T I N.

Ah ! que vous aimez cette femme-là, Monsieur ! Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. S I M O N.

Mais, à qui en as-tu ?

F R O N T I N.

Vous ne sçauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

M. S I M O N.

Je t'en estime d'avantage ; mais....

F R O N T I N.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. S I M O N.

Tu me ferois perdre patience : ne veux-tu pas t'expliquer ?

F R O N T I N.

Araminte, Monsieur....

COMÉDIE.

89

M. SIMON.

Eh bien ! Araminte ?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

M. SIMON.

Comment ! quelle situation

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, & je ne sçais si je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui ; parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

M. SIMON.

Quoi ! quel embarras ? si je l'en tirerai ? oh ! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas. Oh bien ! Monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne sçavez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Non, Monsieur ; il ne sera pas dit que, parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner ! qu'est-ce que cela signifie ?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies femmes ruinent tous ceux qu'elles estiment, Monsieur : c'est la règle.



90 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. S I M O N.

C'est la règle ?

F R O N T I N.

Eh ! vraiment oui ; voudriez-vous qu'elles ruinaissent ceux qu'elles n'estiment point ? cela seroit bien malhonnête.

M. S I M O N.

Ah ! ah ! Et est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un.

F R O N T I N.

Oui, vraiment ; cela ne se peut pas autrement même ; c'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours sans réflexion, sans conduite. Elle s'endette de tous côtés ; les Marchands crient pour être payés : si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perdue ; & , pour se mettre à couvert de ses emportemens , elle est dans la résolution de s'aller jeter dans un Couvent , & de n'en sortir de sa vie.

M. S I M O N.

Dans un Couvent ! Frontin ?

F R O N T I N.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme est embarrassée , & qu'elle ne sçait comment sortir d'affaires , elle a toujours recours au Couvent : c'est encore une règle.

M. S I M O N.

Mais, voilà une résolution bien précipitée.

F R O N T I N.

Je vous en répons ; elle ma même dit de lui mener un carosse , pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

COMÉDIE.

91

M. SIMON.

Comment ! tout de ce pas ; il faut empêcher cela , Frontin.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, cela est bien difficile ; elle doit plus de mille écus, afin que vous le sçachiez.

M. SIMON.

Mille écus ?

FRONTIN.

Oui , vraiment , mille écus , valant trois mille deux cents cinquante livres. Eh ! croyez-moi , laissez-là faire ; ne mettez point là votre argent ; prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir ?

FRONTIN.

Oui ; vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous limaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas ! j'en perdrais l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité ! perdre l'esprit , ou donner trois mille deux cents cinquante livres.

M. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez ; l'esprit est une belle chose. Adieu , Monsieur , je vais chercher un carosse.

M. SIMON.

Attends , Frontin.

FRONTIN.

Ah ! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci ; mais je ne leur en parlerai point : Je suis trop de vos

92 LES BOURGEOISES A LA MODE ;  
amis pour ne vous pas laisser la préférence....  
Je vais lui chercher un carrosse.

M. S I M O N.

Attends-moi-là , te dis-je ; je vais prendre ,  
dans mon cabinet , un Billet payable au Porteur ,  
que je veux lui donner moi-même.

F R O N T I N.

Comment ! vous-même ? Ah ! fi , Monsieur ;  
où est la politesse , de ne sçavoir pas épargner à  
une femme , la confusion de vous avoir obligation  
en face ? vous la feriez mourir de chagrin.

M. S I M O N.

Eh bien ! mais , connois-tu les gens à qui elle doit ?

F R O N T I N.

Si je les connois ?

M. S I M O N.

Mene-moi chez eux , je les payerai sans lui  
en rien dire.

F R O N T I N.

Cela est fort bien imaginé.

M. S I M O N.

Cela sera assez galant , oui.

F R O N T I N.

Affurément ; il n'y a qu'un petit inconvénient  
qui s'y rencontre.

M. S I M O N.

Comment ?

F R O N T I N.

Ce sont des gens à qui Madame votre femme  
doit aussi de l'argent , il ne seroit pas dans la bien-  
séance qu'on vous vît acquitter les dettes des au-  
tres , quand vous ne payez pas les siennes.

M. S I M O N.

Malepeste ! tu as raison ; elle le sçauroit peut-être.

COMÉDIE.

25

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons nous donc ?

FRONTIN.

Mais, il me semble que vous, me donnant le Billet, & moi, promettant de vous en faire tenir compte....

M. SIMON.

Mais, Frontin ?

FRONTIN.

Quest-ce à dire, mais ? Ne craignez-vous point que je vous fripponne votre Billet.

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela ; mais, enfin.

FRONTIN.

Parbleu ! Monsieur, je n'y entends point de finesse ; puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis votre serviteur.... Je m'en vais chercher un carosse.

M. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné : je vais chercher le Billet ; viens-t'en le prendre.

FRONTIN.

Oh ! diable ! vous faites-là un grand effort : Monsieur est amoureux à perdre l'esprit, on veut le conserver dans son bon sens, il en est quitte pour mille écus....

M. SIMON.

Voici quelqu'un : veux-tu te taire, & me suivre ?

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

S C E N E X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

**A** H ! mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

F R O N T I N.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa Maitresse & à Araminte de la passion que j'ai pour Mariane.

F R O N T I N.

Eh bien !

LE CHEVALIER.

Et, dans la vue de me faire plaisir, elles veulent, malgré que j'en aye, proposer la chose à son pere.

F R O N T I N.

Cela ne vaut pas le diable ; vous voilà gâté ; on ira aux enquêtes, & la réputation de Monsieur Jeannot fera tort à Monsieur le Chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne plaisante point, je te prie.

F R O N T I N.

Je ne plaisante point ; cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane, & je me pro-

posois de terminer la chose par un enlèvement,  
pour faire consentir le pere au mariage.

F R O N T I N.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose, &  
il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là-même.

L E C H E V A L I E R.

Non vraiment ; mais quel parti prendre ?

F R O N T I N.

Celui de précipiter une chose que nous au-  
rions pu faire à loisir.

L E C H E V A L I E R.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant ;  
je n'en ai point assez.

F R O N T I N.

Oh ! je vous en prêterai , moi ; qu'à cela ne  
tienne. Il y a à Paris quelques Orfèvres de ma  
connoissance , & avec le diamant dont je suis  
nant , je ne m'embarrasse pas de trouver deux  
cents pistoles en un quart-d'heure.

L E C H E V A L I E R.

Mais il faut persuader Mariane.

F R O N T I N.

Laissez-moi parler à Lisette, & allez m'atten-  
dre à l'auberge.

L E C H E V A L I E R.

Mais.....

F R O N T I N.

Mais , allez m'attendre , vous dis-je ; pour  
être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a  
rien que je ne sois capable de faire.

*Fin du quatrième Acte.*



# A C T E V.

## SCENE PREMIERE.

M A R I A N E , L I S E T T E ,

M A R I A N E .

**M**A pauvre Lisette, je n'en puis plus ; je ne sçaurois me soutenir ; je tremble.

L I S E T T E .

Qu'avez-vous ?

M A R I A N E .

Mon pere est là-dedans avec Araminte. & ma belle-mere ; je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

L I S E T T E .

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite ?

M A R I A N E .

On va lui parler de mon mariage avec Monsieur le Chevalier.

L I S E T T E .

On va lui en parler ! tant pis , on se presse trop :

M A R I A N E .

M A R I A N E.

Oh ! point , point , Lisette ; je suis sortie pour les laisser dire ; je voudrois que cela fût fini.

L I S E T T E.

Cela est trop précipité , vous dis-je : rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

M A R I A N E.

Ma chere enfant , je n'en ai pas la force ; je ne me connois plus , & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

L I S E T T E.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

M A R I A N E.

Oh ! pour cela non ; mais , si je suis si tremblante pendant qu'on en parle , comment serai-je donc quand on me mariera tout de bon ?

L I S E T T E.

On vous rassurera , ne vous mettez pas en peine ; mais , si vous voulez que je vous parle naturellement , je meurs de peur que votre pere ne recoive mal la proposition.

M A R I A N E.

C'est cette crainte-là , je pense , qui me met si hors de moi-même.

L I S E T T E.

Allez donc empêcher qu'on ne lui en parle. Nous avons depuis tantôt raisonné , Frontin & moi , & nous avons trouvé un moyen sûr pour vous marier , quand votre pere ne le voudroit pas.

M A R I A N E.

Est-il possible ?

L I S E T T E.

Oui ; mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

E



98 LES BOURGEOISES À LA MODE,

M A R I A N E.

Mais, ce moyen est-il infailible ?

L I S E T T E.

Je vous en réponds ; cela dépendra de vous ,  
& vous n'y mettrez point obstacle , peut-être ?

M A R I A N E.

Non , je m'en assure. Oh ! je m'en vais donc.  
vite les interrompre.

L I S E T T E.

Dépêchez-vous , & dites tout bas à Madame  
que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

M A R I A N E.

Je vais te l'envoyer ; laisse-moi faire.

---

S C E N E I I.

L I S E T T E , *seule.*

**L**A pauvre petite personne ! Nous en ferons  
tout ce que nous voudrons. Eh ! que ne  
font point de jeunes filles pour être mariées !  
Oh ! pour moi , je crois , Dieu me pardonne ,  
qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela , &  
il entre du mariage dans tous leurs songes.

---

S C E N E I I I.

M. G R I F F A R D , L I S E T T E.

M. G R I F F A R D.

**E**H bien ! ma chere enfant , comment a-t-on  
reçu la restitution ?

L I S E T T E.

Le mieux du monde ; cela se reçoit-il autrement ? Il faudroit avoir l'esprit bien mal-tourné.

M. G R I F F A R D.

Sçait-elle que c'est moi, qui.....

L I S E T T E.

Je lui en ai voulu donner quelque légère idée.

M. G R I F F A R D.

Eh bien !

L I S E T T E.

Eh bien ! elle commençoit déjà à prendre un certain ton aigre-doux, qui m'a fait rengainer mon compliment ; il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

## S C E N E IV.

M. GRIFFARD, ANGÉLIQUE,  
L I S E T T E.

M. G R I F F A R D.

**C**E n'est pas une petite fortune, Madame, que celle que vous rencontrez au logis.

A N G É L I Q U E.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, Monsieur.

M. G R I F F A R D.

Madame.....

L I S E T T E.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

A N G É L I Q U E.

Vous êtes, de tous les hommes du monde,

E ij

100 LES BOURGEOISES A LA MODE ;

celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

M. G R I F F A R D.

Ah ! Madame .....

L I S E T T E.

Vous marchez sur vos gands , Monsieur.

A N G É L I Q U E.

Vous avez bien de la bonté , Madame ; si j'osois vous parler de même.....

A N G É L I Q U E.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie , dont je vous punirois, si j'en étois bien persuadée.

M. G R I F F A R D.

Oh ! pour cela , Madame , je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

A N G É L I Q U E.

Ecoutez ; vous avez de l'esprit , vous donnez un tour galant & délicat à ce que vous faites ; mais si vous voulez qu'on vous en sçache gré , il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

M. G R I F F A R D.

Oh ! Madame . je vous réponds de .....

A N G É L I Q U E.

Jè ne suis que trop pénétrante , je vous l'avoue ; mais on ferme quelquefois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis ; une parfaite connoissance de la vérité me mettroit furieusement en colere.

M. G R I F F A R D.

Il est constant , Madame , que.....

A N G É L I Q U E.

N'ufons pas cette conversation , de grace ; il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses. Passez là-dedans , je vous prie ; j'ai quelques ordres à donner à Lisette ; vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer.

## SCÈNE V.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

**Q**uel animal ! il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux cents pistoles.

ANGÉLIQUE.

Que me veux-tu ? Qu'as-tu à me dire ? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, & voilà un billet de mille écus que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGÉLIQUE.

Le monstre ! Mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour un autre ; il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vengeons assez bien de son avarice ; il ne faut pas se plaindre.

ANGÉLIQUE.

Mais, comment toucher cet argent ? Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir ; il falloit que Frontin. ....

62 LES BOURGEOISES A LA MODE,

L I S E T T E.

Que cela ne vous embarrasse point : Madame Amelin négociera la chose à merveille.

A N G É L I Q U E.

Il faut envoyer chez elle. Hola ! Jasmin !

---

S C E N E VI.

A N G É L I Q U E , L I S E T T E ,

J A S M I N.

A N G É L I Q U E.

**V**ous sçavez où Madame Amelin demeure ?

J A S M I N.

Celle qui est venue tantôt ici ? Oui, Madame.

A N G É L I Q U E.

Allez lui dire que je l'attends & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vite.

L I S E T T E.

Avec tout cela, Madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette Madame Amelin.

A N G É L I Q U E.

Non vraiment.

L I S E T T E.

Nous aurions eu peine, sans elle, à nous défaire du Diamant.

A N G É L I Q U E.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre ; mais je m'arrête ici trop-long-tems, je vais les rejoindre : quand Madame Amelin sera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

## SCÈNE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'est de l'argent comptant, ou peu s'en faut;  
mais que veut cet homme-là? Demandez-  
vous ici quelque chose?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à Monsieur Simon;  
on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue?  
quelque Testament? quelque Inventaire? Nous  
en débarrasserez-vous pour long-tems?

M. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à  
lui-même; qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

## SCÈNE VIII.

M. JOSSE, *seul*.

Voilà une soubrette qui me paroît bien  
allerte, & elle pourroit bien, si je ne me  
trompe, avoir quelque part à la visite que je  
viens rendre à Monsieur le Notaire.

E iv

S C E N E IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

**A** H ! ah ! c'est Monsieur Joffe. Eh ! qui vous amene ici, mon voisin ?

M. JOSSE.

Monsieur, voilà un Diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander : Voyez.

M. SIMON.

C'est justement le mien, Monsieur Joffe. Qui vous l'a apporté ? Il falloit retenir ces gens-là.

M. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi, & je n'ai même gardé la Bague, que sous prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher personne.

M. SIMON.

Eh ! qui est-il, s'il vous plaît, Monsieur Joffe, cet honnête garçon que vous connoissez ?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine ; nous avons la Bague : il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici, fort à propos, un Commissaire de mes amis, vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.

## SCÈNE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

**A** H ! vous voilà : je viens de repasser chez vous. Que faites-vous donc ici, Monsieur Josse ?

M. JOSSE.

Je faisois voir à Monsieur ce Diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi ! c'est-là celui qui ....

FRONTIN.

Oui ; vous vous mettez dans le goût de la pierrerie : ah ! je vous en félicite : je vois bien ce que cela signifie.

M. SIMON.

Où as-tu pris cela ?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point ; je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendar ?

FRONTIN.

Comment donc, pendar ? Est-ce vous ou moi qu'on apostrophe, Monsieur Josse ?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en semble ?

FRONTIN.

Moi ! par ma foi, je ne sçais qu'en dire.

E v.



M. S I M O N.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait , infâme.

F R O N T I N.

Qu'est-ce - à - dire , un vol ? Oh !.... que.... écoutez.... Eh ! si , Monsieur : je n'aime point ces plaisanteries-là , je vous en avertis ; que diable , si le Diamant ne vous accommode pas , il n'y a qu'à me le rendre ; je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

M. S I M O N.

Oh ! tu n'auras pas cette peine-là ; sur mon honneur , mon cher Monsieur Joffe , vous pouvez me laisser la Bague , je passerai chez vous , & je reconnoîtrai votre exactitude.

M. J O S S E.

Je vous baise les mains , Monsieur.

F R O N T I N.

Monsieur , Monsieur Joffe ; oh ! diable , je n'entends point de raillerie ; c'est à vous que...

## S C E N E X I.

M. S I M O N , F R O N T I N.

M. S I M O N.

**O**H ! ne penfes pas m'échapper , nous avons d'autres comptes encore à vuidier ensemble.

F R O N T I N.

Monsieur , commençons par vuidier celui-là ; rendez-moi la Bague , ou la peste m'étouffe , je ferai beau bruit ; &.... si....

M. SIMON.

Là , rassure-toi ; ne t'effraye point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci ,  
je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point ; mais j'en ferai , moi.

M. SIMON.

Je ne veux point te perdre , te dis-je.

FRONTIN.

Et moi je ne veux point perdre ma Bague ;  
de par tous les diables !

M. SIMON.

Parlons doucement ; comment est-elle à toi ?  
d'où vient-elle ? qui te l'a donnée ?

FRONTIN.

Un Gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles ?

FRONTIN.

Monsieur Jeannot : connoissez-vous cela ?

M. SIMON.

Tu es un effronté, maraud ; tu as volé ce Dia-  
mant à ma femme ; & c'est celui qu'elle perdit  
il y a six semaines.

FRONTIN.

Du diable ! Monsieur Jeannot auroit-il fait  
ce tour-là ?

M. SIMON.

Que rumines-tu ?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec

E vj

108 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
lui.... chez sa mere.... cela ne se peut pas,  
encore une fois.

M. S I M O N.

Cela est ; & je te ferai pendre si tu disputes.

F R O N T I N.

Je n'y comprends rien.

M. S I M O N.

Venons à présent au reste.

F R O N T I N.

Monfieur, encore un petit mot, fans nous em-  
porter : ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle,  
ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas  
perdu, moi, assurément. Ergo....

M. S I M O N.

Oui, je l'ai perdu, moi, de t'avoir tantôt for-  
cément confié un Billet de mille écus.

F R O N T I N.

Oh ! pour cela, Monfieur, je me fuis forcé  
loyalement acquité de la commission.

M. S I M O N.

Tu es un frippon passé maître.

F R O N T I N.

Monfieur....

M. S I M O N.

Je ne te connoissois pas encore.

F R O N T I N.

N'embrouillons point l'affaire de la Bague.

M. S I M O N.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

F R O N T I N.

Revenons à la Bague, je vous prie.

M. S I M O N.

Araminte est là-dedans ; tu as mon Billet, il  
faut me le rendre.

COMÉDIE.

109

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le Biller, & vous avez la Bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

M. SIMON.

Oh! tu me le rendras, ou je t'étranglerai, assurément.

FRONTIN.

Au secours ! miséricorde !

---

SCENE XII.

ANGÉLIQUE, M. SIMON, MARIANE,  
ARAMINTE, M. GRIFFARD,  
LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.  
**Q**U'est-ce qu'il y a donc ?

ANGÉLIQUE.

Qui te fait crier de la sorte ?

FRONTIN.

Monfieur votre mari, Madame, qui a la fièvre chaude.

**110 LES BOURGEOISES A LA MODE;**

**M. S I M O N.**

Bourreau !

**M A R I A N E.**

Mon Pere ?

**F R O N T I N.**

Et une fièvre chaude , interressée même : Il me dérobe une Bague.

**A N G É L I Q U E.**

Qu'est-ce que cela veut dire ?

**M. S I M O N.**

Cela veut dire , que votre Diamant est retrouvé , ma femme.

**A N G É L I Q U E.**

Mon Diamant ?

**M. S I M O N.**

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

**A N G É L I Q U E.**

Frontin ? lui ?

**M. S I M O N.**

Lui - même.

**F R O N T I N.**

Moi ? moi ? vous voyez bien qu'il a le transport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

**M. S I M O N.**

Misérable !

**F R O N T I N.**

La , la , la , la.

**M. G R I F F A R D.**

Ne vous emportez point.

**F R O N T I N.**

Si on ne prend garde à lui , il fera quelque sottise.

**COMÉDIE.**

**111**

**M. SIMON.**

**Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce frippon-là.**

**M. GRIFFARD.**

**Je ferai le dû de ma Charge.**

**LISETTE.**

**Frontin seroit pendu ? Quel dommage !**

**FRONTIN.**

**Laisse-moi en repos , toi , avec ton pendu.**

**ANGÉLIQUE.**

**Mais , qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?**

**M. SIMON.**

**Le Diamant que voilà , vraiment ; me prenez-vous pour un visionnaire ? Il est allé pour le vendre ; j'avois fait courir des Billets , comme vous sçavez ; l'Orfèvre est venu m'avertir , vous n'aurez pas de peine à le reconnoître : Voyez.**

**FRONTIN.**

**J'enrage ! Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit , & je sçais le contraire.**

**ANGÉLIQUE.**

**Lisette ;**

**LISETTE.**

**Ce l'est , Madame ; il y a là quelque chose que je ne comprends point.**

**M. SIMON.**

**Eh bien ! ai-je tort ? qu'en dites-vous ?**

**112 LES BOURGEOISES A LA MODE**  
**A N G É L I Q U E .**

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi ; vous vous méprenez.

**F R O N T I N .**

Ah ! vivat ; j'ai gagné ma cause. Allons, Monsieur le Commissaire, faites le dû de votre Charge ; faites rendre à Frontin ce qui lui appartient ; vous êtes fort pour les restitutions , vous.

**M. G R I F F A R D .**

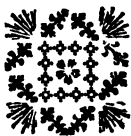
Ouais.

**M. S I M O N .**

Oh bien ! quoi que vous en disiez , je m'en croirai plutôt qu'un autre , & je ne me défaisirai point du Diamant.

**F R O N T I N .**

Et puisqu'il est ainsi , moi , je vais faire venir la personne à qui il appartient ; s'il est écrit qu'il fera perdu pour moi , j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.



## SCENE XIII.

M. SIMON, M. GRIFFARD,  
ANGÉLIQUE, ARAMINTE, Madame  
AMELIN, FRONTIN, LISETTE,  
MARIANE.

Madame A M E L I N.

**U**N de vos gens vient de me dire que vous  
me vouliez parler, Madame; je suis ac-  
courue tout au plus vite.

F R O N T I N.

Oh! parbleu! il y a de la fatalité dans tout  
ceci, & vous venez tout à propos pour défendre  
vos droits, Madame Amelin.

Madame A M E L I N.

Qu'est-ce qu'il y a donc? De quoi s'agit-il?

F R O N T I N.

On vous a pris tantôt une Bague, elle est en-  
tre les mains de Monsieur, faites-vous la rendre.

L I S E T T E.

En voici bien d'un autre!

Madame A M E L I N.

Elle est entre les mains de Monsieur! le Ciel  
en soit loué; je ne suis pas malheureuse, & Mon-  
sieur est trop honnête homme, pour vouloir la  
retenir.



**114 LES BOURGEOISES A LA MODE,**

**M. S I M O N.**

Quoi ! vous me soutiendrez que ce Diamant vous appartient , Madame ?

**Madame A M E L I N.**

Non ; Monsieur , le Ciel m'en préserve.

**L I S E T T E.**

Madame Amelin ?

**Madame A M E L I N.**

J'ai seulement donné ce matin six cents écus dessus à Mademoiselle Lifette , Monsieur.

**F R O N T I N.**

Oh ! pour celui-là , je ne m'y attendois pas ; je ne suis qu'une bête.

**M. S I M O N.**

**A** Lifette , six cents écus ?

**Madame A M E L I N.**

Oui , Monsieur ; la voilà qui peut vous le dire.

**L I S E T T E.**

Moi ! je n'ai rien à dire ; on vous croira de reste.

**Madame A M E L I N.**

Madame avoit affaire d'argent ; j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

**F R O N T I N.**

Voilà une maudite Bague qui causera quelque révolution.

M. S I M O N.

Eh bien ! Madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable , dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins ? Ne rougissez-vous point ?....

A N G É L I Q U E.

Moi ! je rougis de vos manieres , Monsieur , & j'ai honte pour vous , que l'excès de votre avarice m'e réduise à mettre en gage mes pierreries ; vous m'auriez épargné cette confusion , en me donnant ce Billet de mille écus , dont vous avez fait présent à Madame.

M. S I M O N.

Je suis trahi !

F R O N T I N.

Je l'ai donné fidèlement , comme vous voyez.

M. G R I F F A R D.

Comment donc ? Quoi ? Qu'entends-je ? ma femme a reçu un présent de mille écus.

A R A M I N T E.

Ne vous mettez point en colere , Monsieur ; je ne l'ai pris , je vous assure , que pour vous dédommager des deux cents louis que vous avez envoyés tantôt à Madame.

M. G R I F F A R D.

On se moquoit de moi ; j'ai ce que je mérite.

116 LES BOURGEOISES A LA MODE,

M. S I M O N.

Vous avez accepté deux cents louis de Monsieur le Commissaire, Madame?

A N G É L I Q U E.

Oh! je sçavois bien que vous les rendriez à la femme, Monsieur.

F R O N T I N.

La belle chose que la prévoyance.

Madame A M E L I N.

Voilà bien du tintamare à ce qu'il me semble; mais, mes six cents écus, fera-ce aussi Monsieur qui me les rendra, Madame?

M. S I M O N.

Vos six cents écus! moi?

A N G É L I Q U E.

Oh! ça, mon fils, point de rancune; payez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des mille écus; ne suis-je pas bonne personne?

M. S I M O N.

Madame, Madame; vous allez faire un bon compte de cette aventure; mais.....

L I S E T T E.

Ma foi, vous n'avez qu'à charier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sçache.

J'enrage ! Je crève , & je renonce à toutes les femmes.

M A R I A N E.

Lisette , voici Monsieur le Chevalier.

---

## SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGÉLIQUE,  
ARAMINTE, Madame AMELIN,  
LISETTE, FRONTIN, MARIANE.

LE CHEVALIER.

**M** Adame , je viens vous dire que. . .

Madame A M E L I N.

Ah ! te voilà donc , bon vaurien ? Je t'attendois pour te régaler ; tu viens m'amuser avec des contes , & tu me fais de belles affaires , vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame ?

M A R I A N E.

Elle lui parle bien familièrement , Lisette.

F R O N T I N.

Monsieur Jeannot aura aussi son fait. La maudite Bague !

118 LES BOURGEOISES A LA MODE,  
A R A M I N T E.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Madame A M E L I N.

Ce que cela signifie ? Vous voyez bien ce petit garnement-là, c'est mon fils , Madame , afin que vous le sçachiez.

A N G É L I Q U E.

Quoi ! Monsieur le Chevalier....

Madame A M E L I N.

C'est Jeannot , Madame , dont je vous ai tant parlé ce matin.

A N G É L I Q U E.

Monsieur le Chevalier , Jeannot !....

A R A M I N T E.

Elle extravague , ma mignonne ; cela ne se peut pas.

Madame A M E L I N.

Qu'est-ce à dire ? cela ne se peut pas. Oseras-tu dire le contraire ? réponds.

L E C H E V A L I E R.

Que voulez-vous que je vous réponde ? Vous avez voulu me perdre , & vous réussissez à merveille.

Madame A M E L I N.

Vraiment , oui , te perdre ; voilà de beaux mystères : tu seras peut-être cause que je perdrai six cents écus , toi ; & tu crois que je songe à des balivernes.

COMÉDIE.

119

ANGÉLIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin !

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir !

ANGÉLIQUE.

Par où méritoit-elle, Monsieur Jeannot, que vous voulussiez la tromper.

Madame AMELIN.

Comment donc, la tromper ! Tredame ! Monsieur Jeannot, puisque Monsieur Jeannot y a, aura, quand je le voudrai, une bonne charge de vingt mille écus que je lui mettrai sur la tête.

ANGÉLIQUE.

Vingt mille écus, Madame Amelin ?

Madame AMELIN.

Oui, Madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés encore.

FRONTIN.

Comment diable !

ANGÉLIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane ?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant !

**120 LES BOURG. A LA MODE , &c.  
A N G É L I Q U E.**

Et moi, je vous promets de trouver les moyens  
de faire consentir votre Pere à ce mariage.

**L E C H E V A L I E R.**

Ah ! Madame !

**A R A M I N T E.**

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix  
avec mon mari.

**A N G É L I Q U E.**

Je me chargerai de tout.

**F R O N T I N.**

Ma foi, nous sommes plus heureux que sages.

**L I S E T T E.**

Hors les maris, tout le monde sort toujours  
bien d'intrigue. Par ma foi, si les hommes don-  
noient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour  
leurs maitresses, ils feroient mieux leurs comp-  
tes de toutes manieres.

**F I N.**